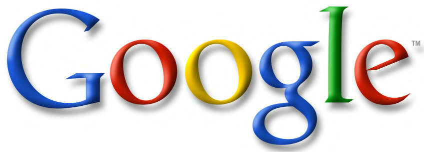

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08244879 0



HISTOIRE
DE L'AFRIQUE
ET
DE L'ESPAGNE,
SOUS LA DOMINATION
DES ARABES;

Composée sur différens Manuscrits Arabes de la Bibliotheque du Roi.

Dédiée à Monseigneur le DAUPHIN.

Par M. CARDONNE, Secrétaire-Interprete du Roi, pour les Langues orientales, aux Affaires étrangeres, & à la Bibliotheque de Sa Majesté.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez SAILLANT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE
DE L'AFRIQUE
ET
DE L'ESPAGNE.



LIVRE CINQUIEME.



TANDIS que la Dynaſtie J. C.
des Merinis faiſoit tous 1249.
ſes efforts pour enlever Heg.
aux Almohades les deux 647.
Mauritanies, celle de Beni-Zian profitant des troubles qui agitoient l'Afrique, s'étoit emparée de Tremeſen, & avoit fondé un nouveau royaume dans cette partie du monde : le chef

de cette Dynaſtie s'appelloit Iagmour-Eſen-Ben-Zian. Ce prince qui faiſoit remonter ſon origine juſqu'à Ali gendre, & Fatima fille de Mahomet, dédaigna le nom de ſultan, & prit celui de calife, comme lui étant dû par ſa naiſſance. Quoique ſes états euſſent une étendue fort bornée, il voulut imiter en tout les califes, dont il s'arrogeoit le nom, & avoir, comme eux, des vizirs, des ſecrétaires, & tous les autres officiers qui n'étoient affectés qu'aux ſeuls califes. De ſi hautes prétentions lui attirerent des guerres fâcheuſes. Rechid Abdoulvahad, prince de la Dynaſtie des Almohades, quoique preſſé vivement par les Merinis, ne peut ſouffrir qu'un autre que lui oſât prendre le nom de calife, & déclara la guerre à Iagmour. La mort de Rechid délivra bientôt le roi de Tremeſen d'un ennemi dangereux; il commençoit à peine à goûter les dou-

teurs de la paix, qu'il ſe vit attaqué par un nouvel adverſaire plus redoutable que le premier. Abi-Hafs-Abou-Zekeria-El-Hentati, chef auſſi d'une nouvelle Dynaſtie, & qui à l'exemple des Merinis & des Beni-Zian, avoit enlevé aux Almohades le royaume de Tunis, entra dans les états d'Iagmour, & mit le ſiége devant la capitale. Ce prince ſe défendit d'abord avec aſſez de réſolution; mais voyant le mauvais état de la place, & qu'il ne pouvoit en empêcher la priſe, il ſe retira avec ſes meilleures troupes dans les montagnes de Beni-Vered. Les habitans abandonnés de leur ſouverain, ouvrirent auſſi-tôt les portes de leur ville à Abi-Hafs: il en offrit le gouvernement aux principaux officiers de ſon armée, qui tous le refuſerent; ils connoiſſoient l'amour des peuples pour Iagmour, & ils ne doutoient point que l'armée Tuniſſienne ne ſe ſeroit pas

plutôt retirée de devant la place, que ce prince s'en empareroit de nouveau. Abi-Hafs aima mieux rendre généreusement une conquête qu'il ne pouvoit pas conserver, & offrit la paix à Iagmour. Ces deux princes mettant bas toute inimitié, firent ensemble un traité, par lequel ils s'obligerent de réunir leurs armes contre les Almohades. Saïd-Abdoulhassan, successeur d'Abdoulvahad, prince des Almohades, ayant appris la ligue qui s'étoit faite contre lui, résolut de prévenir ses ennemis, & entra dans le pays d'Iagmour. Ce prince qui n'avoit pas eu le tems de rassembler toutes ses forces, se réfugia de nouveau dans les montagnes. Saïd ne respirant que la vengeance & comptant vaincre sans peine un ennemi qui fuyoit devant lui, s'obstina à l'y poursuivre. Iagmour voyant ce prince engagé dans les gorges de ces montagnes, où il ne

J. C. 1248. Heg. 646

pouvoit plus profiter de la ſupériorité que lui donnoit le nombre, ne balança pas à l'attaquer avec ſa petite armée. Le ſuccès répondit à ſon attente; les troupes de Saïd furent défaites, & ce prince perdit la vie dans le combat. Le camp des ennemis & toutes les richeſſes qu'il renfermoit, tomberent au pouvoir du vainqueur.

Mais de tout le butin qui ſe fit dans cette action, rien ne fit plus de plaiſir à Iagmour qu'un Alcoran: ce livre étoit écrit de la main d'Oſman troiſiéme ſucceſſeur de Mahomet, & avoit appartenu long-tems aux califes Ommiades d'Orient, qui le gardoient précieuſement dans leur tréſor: les califes Abbaſſides ayant fait périr les Ommiades, Abdoulrahman qui avoit eu le bonheur d'échapper au maſſacre de ſa maiſon, & de ſe faire reconnoître calife en Eſpagne, y avoit apporté

avec lui cet Alcoran, & l'avoit déposé dans la grande Mosquée de Cordoue. Ce livre étoit tombé depuis au pouvoir des Almohades dans le tems qu'ils firent la conquête de l'Espagne. Ces princes l'avoient fait couvrir de lames d'or, enrichies de diamans; & quand ils alloient à la guerre, un chameau superbement enharnaché, portoit devant eux ce livre renfermé dans une cassette revêtue de drap d'or. Cet Alcoran étant devenu la proie d'un soldat qui ne sçavoit pas lire, il arracha l'or & les diamans qui le couvroient, & il porta le livre à Tremesen pour le vendre; Iagmour en ayant eu nouvelle, s'en empara. En vain les rois de Maroc, de Tunis & de Grenade lui offrirent des sommes considérables; il ne voulut jamais s'en désaisir.

Heg. 681. Ce prince mourut l'année 1282, dans un âge fort avancé, après un

regne de trente-quatre ans ; s'il eut la gloire d'être le chef d'une nouvelle Dynaſtie en Afrique, & d'y établir ſa domination, ce ne fut qu'après des travaux infinis ; & il en fut redevable à ſa valeur & à ſon habileté : il fit preſque toujours la guerre, & les hiſtoriens rapportent qu'il s'étoit trouvé à ſoixante-deux combats. Le tumulte des armes ne l'empêcha pas cependant de ſe livrer aux ſciences, & d'attirer à ſa cour un grand nombre de ſçavans & de poëtes.

Abou-Saïd-Oſman ſon fils qui lui ſuccéda, penſa perdre ſon royaume, pour avoir voulu l'agrandir. Iouſef-Abou-Iakoub-Merini, roi de Fez, ſe voyant attaqué par ce prince, s'empara de preſque tous ſes états, & vint mettre le ſiége devant la capitale : Abou-Saïd, après un regne de vingt-un ans, mourut, & laiſſa à Abou-Zian Mehemet ſon fils, une

guerre fâcheuse à soutenir qu'il avoit allumée par son ambition. Mehemed fut aussi malheureux que son prédécesseur, & perdit le trône & la vie, sans avoir pu faire lever le siége de Tremesen. Les habitans de cette ville infortunée étoient réduits à la derniere extrémité ; après avoir souffert tout ce que la famine a de plus cruel, ils étoient sur le point de se rendre, lorsque la mort d'Ousef-Abou-Iakoub fit cesser leur malheur. Abi-Salem-Ibrahim son fils, impatient de recevoir l'hommage de ses nouveaux sujets, leva le siége & retourna à Fez.

Abou-Hamou, frere & successeur d'Abou-Zian Mehemed, releva les murailles de Tremesen, qui étoient presque toutes abattues, fit nettoyer les fossés, & remplit la ville de toute sorte de munitions de guerre & de bouche. Ce prince reprit ensuite Alger, Melikech, Margrave, & toutes les

autres places que l'on avoit enlevées à ſon pere & à ſon frere.

Des conquêtes auſſi rapides inſpirerent de la jalouſie à Abou-Saïd-Oſman-Elmerini, ſucceſſeur d'Abi-Salem ; il craignit que le roi de Tremeſen, après avoir rétabli la tranquillité dans ſes états, ne voulût tirer vengeance de ceux qui l'avoient troublée. Abou-Hamou, inſtruit des diſpoſitions peu favorables où étoit le roi de Fez à ſon égard, ſe prépara à la guerre : de nouvelles fortifications furent ajoutées à Tremeſen, & la garde de cette place fut confiée à Abou-Tachfin ſon fils. Abou-Hamou, après avoir pris toutes ces meſures, ſe mit à la tête de ſes troupes, & entra le premier en campagne : il avoit ſous ſes ordres une belle armée, & ſe flattoit des ſuccès les plus brillans, lorſque la révolte de cette même armée l'obligea de retourner ſur ſes pas. Il

voulut en vain éteindre le feu de la sédition, & rappeller les rebelles à leur devoir : ceux-ci excités par Abou-Tachfin qui, dans l'impatience de régner, s'étoit joint aux révoltés, se porterent aux dernieres extrémités, & ôterent la vie à un roi, pour lequel ils auroient dû sacrifier la leur.

J. C. 1313. Heg. 713.

Abou-Tachfin parvenu au trône par un parricide, se flattoit de jouir tranquillement du fruit de son crime; mais les malheurs qu'il éprouva, & la triste fin qui termina ses jours, font voir qu'un pareil attentat ne reste jamais impuni. Ce prince aussi injuste envers ses voisins, qu'il avoit été cruel envers son pere, s'empara de presque tous les états d'Abou-Iaiah-Hafs, roi de Tunis. Ce dernier implora le secours d'Aboul-Hassan, roi de Fez. Aboul-Hassan, avant d'employer la voie des armes, voulut éprouver celle de la négociation.

L'ambaſſadeur qu'il envoya à Abou-Tachfin, ayant été chaſſé honteuſement, le roi de Fez ne balança pas à ſe venger d'un affront auſſi ſanglant. Il ſe mit à la tête de ſes troupes, & entra dans les états de ſon ennemi. La terreur de ſes armes lui ſoumit preſque toutes les villes; & au ſeul nom de ce prince, Tremeſen ouvrit ſes portes: Abou-Tachfin, avec ſon fils & ſes ſoldats les plus braves, s'étoit jetté dans la citadelle, bièn réſolu de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité; la place ayant été emportée d'aſſaut, il fut fait priſonnier avec ſon fils, & conduit devant Aboul-Haſan. Aboul-Tachfin, les larmes aux yeux, conjura ſon vainqueur de l'épargner; mais celui qui avoit eu la barbarie d'ôter la vie à ſon pere, étoit indigne que l'on conſervât la ſienne; Aboul-Haſan fit trancher la tête au pere & au fils, & vengea par J. C. 1336. Heg. 737.

cette exécution, les droits de la nature & de la royauté qu'Abou-Tachfin avoit violés.

Le roi de Fez, après avoir fait périr Abou-Tachfin, mit un gouverneur à Tremesen, & réunit ce royaume à sa couronne. Pour mieux assurer sa nouvelle conquête, il retint auprès de lui tous les princes qui étoient unis par les liens du sang à Abou-Tachfin, & leur donna dans son armée des emplois conformes à leur naissance. Aboul-Hasan s'étant depuis emparé de Tunis, ce prince aveuglé par la prospérité, abusa du souverain pouvoir; les Tunisiens ne balancerent pas à briser des chaînes que l'on vouloit rendre trop pésantes, & prirent les armes: Aboul-Hasan, à cette nouvelle, accourt du côté de Tunis pour dissiper cette rebellion. Abi-Saïd-Osman, & Abi-Sabit, proches parens d'Abou-Tachfin, & qui, comme lui,

descendoient d'Iagmour, fondateur de la Dynastie des Zenanieus, profiterent du trouble dans lequel la révolte des Tunisiens avoit jetté le sultan pour s'échapper, & rentrer dans Tremesen: ils y furent reçus aux acclamations des habitans, qui mirent la couronne sur la tête d'Abi-Saïd-Osman, frere aîné d'Abi-Sabit. J. C. 1348. Heg. 749.

Tandis que les peuples se félicitoient d'être rentrés sous la domination de leur légitime souverain; le roi de Fez, transporté de colere, ne respiroit que la vengeance. Déja son armée s'étoit avancée jusqu'à Alger, & avoit pris le chemin de Tremesen pour châtier les rebelles, lorsque ceux-ci parurent en bon ordre, & ayant à leur tête Abi-Sabit, frere d'Abi-Saïd: les soldats des deux partis animés par différentes passions, se battirent long-tems avec une égale fureur: enfin, les rebelles qui, s'ils

étoient vaincus, n'espéroient aucun quartier, firent des efforts si puissans, qu'ils enfoncerent les rangs des ennemis, & y mirent le désordre. Nasir, fils du sultan, fut tué dans le combat; le sultan lui-même ayant été blessé à la cuisse, n'échappa qu'à la faveur des ténébres qui déroberent sa fuite.

Cette victoire affermit la couronne sur la tête d'Abi-Saïd, & il l'auroit conservée, s'il eût suivi moins aveuglément les impressions d'Abi-Sabit son frere. Celui-ci s'étant brouillé avec l'émir Ali-Ben-Rechid, prince d'Almedie & de Berchek, lui fit une guerre cruelle, qui fut terminée par la mort de cet émir. Abou-Anan-El-merini, roi de Fez, fils & successeur d'Aboul-Hasan, conjura en vain que l'on sauvât la vie à Ali-Ben-Rechid qui étoit son ami. Ce sultan, irrité de la mort d'un prince qu'il chérissoit, & du peu d'égard que l'on avoit eu

à ſa recommandation, marcha droit à Tremeſen : Abi-Saïd de ſon côté ſe prépara à réſiſter à un ennemi auſſi puiſſant. Les deux armées ſe livrerent bataille dans une vallée appellée Katab. Les troupes d'Abi-Saïd furent défaites ; ce prince ayant eu le malheur de tomber entre les mains d'Abou-Anan, il lui fit trancher la tête. J. C. 1352. Heg. 753.

Abou-Sabit, frere du roi de Tremeſen, ſe réfugia avec Abou-Hamou ſon neveu, dans ſa capitale ; mais ne s'y croyant pas en ſûreté, il ſe retira à Alger : ce prince ayant raſſemblé de nouvelles troupes, entra dans les états d'Abou-Anan ; le ſultan, chagrin de voir ſe relever un ennemi qu'il croyoit avoir terraſſé, ne tarda pas à aller à ſa rencontre. Abi-Sabit fut vaincu, fait priſonnier, & conduit devant Abou-Anan : le ſultan lui reprocha ſa révolte. Abi-Sabit lui répondit avec fermeté, qu'un prince, pour rentrer

dans ſes états, & en chaſſer un uſurpateur, n'étoit pas un rebelle. Qu'au reſte, il ne devoit pas tant s'enorgueillir de l'avantage qu'il venoit d'avoir, que c'étoit plutôt l'effet du hazard, que de la bravoure, & que le vainqueur n'étoit pas ſouvent celui qui avoit le plus de valeur: ces paroles irriterent ſi fort le ſultan, qu'il le fit périr.

Le roi de Fez s'empara enſuite des états d'Abou-Sabit: Abou-Hamou, neveu de ce dernier prince, ſe retira auprès d'Ishak, roi de Tunis, mais bientôt il fut obligé de chercher un autre aſyle: Abou-Anan, dont rien ne pouvoit aſſouvir l'ambition, ſe rendit maître de Tunis: Ishak & Abou-Hamou qui connoiſſoient l'humeur ſanguinaire de ce conquérant, ſe refugierent à Djérid. Ils attendoient avec impatience quelqu'évenement favorable qui pût les remettre ſur le trône, lorſque la

mort d'Abou-Anan les délivra d'un ennemi dangereux, & termina leur malheur.

Abou-Hamou sortit de sa retraite, & rentra dans ses états. Il y trouva par-tout les traces affreuses qu'y avoient laissé les guerres violentes & les invasions auxquelles son royaume avoit été en proie : les campagnes étoient incultes ; la plupart des villes étoient détruites, & leurs habitans étoient, ou dispersés, ou réduits à la derniere misere. Ce prince ne put s'emcher de gémir sur le malheur de ses peuples, & il songea à les soulager : les impôts furent diminués, il en abolit même plusieurs, que la nécessité des tems l'avoit forcé d'établir ; les loix négligées pendant le tumulte des armes, furent remises en vigueur ; lui-même écoutoit les plaintes de ses sujets, & leur rendoit la justice la plus exacte.

J. C. 1358. Heg. 760.

Les peuples commençoient à sentir tous les avantages que produit un gouvernement guidé par la prudence & la modération, lorsque l'ambition d'un de ses fils nommé Abou-Tachfin, bannit la tranquillité publique, & replongea le royaume dans le trouble & la confusion. Il avoit voulu s'emparer de la couronne, & avoit même chassé son pere de Tremesen : le sultan ayant levé une armée, rentra dans la capitale, & força à son tour son fils à fuir devant lui. Celui-ci se retira auprès du roi de Fez, & fit tant par ses intrigues, qu'il engagea ce prince à prendre son parti, & à lui donner des troupes. Abou-Hamou vit avec douleur une guerre civile détruire ses états; il se mit cependant en campagne, & alla à la rencontre de son fils; les troupes du roi

J. C. 1389. Heg. 791. de Tremesen furent défaites, & lui-même fut tué dans le combat : ainsi

périt Abou-Hàmou, après un regne de trente-un ans. Ce prince eut toutes les vertus qui font les bons rois, & étoit plus occupé du bonheur de ses sujets, que d'illustrer son nom par des conquêtes qui souvent font le malheur des vainqueurs eux-mêmes; il aimoit & protégeoit les sciences, & étoit sur-tout fort adonné à la poësie. Il fit élever durant son regne un superbe tombeau à son pere Abou-Iakoub, & fit bâtir auprès un college, auquel il assigna un revenu considérable pour l'entretien des maîtres qui devoient enseigner la théologie Musulmane, la jurisprudence & les sciences: ce prince y attira le fameux Cherifaba-Abdoullah qui passoit pour un des hommes les plus sçavans de son siécle.

Abou-Tachfin ne porta pas longtems une couronne qu'il avoit arrachée à son pere, & mourut après un regne de trois ans & quatre mois. J. C. 1392. Heg. 795.

Abou-Sabit, & Hadj-ad-Ioufef, fils de ce prince, refterent à peine quelques mois fur le trône; ils eurent
1398. 801. pour fucceffeur Abou-Zian leur frere: celui-ci, après avoir régné fix ans, fe vit forcé d'abandonner fes états, & de fe cacher pour fe dérober aux fureurs d'Abou-Mehemed fon frere qui l'avoit détrôné: ce prince malheureux ayant été découvert, fut facri-
1402. 805. fié à l'ambition de Mehemed: celui-ci n'eut pas un fort plus heureux, & fut chaffé à fon tour par un autre de fes freres nommé Abdoullah-Ibn-khoulé; ce dernier mourut huit an-
J. C. 1410. Heg. 813. nées après, & eut pour fucceffeur Abdoul-Rahman fon fils. Saïd grand oncle de ce prince, & fils d'Abou-Hamou, s'empara de fes états: les débauches de ce nouveau fultan & fes profufions, le rendirent odieux à fes fujets qui conjurerent contre lui, & le forcerent à renoncer au trône,

pour le céder à Abdoulvahed ſon frere. J. C. 1411. Heg. 841.

Les commencemens du regne de ce prince furent aſſez heureux ; il eut même la gloire de remettre ſur le trône un roi de Fez qui avoit imploré ſon ſecours : treize années s'écoulerent ſans que rien altérât la tranquillité publique, & les peuples commençoient à reſpirer, après tant de troubles & de révolutions, lorſque Mehemed, neveu d'Abdoulvahed, leur fit éprouver de nouveau tous les malheurs d'une guerre civile. Ce prince ambitieux conſpira contre ſon oncle, & ne balança pas à le détrôner ; il étoit appuyé dans ſa révolte par Abil-Faris, roi de Tunis, qui lui fournit des troupes. Abdoulvahed ſe déroba par la fuite à la tempête qui ſe formoit contre lui, & ſe réfugia chez ce même Abil-Faris qui avoit contribué à ſon malheur. Le roi de Tunis, J. C. 1423. Heg. 827.

ſurpris qu'Abdoulvahed eût choiſi ſes états pour aſyle, n'oſa cependant pas violer les droits de l'hoſpitalité, ſacrés parmi toutes les nations, & ſurtout parmi les Arabes, & il le reçut avec tous les égards qu'il devoit à un hôte auſſi illuſtre : un accueil ſi gracieux inſpira de la défiance à Mehemet qui en fit des reproches au roi de Tunis : bientôt la froideur, & même l'inimitié ſuccéderent à l'amitié qui avoit uni ces deux princes. Abdoulvahed profita d'un changement auſſi favorable pour lui, & mania ſi adroitement l'eſprit d'Abul-Faris, qu'il détermina enfin ce prince à armer en ſa faveur. Le roi de Tunis voulut commander ſon armée en perſonne, & remettre lui-même ſur le trône celui qu'il en avoit chaſſé : Mehemet attaqué par un ennemi auſſi puiſſant, n'oppoſa qu'une foible réſiſtance ; il n'oſa pas même attendre

que sa capitale fût investie, & se réfugia dans des montagnes où on ne pouvoit le forcer. La retraite ouvrit les portes de Tremesen au roi de Tunis, qui obligea les habitans de se soumettre à leur ancien souverain.

Ce prince, après avoir rétabli Abdoulvahed, retourna triomphant à Tunis; mais à peine y étoit-il arrivé, qu'il apprit que Mehemet étoit rentré dans Tremesen; qu'il avoit attaqué à l'improviste Abdoulvahed, & qu'il l'avoit fait périr. Abul-Faris irrité de la mort d'un prince qu'il protégeoit, ne balança pas à tirer vengeance de celui qui en étoit l'auteur. Les armées aussi-tôt reprennent le chemin de Tremesen. En vain Mehemet veut se dérober par la fuite à la colere d'un ennemi courroucé, le roi de Tunis le poursuit de retraite en retraite, & le fait enfin périr avec tous ceux qui l'avoient suivi. Abil-Faris retourna en-

J. C. 1429. Heg. 833.

ſuite à Tremeſen, & mit ſur le trône Aboul-Abbas-Ahmed, petit-fils d'Abou-Hamou. Les cinq premieres années du regne de ce prince furent aſſez tranquilles, & les peuples commençoient à goûter les douceurs de la paix, lorſqu'elle fut troublée par l'ambition d'Iaiah, frere d'Aboul-Abbas; ces deux princes ſe firent une guerre longue & cruelle, à la fin de laquelle Iaiah reſta maître de la ville
1448. 852. d'Oran. Tandis que les deux freres ſe diſputoient la couronne, Abou-Zian-Mehemed leur parent s'empara d'Alger, d'Almedie, & de pluſieurs autres places du royaume de Tremeſen. Il auroit peut-être pouſſé plus loin ſes conquêtes, s'il ne ſe fût rendu odieux aux habitans d'Alger par ſes tyrannies; ceux-ci conſpirerent contre lui, & le maſſacrerent avec toute ſa famille. Abou-Abdoullah-Mutewekkul, fils aîné de ce prince,

eut

eût le bonheur d'échapper aux meurtriers, & de se retirer dans des montagnes. Il en sortit vingt ans après, & ranima les partisans de sa maison : ce prince, après avoir enlevé Oran & plusieurs autres places à Ahmed-Aboul-Abbas, roi de Tremesen, parut enfin devant la capitale : Ahmed prit lâchement la fuite, & céda à son rival une couronne qu'il auroit pû lui disputer. J. C. 1461. Heg. 866.

Abou-Hamou, petit-fils de Mutewekkul régnoit à Tremesen l'année 1509, lorsque les Espagnols, sous la conduite du cardinal Ximenès, s'emparerent de la ville d'Oran : ce prince, malgré le chagrin que lui causoit la perte d'une place aussi importante, se vit forcé d'implorer le secours de ces mêmes Espagnols, qu'il regardoit comme ses plus cruels ennemis. Abou-Zein-Mesoud & Abdallah ses neveux s'étant révoltés contre lui, & étant

ſur le point de le détrôner, il offrit de ſe-rendre tributaire de Ferdinand roi d'Eſpagne, à condition que ce monarque l'aideroit à dompter les rebelles. Le traité fut bientôt conclu entre ces deux princes : les rebelles furent défaits, & les deux neveux d'Abou-Hamou ayant été pris dans le combat, il les priva de la liberté, & les fit enfermer étroitement dans le château de Tremeſen.

La tranquillité paroiſſoit rétablie dans les états d'Abou-Hamou, mais elle fut bientôt troublée par l'arrivée en Afrique de Horruc-Barberouſſe, & d'Aireddin ſon frere. Ces deux corſaires étoient nés à Metelin, & étoient fils d'un Sipalhi, qui, à la priſe de cette iſle par les Turcs, s'y étoit établi : dès leur premiere jeuneſſe, l'on vit éclater la paſſion qu'ils avoient pour la navigation. Ils coururent d'abord les mers ſur un ſeul brigantin qui fai-

ſoit toute leur fortune ; s'étant depuis enrichis par des priſes conſidérables, ils armerent de grands vaiſſeaux, formerent des flottes redoutables, & porterent la déſolation juſques ſur les côtes d'Italie & d'Eſpagne. Il ne manquoit à leur fortune qu'un port dont ils fuſſent les maîtres pour y retirer leurs priſes ; celui de Bugie qui appartenoit alors aux Eſpagnols, leur parut propre à leur deſſein, & ils aſſiégerent cette place par terre & par mer, Heg. 920.
l'année 1514 : tout ce qu'on peut attendre de l'habileté la plus conſommée, & de la valeur la plus déterminée fut employé de part & d'autre ; & ſi l'attaque fut vigoureuſe, la défenſe ne le fut pas moins : les deux freres accoutumés à ne rien trouver qui leur réſiſtât, voulurent emporter la place par eſcalade ; mais ils furent repouſſés de tous côtés, & Horruc-Barberouſſe ayant eu le bras emporté d'un coup

de canon, ſe vit enfin forcé de lever le ſiége.

Les deux corſaires, après ce mauvais ſuccès, ſe retirerent à Gigeri, ſans cependant renoncer au projet qu'ils avoient formé de s'emparer de quelques ports. La guerre qui s'éleva entre les Eſpagnols & les Algériens leur en fit naître l'occaſion : ces derniers ayant appris la mort de Ferdinand, ſecouerent le joug que ce prince leur avoit impoſé ; ils refuſerent de payer le tribut auquel ils s'étoient engagés, & appellerent à leur ſecours Barberouſſe & Aireddin : les deux freres, ſous ombre de protéger les Algériens, opprimerent leur liberté, & firent étrangler Selim-Eutemi, ſeigneur de cette ville.

Des voiſins auſſi entreprenans inſpirerent de l'ombrage à Abou-Hamou, roi de Tremeſen : il engagea les Eſpagnols, dont il étoit vaſſal, à

former le siége d'Alger par mer, tandis que lui-même investiroit cette place par terre, & empêcheroit qu'il n'y entrât aucun secours. Barberousse pénétra le dessein de ses ennemis, & n'oublia rien pour le faire échouer ; les Espagnols qui croyoient surprendre Alger, se virent attaqués de tous côtés dès qu'ils eurent mis pied à terre, & furent forcés de se rembarquer, après avoir perdu leurs meilleurs soldats.

Barberousse enflé de ce succès, ne se proposa pas moins que la conquête du royaume de Tremesen : en dépouillant Abou-Hamou de ses états, il satisfaisoit son ambition & sa vengeance. Pour réussir dans le projet qu'il avoit formé, il écrivit secrettement aux principaux habitans de Tremesen, qu'il étoit honteux à des Musulmans de porter le joug d'un roi allié & tributaire des Chrétiens, qu'ils

ne devoient pas balancer à lui ôter une couronne qu'il n'étoit pas digne de porter, pour la mettre sur la tête d'Abou-Zein-Mesoud, neveu de ce prince, & qu'il leur offroit à cet effet ses troupes & sa personne. Les habitans de Tremesen donnerent dans le piége que leur tendoit l'adroit corsaire, & embrasserent avec ardeur l'occasion de détrôner Abou-Hamou qui leur étoit devenu odieux depuis son alliance avec les Chrétiens. Horruc-Barberousse, après avoir confié la garde d'Alger à son frere Aireddin, part pour Tremesen, & se présente devant cette ville : les portes lui en furent ouvertes par ceux qui étoient d'intelligence avec lui. Abou-Hamou abandonné de ses sujets, n'eut que le tems de se sauver par une fausse porte de son palais qui donnoit sur la campagne, & de se retirer à Oran : Barberousse maître de Tremesen, suspendit

J. C. 1515. Heg. 921.

pendant quelque tems l'exécution du projet qu'il avoit formé, & garda une fidélité à ses engagemens qu'il se proposoit bien de violer quand il le pourroit faire avec sûreté. Abou-Zein-Mesoud, neveu d'Abou-Hamou, fut tiré de la prison où il languissoit, & proclamé souverain de Tremesen : les habitans de cette ville s'abandonnoient à la joie, & se félicitoient d'avoir appellé les Turcs à leur secours, lorsque quelques jours aprés, ils furent tirés de cet excès de sécurité d'une maniere bien terrible. Barberousse las de se contraindre, se saisit de la personne du jeune roi, & le fit étrangler avec sept de ses fils ; tous les parens de ce prince qui tomberent entre ses mains eurent la même destinée. Ce corsaire cruel sacrifia également ceux qui l'avoient introduit dans la ville, & ils reçurent ainsi la juste récompense que méritoit leur trahison & leur infidé-

lité : Barberousse, après avoir fait périr tout ce qui pouvoit lui faire ombrage, fut proclamé roi de Tremesen par ses troupes.

Cependant Abou-Hamou qui s'étoit retiré à Oran, sollicitoit vivement les Espagnols d'armer en sa faveur ; il leur représentoit l'obligation où ils étoient d'assister un prince leur allié, qui n'avoit perdu sa couronne que par trop de fidélité envers eux : d'un autre côté, il leur faisoit envisager la puissance de Barberousse qui devenoit plus redoutable de jour en jour, & qui envahiroit enfin toutes les places qu'ils possédoient en Afrique, si, par un généreux effort, ils ne se détermi-noient à l'en chasser.

Les représentations d'Abou-Hamou eurent tout l'effet qu'il en attendoit. Le marquis de Gomare, gouverneur d'Oran, eut ordre de remettre ce prince sur le trône : à peine les Espa-

gnols parurent devant Tremeſen, que les habitans leur en ouvrirent les portes. Barberouſſe ſe retira dans le château, & s'y défendit long-tems avec beaucoup de valeur ; mais voyant toutes les fortifications ruinées par l'artillerie des ennemis, & les Chrétiens prêts à monter à l'aſſaut, il s'échappa avec ſes tréſors par un conduit ſouterrain qui aboutiſſoit à la campagne.

Le général Eſpagnol, au déſeſpoir de voir ſon ennemi lui échapper, ſe mit à le pourſuivre vivement ; celui-ci, dans l'eſpérance de rallentir la marche des Chrétiens, & de pouvoir gagner les déſerts, répandoit d'eſpace en eſpace de l'or, de l'argent & des pierreries ; mais rien ne put arrêter la pourſuite des Chrétiens, ils le joignirent proche la riviere d'Hemeda ; Barberouſſe voyant qu'il ne peut échapper, fait ferme avec les quinze

cens Turcs qui l'accompagnent : il s'élance au milieu des bataillons ennemis, renverse, tue tout ce qui se présente devant lui; mais enfin, accablé par le nombre, & tout couvert de son sang & de celui des Chrétiens, il périt avec ses soldats. Aireddin, qui étoit resté à Alger, ayant appris la triste fin de son frere, prit avec le nom de Barberousse le titre de roi d'Alger.

Le gouverneur d'Oran, après cette victoire, rentra dans Tremesen, & remit sur le trône Abou-Hamou. Ce prince conserva jusqu'à sa mort la reconnoissance qu'il devoit pour un bienfait aussi signalé, & fut fidele aux engagemens qu'il avoit pris avec les Espagnols. Abdallah son frere & son successeur, se laissa persuader par Aireddin-Barberousse, d'abandonner la protection des Chrétiens pour se mettre sous celle de Soliman, empereur

des Turcs. Abdallah étant mort quelques années après, Barberousse qui avoit une grande autorité dans Tremesen, mit sur le trône Ahmed-Abou-Zein, au préjudice d'Abdallah son aîné. Ce jeune prince indigné d'une préférence aussi injuste, implora le secours des Espagnols : le comte d'Alcaudette gouverneur d'Oran, lui donna six cens soldats Chrétiens, sous la conduite d'*Alfonse*-Martinès. Abdallah parut aux environs de Tremesen, avec sa petite troupe, se flattant qu'à la faveur des intelligences qu'il avoit dans la ville, les habitans lui en ouvriroient les portes. Tandis qu'il attendoit inutilement l'effet de ses intelligences, il se vit tout d'un coup enveloppé par une multitude d'Arabes & de Barbares. Les Chrétiens, malgré leur petit nombre, firent ferme, & préférerent une mort glorieuse à un esclavage honteux. Ab-

dallah eut le bonheur d'échapper à la pourſuite des ennemis, & de rentrer dans Oran; il conjura les Eſpagnols de faire de plus puiſſans efforts en ſa faveur. L'empereur Charles-Quint fit paſſer des troupes en Afrique, & ordonna au gouverneur d'Oran de les commander en perſonne, & de rétablir Abdallah ſur le trône. Le comte d'Alcaudette partit d'Oran à la tête

J. C. 1544. de neuf mille hommes de pied, & de

Heg. 951. quatre cens chevaux; tandis que les Eſpagnols ſe diſpoſoient à envahir le royaume de Tremeſen, Ahmed-Abou-Zein n'oublioit rien pour les faire échouer dans leur entrepriſe; il raſſembla les Arabes & les Béréberes de ſon parti, & mit à leur tête ſon beau-pere. Les deux armées ſe rencontrerent à deux lieues de Tremeſen: les Arabes attaquerent d'abord avec beaucoup d'impétuoſité les Chrétiens, & tâcherent de les enfoncer;

mais n'ayant pu réussir à rompre leurs rangs, cette premiere ardeur se rallentit bientôt, & l'artillerie des ennemis leur ayant tué beaucoup de monde, ils s'abandonnerent à la fuite : la prise de Tremesen qui fut emportée d'assaut, fut le fruit de cette victoire. Tandis que les Chrétiens emportés par l'ardeur du pillage, s'étoient répandus dans les maisons des principaux habitans, & y commettoient toute sorte de désordre, Ahmed-Abou-Zein profitant de la confusion qui régnoit dans la ville, avoit pris la fuite. Le gouverneur d'Oran, maître de Tremesen, rétablit Abdallah sur le trône, à condition de relever de la couronne d'Espagne ; pour mieux affermir l'autorité de ce prince, il resta quarante jours avec lui, & retourna ensuite à Oran.

A peine les Chrétiens s'étoient retirés de devant Tremesen, qu'Ah-

med-Abou-Zein, après avoir rassemblé les Arabes du désert, & les Bérébères de Beni-Arax, vint de nouveau disputer le trône à son frere. Abdallah alla à sa rencontre, & le défit: tout transporté de joie de cette nouvelle victoire qui affermissoit son autorité, il veut rentrer dans Tremesen; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il en vit les portes fermées, & les habitans sur les remparts qui lui crioient de se retirer, qu'ils ne vouloient pas reconnoître pour leur roi un tyran qui avoit livré leur ville à la fureur & à l'avidité des Chrétiens. Abdallah voulut en vain les fléchir, ses soldats mêmes l'abandonnerent, & il se vit enfin obligé de se retirer dans les déserts, où les Arabes de son parti le firent périr.

Ahmed profita de cette révolution & remonta sur le trône; mais il devint bientôt presque aussi malheureux

que ſon frere. Barberouſſe le chaſſa de ſes états, & il n'eut d'autre parti à prendre que d'avoir recours à ces mêmes Eſpagnols qui l'avoient perſécuté ſi cruellement. Le comte d'Alcaudette ſe mit auſſi-tôt en marche pour Tremeſen : à ſon approche les habitans conſternés, & qui n'avoient pas oublié les maux qu'ils avoient déja ſoufferts, offrirent au comte de ſe ſoumettre, & de reconnoître Ahmed pour leur ſouverain ; ils demanderent pour toute condition qu'il fût permis à la garniſon Turque de ſe retirer à Alger, ce qui leur fut accordé : depuis cet inſtant Ahmed commença à régner tranquillement ; il fut même aſſez habile pour vivre en bonne intelligence avec les Turcs d'Alger, ſans donner de l'ombrage aux Eſpagnols, dont il étoit tributaire. Mollah-Haſan ſon frere lui ſuccéda ; mais Salih-Reis, dey d'Alger, & un des

ſucceſſeurs de Barberouſſe, exigea que ce nouveau ſouverain lui remît entre les mains toutes les places fortes de ſon royaume : ce prince qui auroit dû plutôt périr les armes à la main, que de ſouſcrire à des conditions auſſi dures, eut la foibleſſe de conſentir à tout ce qu'on exigeoit de lui. Il ne tarda pas à ſe repentir d'une démarche auſſi contraire à ſes intérêts: il voulut ſecouer un joug qu'il s'étoit impoſé lui-même, & traita ſecrettement avec les Eſpagnols. Les négociations avec le gouverneur d'Oran, toutes cachées qu'elles étoient, n'échapperent point à la connoiſſance du dey d'Alger ; il en profita pour le rendre odieux à ſes ſujets, & pour leur perſuader que ce prince vouloit livrer Tremeſen aux Chrétiens. Il n'en fallut pas davantage pour ſoulever les habitans contre leur ſouverain, qui fut obligé de s'enfuir à Oran, Mollah,

Haſſan, après quelques années de ſéjour dans cette ville, avoit enfin déterminé les Eſpagnols à armer en ſa faveur, & il touchoit au moment de ſon rétabliſſement lorſqu'il mourut de la peſte. Ce prince fut le dernier de la dynaſtie de Beni-Zian, qui avoit J. C.
régné à Tremeſen près de trois cens 1560. Heg.
ans. Ce royaume depuis ſa mort fut 968.
réuni à celui d'Alger, dont il fait maintenant partie, & eſt encore poſſédé aujourd'hui par le dey d'Alger, ſous la protection du grand ſeigneur.

Nous avons dit plus haut que trois dynaſties différentes ; ſçavoir, les Merinis, les Beni-Zian & les Abi-Haffi partagerent entr'eux les états des princes Almohades après la chûte de leur empire ; l'on vient de voir les Merinis & les Beni-Zianes enlever aux Almohades les royaumes de Fez, de Maroc & de Tremeſen, & tomber enfin, après s'être élevés au plus haut

période. L'hiſtoire de la dynaſtie des Abi-Haffi, qui s'empara ſur les Almohades du royaume de Tunis, terminera cette hiſtoire de l'Afrique.

Les Abi-Haffi deſcendoient d'Abou-Hafs-Umer-Ben-Iaiah-Elhentati. Il étoit attaché à Tomourt, fondateur de la dynaſtie des Almohades, qui lui avoit d'abord donné le commandement de ſes armées, & l'avoit enſuite nommé gouverneur de Tunis. Abou-Hafs-Umer étoit de la tribu des Hentati, qui eſt une branche de la tige Muçamuda, l'une des cinq principales nations de l'Afrique. Son
J. C. 1206. Heg. 603. fils Abdoulvahed-Ben-Abi-Hafs lui ſuccéda dans le gouvernement de Tunis : ſon équité, ſa douceur & ſes libéralités lui gagnerent les cœurs de tous les peuples, & il jetta ſans le ſçavoir les fondemens de la grandeur où ſes enfans parvinrent ; il mourut après avoir eu l'autorité en dépôt durant

vingt ans : le gouvernement de Tunis fut donné à son fils Abdoullah ; mais ses deux freres Aboul-Farès, & Abou-Zekeria s'emparerent de toute l'autorité. La jalousie du commandement divisa bientôt ceux-ci, & Abou-Zekeria resta enfin seul maître. Ce gouverneur ambitieux profita des troubles qui agitoient le royaume de Fez, pour secouer le joug des Almohades, & se rendre tout-à-fait indépendant ; il étendit ses conquêtes jusqu'à Tripoli ; puis tournant la Numidie & la Lybie, il poussa ses contributions jusqu'au pays des Negres, & amassa des sommes immenses ; il mourut à Bonné l'année 1249.

J. C. 1226. Heg. 623.

Abou-Abdoullah-Mehemed son fils lui succéda, & prit le nom de Mostanser-Billah : à peine ce prince étoit monté sur le trône, qu'il en fut chassé par ses deux oncles Abou-Ishak-Ibrahim & Mehemed-Elleiané ; ils ne joui-

J. C. 1209. Heg. 647.

rent pas long-tems d'une autorité qu'ils avoient uſurpée, & furent obligés à leur tour de fuir devant leur neveu qui étoit rentré dans ſes états avec des forces ſupérieures aux leurs. Ce prince, après avoir heureuſement diſſipé ces troubles domeſtiques, comptoit régner en paix lorſqu'il ſe vit prêt de perdre une ſeconde fois ſa couronne. (1) Louis IX, roi de

J. C. 1270. Heg. 668.

(1) J'aurois deſiré que les hiſtoriens Arabes ſe fuſſent un peu plus étendus ſur l'expédition de S. Louis en Afrique. Peut-être y en a-t-il quelqu'un qui eſt entré à cet égard dans un plus grand détail; mais malheureuſement il ne ſe trouve point à la bibliotheque du roi, & il ne m'eſt tombé entre les mains que des abregés ſur cette partie de l'hiſtoire d'Afrique: ce qui eſt certain, c'eſt que Tabari & deux autres hiſtoriens deſquels j'ai tiré ce qui concerne S. Louis, s'accordent à dire que les François auroient fait la conquête du royaume de Tunis, ſans la mort du ſaint roi. Macrizi, autre hiſtorien Arabe, rapporte que Moſtanſer ayant appris que S. Louis ſe propoſoit de paſſer en Afrique, lui envoya un

France, aborda en Afrique à la tête d'une armée redoutable, & s'empara de Carthage. Tunis, & le reste du royaume auroit peut-être subi le même sort, sans la contagion qui se mit dans le camp des François. Le saint roi en fut lui-même attaqué, & succomba sous la violence du mal. Sa mort répandit la consternation parmi les Croisés; le roi de Tunis qui redoutoit les Chrétiens, malgré l'abattement où ils étoient, saisit cet in-

ambassadeur pour lui demander la paix moyennant 80000 piéces d'or; que le roi reçut cette somme, & n'en porta pas moins ses armes en Afrique. Cet historien partial, quand il s'agit des Chrétieus, veut sans doute parler de la somme que le sultan de Tunis, suivant une des conditions du traité, paya au roi Philippe le Hardi, & aux barons François pour les rembourser des dépenses qu'ils avoient faites depuis le commencement de la guerre. Cet historien ne se trompe que sur la circonstance & le tems où cette somme fut donnée, qu'il altére par malignité & pour rendre les Chrétiens plus odieux.

ſtant pour leur propoſer une treve de dix ans : elle fut acceptée, & les Croiſés quitterent les rivages de l'Afrique : Abou - Abdoullah mourut l'année 1276.

J. C. Iaiah-Ben-Mehemed ſon fils & ſon
1305. Heg. ſucceſſeur, ſe vit enlever le trône &
675. la vie par Abou-Ishak-Ibrahim ſon grand-oncle. Ce dernier ſous le regne précédent avoit tenté inutilement de s'emparer de la couronne, & il s'étoit vu contraint de ſe réfugier à Tremeſen. La mort d'Abdoullah, dont il redoutoit le pouvoir, réveilla ſon ambition ; il rentra dans Tunis & fit
J. C. périr Iaiah avec deux de ſes fils appel-
1308. Heg. lés Fadl & Taïb : un troiſiéme fils de
678. ce roi malheureux, nommé Abou-Aſidé, échappa aux fureurs du tyran par l'adreſſe de la mere de ce jeune prince qu'elle fit habiller en fille, & dont elle ſauva la vie par cet innocent artifice.

Abou-Ishak, après avoir fait périr tous ceux qui pouvoient lui caûser de l'ombrage, croyoit n'avoir plus rien à redouter, lorſqu'il ſe vit enlever la couronne par un impoſteur. Ce fourbe ſe nommoit Ahmed-Ben-Merzack, il avoit voyagé dès ſa plus tendre jeuneſſe, & avoit accompagné ſon pere qui étoit marchand d'eſclaves dans le pays des Negres : il avoit depuis parcouru l'Egypte & la Syrie, & avoit enfin fixé ſa demeure à Tripoli. Il lia connoiſſance dans cette ville avec Maſir, eunuque noir, & qui avoit été gouverneur du prince Fadl, fils d'Abou-Abdoullah, qu'Ishak avoit fait périr. L'eunuque fut frappé des traits de reſſemblance qui étoient entre ſon éleve & Ahmed ; il perſuada à celui-ci d'en profiter, & lui conſeilla de ſe faire paſſer pour le véritable prince Fadl qui avoit été égorgé. Pour qu'Ahmed pût mieux réuſſir dans le

personnage qu'il vouloit lui faire jouer, Nasir lui fit connoître avec soin tout ce qui concernoit le prince Fadl. Ahmed, malgré la bassesse de sa naissance, se laissa éblouir par l'éclat d'une couronne, & accepta volontiers une proposition qui pouvoit la mettre sur sa tête. A peine cet imposteur, secondé de l'eunuque, eût pris le nom de Fadl, que les peuples qui détestoient les cruautés d'Abou-Ishak, se souleverent, & prirent le parti de celui qu'ils croyoient le véritable fils d'Abou-Abdoullah leur ancien roi. La révolution devint générale; Tunis & les principales villes du royaume reconnurent Ahmed pour leur souverain. Abou-Ishak, abandonné de ses sujets, se vit forcé de se refugier à Bugie. Ahmed l'y poursuivit, & le fit périr avec trois de ses freres. Quelque tems après, les peuples revenus de la prèmiere chaleur,

chaleur, avec laquelle ils avoient embrassé le parti de cet imposteur, commencerent à former des soupçons sur sa naissance. Abou-Hafs-Umer, cousin d'Abou-Ishak, profita de cet instant pour paroître, & pour détromper les Tunisiens: ceux-ci honteux d'avoir été la dupe d'un imposteur, le firent périr, & mirent sur le trône Abou-Hafs-Umer. Ce prince régna jusqu'à l'année 1293, qui termina sa vie. Quel- Heg. 695.
ques instans avant de mourir, il déclara pour son successeur son fils qui étoit encore en bas-âge. Mais sur les représentations des grands du royaume, & des gens de loi qui lui remontrerent que l'état avoit besoin d'un prince habile & expérimenté, il disposa du trône en faveur d'Abou-Asidé. C'étoit le même qui avoit échappé aux fureurs d'Abou-Ishak, en se déguisant en fille; l'histoire ne nous apprend

rien de ce prince qui donnât l'imita-
1309.

Heg. 709. Le royaume de Tunis devint en-
suite le théâtre de plusieurs révolu-
tions qui se suivirent les unes les au-
tres. Abou-Faris-Abdoulazis, qui
succéda à Abou-Alidé, ne régna que
dix-huit jours, & fut tué par Haled-
El-Muntéches qui se fit proclamer sou-
verain. Celui-ci éprouva bientôt le
même sort. Zekeria-Ellebani s'empara
de Tunis, & le fit périr.

La mort de Halid ne resta pas im-
punie : Aboubekre frere de Halid atta-
qua Zekeria, le força de se réfugier
en Egypte, & de lui abandonner le
trône. Mehemed fils de Zekeria, plus
courageux que son pere, ne voulut
point le suivre dans sa retraite : il ra-
ssembla ses partisans, & marcha contre
Aboubekre. Cette guerre civile dura
pendant plusieurs années avec diffé-

rens succès; enfin, Aboubekre succom-
ba sous les efforts de son rival, & Me- J. C.
hemed régna tranquillement à Tunis. 1319. Heg.
Il eut pour successeur 719. J. C.
Abou-Iahia-Ben-Hafs. Une guerre 1336. Heg.
violente s'étoit élevée entre celui- 737.
ci & Abdo-Ilrahman-Abou-Taschfin,
roi de Tremecen; Aboubekr perdit
presque tous ses états, & se vit forcé
d'avoir recours à Aboul-Hassan, roi
de Fez, qui le vengea de son enne-
mi, & le rétablit sur le trône. Il eut
pour successeur Umer son fils aîné, qui
abusa du souverain pouvoir, & devint
un tyran: les peuples indignés de ses
cruautés, se soulevèrent & se don-
nèrent à Aboul-Hassan, roi de Fez,
qui s'empara de Tunis, & fit périr
Umer.

Aboul-Fasl, fils d'Umer, profita de J. C.
la guerre civile qui s'étoit élevée entre 1347. Heg.
Aboul-Hassan, roi de Fez, & Abou- 748.
Anan son fils, pour rentrer dans ses

états ; mais il en fut bientôt dépouillé par Ibrahim son cousin qui le fit périr. Celui-ci eut pour successeur Aboul-Abbas : cependant, Abou-Anan-Merini, roi de Fez, qui aspiroit à l'empire de toute l'Afrique, prétendit que le royaume de Tunis lui appartenoit, puisque son pere en avoit fait autrefois la conquête. Aboul-Abbas voulut en vain opposer la force à la violence ; ses troupes furent défaites, & lui-même fut forcé de se réfugier à
J. C. 1356. Heg. 758. Constantine ; le vainqueur l'y poursuivit, se rendit maître de sa personne & le fit enfermer dans la forteresse de Ceuta. Abou-Abbas y resta jusqu'à la mort d'Abou-Anan. Aboubekr-el-Saïd successeur de ce prince, rendit la liberté au roi de Tunis, qui régna paisiblement, ainsi que ses successeurs, jusqu'au sultan Aboubark.

Iaiah, neveu de ce sultan, se révolta contre lui, & le fit périr avec un de

ses fils : Abdoul-Moumen, cousin germain d'Aboubark, & qui avoit été comblé des bienfaits de ce sultan, résolut de venger sa mort ; il rassembla les créatures d'Aboubark, que la crainte avoit dispersées, & marcha contre Iaiah qui perdit la vie dans le combat que lui livra Abdoul-Moumen. La victoire que celui-ci venoit de remporter, lui fraya le chemin au trône : il eut pour successeur Zekeria fils d'Iaiah, qui mourut peu de tems après de la peste. Les peuples à sa mort élurent pour sultan, Abu-Çamim, neveu d'Abdoul-Moumen.

Muley-Mehemed qui succéda à Abu-Çamim, régna trente-trois ans. Ce prince eut de plusieurs de ses femmes, trente-quatre enfans. L'incapacité, les débauches & les révoltes de ses fils l'empêcherent long-tems de désigner celui d'entr'eux qui devoit lui succéder. Enfin, Muley-Hassan,

J. C. 1499. Heg. 905.

quoique le plus jeune, fut préféré à ses freres, par le credit de sa mere, qui apparemment étoit alors la sultane favorite. Cette ambitieuse princesse, pour assurer la couronne à son fils, & craignant que le sultan ne vint à changer de sentiment, le fit em-
J. C. 1533. Heg. 940. poisonner. Hassan parvenu au trône par un parricide, ne s'y maintint que par de nouveaux crimes; il fit étrangler ou aveugler la plûpart de ses freres & de ses neveux. Arrachid, qui étoit un de ses aînés, eut le bonheur d'échapper & de se refugier à Alger. Il implora le secours d'Airadin Barberousse, qui étoit alors maître de cette ville : l'ambitieux corsaire ne désespera pas à la faveur des divisions qui étoient entre les deux freres, de s'emparer du royaume de Tunis. Il promit à Arrachid de le mettre sur le trône, mais il lui fit comprendre en même tems qu'[illegible]

grand seigneur, il n'oseroit pas s'engager dans une entreprise aussi considérable, sans sa permission. Il persuada à Arrachid de se jetter aux pieds de Soliman, & l'assura que ce grand prince, touché de ses malheurs, se feroit une gloire de les faire cesser, & de le venger d'un frere cruel. Arrachid résolu de tout risquer pourvû qu'il pût faire périr son frere, s'abandonna aveuglément aux conseils de Barberousse. Celui-ci le conduisit à Constantinople, & quand ils furent arrivés, il prévint le grand seigneur. Dans une audience particuliere, il représenta à ce prince les troubles qui agitoient le royaume de Tunis, & la facilité qu'il y auroit de s'en emparer sous le nom d'Arrachid. Soliman avide de conquêtes goûta ces raisons. Par ses ordres, on travailla dans tous les ports à un armement extraordinaire. La flotte destinée pour l'Afrique étoit

composée de quatre-vingts galeres royales, & de deux cens navires chargés de troupes de débarquement. Arrachid, à la vue d'un armement aussi considérable, se félicitoit d'avoir suivi les conseils de Barberousse, & goûtoit d'avance le plaisir de tirer une vengeance éclatante de Muley-Hassan son frere; mais quel fut son étonnement, ou plutôt son désespoir lorsque la flotte mettant à la voile, il se vit arrêter dans le serrail, & charger de chaînes! cela s'exécuta avec tant de secret, que tous ceux qui étoient sur la flotte, étoient persuadés que ce prince étoit embarqué sur la Capitane.

Tandis que l'infortuné Arrachid se livroit au plus affreux chagrin, le perfide Barberousse, secondé d'un vent favorable, cingloit à pleines voiles vers les côtes d'Afrique: il aborda proche la Goulette, & fit publier

qu'il amenoit le prince Arrachid pour le mettre en possession du royaume de Tunis. Il salua le fort de toute son artillerie, mais sans boulets, & fit demander au gouverneur pour qui il tenoit. Le commandant lui répondit qu'il remettroit sa forteresse à celui des deux freres qui demeureroit maître de Tunis. Barberousse qui sentoit de quelle importance il étoit pour lui de se rendre maître de cette place, corrompit la garnison à force d'argent. Après s'être assuré de la Goulette, il fit débarquer ses troupes, & prit le chemin de Tunis : à l'approche de son arrivée, le peuple de cette grande ville, qui détestoit les cruautés de Muley-Hassan, & qui étoit persuadé qu'Arrachid étoit avec les Turcs, se souleva & prit les armes. Hassan sortit de son palais, & tâcha d'appaiser la sédition : promesses magnifiques, prieres, tout fut employé pour enga-

ger les habitans à lui rester fideles, sans qu'il pût réussir. Ce prince se voyant abandonné de tous ses sujets, sortit aussi-tôt de la ville sans retourner à son palais, où il laissa des richesses immenses.

Il s'étoit à peine éloigné de Tunis, que les habitans en ouvrirent les portes à Barberousse; il fut reçu en triomphe, & aux acclamations de tout le peuple qui cherchoit avec des yeux avides à découvrir Arraschid; mais voyant que ce prince ne paroissoit point, l'on commença à se repentir de la trop grande crédulité que l'on avoit eue. La fourberie ayant été enfin découverte, les Tunisiens furieux d'avoir été trompés, prirent les armes, & voulurent chasser les Turcs; mais Barberousse, qui avoit prévu cette révolution, s'étoit déja emparé du château, & des principaux postes de la ville, & faisant pointer l'artillerie

contre les habitans, & les força de reconnoître Soliman pour leur souverain.

Barberousse, après avoir soumis les Tunisiens par la force de ses armes, voulut les gagner par la douceur de son gouvernement. Il fit des largesses aux plus pauvres, & les déchargea des impôts qu'ils étoient obligés de payer. Il fit en même tems alliance avec les principaux Arabes de la contrée, & s'empara par leur moyen de Cairoan, & de plusieurs autres villes qui étoient plus avant dans les terres, & y mit garnison. Ce corsaire, aussi habile que brave, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit lui assurer la possession de sa nouvelle conquête. Dans le dessein d'élargir le port de Tunis, & de le mettre en état de recevoir les plus grands vaisseaux, il fit ouvrir le canal de la Goulette qui entre de la mer dans le lac, sur lequel est situé

Tunis ; vingt mille esclaves Chrétiens qui se trouvoient alors dans cette ville, furent employés à cet ouvrage.

Tandis que Barberousse étoit occupé à ces différens travaux, Muley-Hassan faisoit ses efforts pour rentrer dans Tunis. Ce prince qui s'étoit réfugié chez les Arabes, engagea, sous la promesse des plus magnifiques récompenses, plusieurs tribus à prendre les armes en sa faveur ; ces troupes réunies avec quelques-uns de ses plus fideles serviteurs qui étoient venus le trouver, lui formerent une petite armée, avec laquelle il s'avança du côté de Tunis. Barberousse peu assuré de la fidélité des Tunisiens, & qui craignoit que la présence de ce prince n'occasionnât quelque révolution, alla à sa rencontre suivi de dix mille Turcs. Les Arabes se présenterent au combat avec assez d'assurance ; mais à peine

eurent-ils essuyé une décharge d'une batterie de trente piéces de gros canon, que Barberousse avoit fait conduire, qu'ils prirent la fuite. Muley-Hassan voulut en vain les rallier, il fut obligé de se retirer de peur de tomber entre les mains du vainqueur; cette défaite lui ôta toute espérance de remonter sur le trône. Ce sultan avoit auprès de lui un renégat Génois nommé Ximaa qu'il avoit fait capitaine de ses gardes, & en qui il avoit une confiance extrême. Ce renégat voyant son maître plongé dans la plus noire mélancolie, lui conseilla d'implorer le secours de Charles-Quint. Il l'assura que ce prince embrasseroit avec joie sa défense, & ne laisseroit pas échapper l'occasion de se venger de Barberousse.

Hassan qui ne voyoit point d'autre moyen de recouvrer sa couronne, suivit le conseil de Ximaa, & lui en

[illegible] se ren-
dit à Madrid, & représenta forte-
ment à l'empereur de quelle impor-
tance il étoit pour la sûreté des côtes
de ses états, & celle de la navigation
de ses sujets, de chasser Barberousse
de Tunis, que ce prince se détermina
à porter la guerre en Afrique. Tou-
tes les galeres & les vaisseaux qui se
trouvèrent dans les ports d'Espagne,
de Naples, de Sicile & de Gênes, fu-
rent armés, & on fit des amas prodi-
gieux d'armes, de vivres, de poudre
& d'artillerie. Le bruit d'un arme-
ment aussi redoutable, parvint jusqu'à
Barberousse, & il ne douta point qu'il
ne fut destiné contre lui ; il expédia
aussi-tôt deux galiotes à Constanti-
nople, pour en porter la nouvelle, &
représenter que toute la flotte Otto-
mane qui se trouvoit à la Goulette,
étoit perdue, si elle n'étoit secourue
promptement. Soliman étoit alors en

côté de Tauris avec la plus grande partie de ses troupes. Une guerre violente s'étant élevée entre Soliman & Chah Thamas, roi de Perse, il n'y avoit à Constantinople, ni vaisseaux, ni troupes; & le ministere de la Porte ne put donner aucun secours à Barberousse. Cet intrépide corsaire le voyant abandonné de tout le monde, ne s'en prépara pas moins à une vigoureuse défense. Il rappella tous les armateurs Algériens qui étoient en mer, tira d'Alger tous les Turcs qui y étoient, & fit des amas de vivres & de munitions de guerre: il envoya en même tems des ambassadeurs au roi de Maroc, & aux Arabes du Desert, pour les exhorter à réunir leurs armes contre l'ennemi commun, & leur représenter que la perte de Tunis entraîneroit après elle celle de toute la Barbarie. Comme il ne doutoit point que le premier effort

des armes Chrétiennes, ne tombât sur la Goulette, qui étoit la clef du royaume de Tunis, il fit ajouter de nouvelles fortifications à cette place, & fit entrer dedans six mille Turcs des plus courageux de son armée; ils étoient sous les ordres de Chasse-Diable & Sinan le Juif, deux fameux corsaires qui avoient appris sous lui le métier des armes, & sur la bravoure & l'habileté desquels il comptoit. Un autre corps d'armée de trente mille hommes commandés par l'eunuque Hassan-Aga, devoit tenir la campagne, & harceler les Chrétiens. Barberousse qui connoissoit l'inconstance & la légereté des Tunisiens, ne confia la garde de Tunis qu'à lui-même, & s'enferma dans cette place avec l'élite de ses troupes.

Charles-Quint de son côté, après avoir assemblé sa flotte composée de trois cens voiles, & chargée de vingt-

cinq mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, partit de Cagliari, où étoit le rendez-vous général, & arriva à Porto-Farina, anciennement appellée Utique, ville fameuse dans l'histoire par la mort du dernier Caton. Comme ce port étoit peu sûr, la flotte leva l'ancre, doubla le cap de Carthage, & côtoyant la côte de Marsa, aborda enfin à une portée de canon de la Goulette. Toute l'armée Chrétienne prit terre, sans que les ennemis osassent s'opposer à la descente; les généraux firent dresser les tentes de l'empereur, & celles du reste de l'armée entre Carthage & la Tour de l'eau, & l'entourerent de lignes larges, profondes & fortifiées de redoutes d'espace en espace. C'étoit le même endroit, où S. Louis, deux cens soixante-sept ans auparavant, avoit campé avec toute son armée. L'on ouvrit ensuite

J. C. 1536. Heg. 943.

la tranchée, & l'on dressa trois batteries contre la forteresse, dont la plus forte étoit de vingt-quatre gros canons. Tandis que l'on foudroyoit la place par terre, les galeres avançant tour à tour, faisoient leurs décharges, & quand une avoit tiré, une autre prenoit sa place. La gondole capitane de Malte, & un galion de Portugal, par leur hauteur battoient l'ennemi par dessus l'armée navale, & ils firent un feu si vif, qu'ils ruinèrent une partie des fortifications, & firent de grandes ouvertures. Le feu ayant continué depuis le midi jusqu'au matin, & la place étant ouverte dans plusieurs endroits, on résolut de l'emporter l'épée à la main. Les Chrétiens montent à l'assaut avec intrépidité, & taillent en pièces tous ceux qui osent leur opposer quelque résistance; forcent les brèches, gagnent les boulevards & le haut de la tour,

[illegible] enfin, après une heure de combat, Chassé-Diable & Sinan le Juif, voyans les Chrétiens maîtres de la place, & craignans de tomber entre leurs mains, se jetterent dans l'étang avec la garnison; ils marcherent le long des Basses par une route qu'on avoit marquée avec des pieux, & gagnerent Tunis; d'autres passerent le canal, & [illegible] le pont, [illegible] les Espagnols les poursuivirent & [illegible] un grand nombre [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] des Chrétiens. [illegible] en [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Jamais conquête ne fut plus avantageuse que celle de la Goulette ; l'on trouva dans le port de cette place quatre-vingts-sept galeres, galiottes & autres vaisseaux à rames, tous armés, avec plus de trois cens piéces de canons de bronze.

L'empereur, après avoir donné quelques jours à ses troupes pour se remettre des fatigues du siége, leur fit prendre le chemin de Tunis. Rien ne peut exprimer le trouble & l'agitation de Barberousse ; la prise de la Goulette qui étoit l'arsenal où il retiroit ses prises, & qu'il avoit regardée jusqu'alors comme imprenable, l'avoit d'abord consterné. L'approche des Chrétiens augmenta encore le trouble où il étoit. Il falloit qu'il se déterminât, ou à se renfermer dans une ville mal fortifiée, & dont les habitans supportoient impatiemment le joug qu'il leur avoit imposé, ou bien

qu'il ſe réſolût à combattre contre une armée, l'élite des troupes de l'empereur, & à laquelle la priſe de la Goulette avoit donné une nouvelle ardeur. Comme c'étoit un homme d'un grand courage, il ſe décida pour le dernier parti, & prit la réſolution de tenter le ſort des armes, & de livrer bataille aux Chrétiens. Mais avant de ſe mettre en campagne, il tint un grand conſeil de guerre, où les principaux chefs de ſon armée, Turcs, Maures & Arabes furent admis; il leur repréſenta le peu de troupes de l'empereur, en comparaiſon des ſiennes : » Que les plus braves parmi les » Chrétiens avoient péri au ſiége de » la Goulette, que le reſte étoit lan- » guiſſant & abattu par les chaleurs » d'un climat brûlant, & auquel les » Chrétiens n'étoient pas accoutumés. » Il les conjura de ſe reſſouvenir qu'ils » portoient dans leurs mains l'hon-

» neur, la gloire, la liberté de leur
» patrie ; que s'ils étoient victorieux,
» comme il n'en pouvoit point douter,
» la gloire dont ils se couvriroient, ils
» trouveroient dans le camp ennemi
» des richesses immenses ; au lieu que
» s'ils étoient vaincus, leurs femmes,
» leurs enfans, eux-mêmes enfin se
» verroient réduits à un esclavage plus
» insupportable que la mort même. »
On ne lui répondit que par les assurances de la fidélité la plus inviolable ; mais à travers ces protestations, Barberousse crut démêler sur la plupart des visages un air d'inquiétude qui ne lui paroissoit pas d'un bon augure. Comme il se défioit des Tunisiens & des Arabes, il tint la nuit suivante un conseil secret dans le château avec les Turcs qui étoient attachés à sa fortune. Il leur dit qu'ils se trouvoient enfermés dans une ville où ils avoient deux ennemis également à craindre ;

que les habitans & les Arabes déteste-
roient leur domination, & la verroient
cesser avec joie; qu'il y avoit vingt-
cinq mille esclaves Chrétiens dans
Tunis, qui, s'ils en trouvoient l'oc-
casion, se révolteroient & livreroient
les portes aux Espagnols. Il leur dé-
clara ensuite qu'à l'égard des escla-
ves, il étoit résolu de les faire égor-
ger [illegible]

Chassé-Diable, qui étoit le plus
cruel de tous les hommes, applaudit
à un sentiment aussi inhumain; mais
Sinan le Juif, à qui un grand nombre
de ces esclaves appartenoit, s'y op-
posa avec force. Il représenta à Bar-
berousse que par une action si bar-
bare, ils se rendroient odieux à tou-
tes les nations; que lui-même y perd-
droit [illegible] esprit & la [illegible] des plus cons-
[illegible] qui étoient à lui; qu'après
tout s'ils pouvoient [illegible]
[illegible] qu'il falloit

[illegible]

réſerver pour un coup de déſeſpoir. Barberouſſe voulut bien ſuſpendre l'horrible projet qu'il avoit formé ; mais pour en aſſurer l'exécution en cas qu'il fût vaincu, il fit charger de nouvelles chaînes les eſclaves, les fit renfermer dans le château, & fit mettre-deſſous le bâtiment où ils étoient pluſieurs barrils de poudre à canon. Il paſſa le reſte de la nuit agité tour à tour par la crainte & par l'eſpérance, & dans l'attente d'une journée qui devoit décider de ſon ſort. Il ſortit de Tunis le lendemain matin à la tête de quatre-vingt mille hommes, & vint camper dans une plaine à une lieue de la ville : l'une & l'autre armée ſe trouva bientôt en préſence. Les Arabes attaquerent les Chrétiens d'abord avec aſſez d'aſſurance ; mais à peine eurent-ils eſſuyé une décharge de l'artillerie, qu'ils ſe débanderent, & entraînerent avec eux les Maures, &

même

même les Turcs. Barberouſſe & les autres chefs courant par-tout, vouloient les ramener au combat; mais ils étoient ſourds à leur voix, & ne prenoient conſeil que de la terreur dont ils étoient ſaiſis. Barberouſſe frémiſſant de colere, fit ſonner la retraite, rallia les fuyards, & paſſa la nuit en bataille ſous les murs de la ville. Tandis qu'il délibéroit s'il iroit de nouveau préſenter la bataille aux Chrétiens, ou s'il s'enfermeroit dans la ville, quelques Turcs vinrent lui annoncer que les eſclaves avoient briſé leurs chaînes, & s'étoient rendus les maîtres du château. Barberouſſe y accourut en criant qu'on lui ouvrît les portes; mais on ne lui répondit qu'à coups de mouſquets, & par une grêle de pierres. Alors tranſporté de fureur, il s'écria que tout étoit perdu, puiſque les eſclaves étoient les maîtres du château & de

ſes tréſors. Il ſortit auſſi-tôt de Tunis ſuivi de quelques Turcs, & gagna avec précipitation la ville de Bonne.

Cependant Charles-Quint qui ignoroit cette révolution, approchoit de Tunis; il ne tarda pas à en être inſtruit par quelques Maures qui s'étoient échappés de la ville; il envoya auſſitôt un de ſes généraux prendre poſſeſſion du château. Les troupes de l'empereur apprenant la retraite précipitée de Barberouſſe, & la priſe du château, ſe répandent dans la ville, maſſacrent dans leur premiere fureur tout ce qui ſe préſente devant eux, enlevent les femmes & les enfans, qu'ils réſervent pour l'eſclavage, pillent les maiſons, & s'abandonnent à tous les excès qu'entraînent après elles la cruauté, l'avarice & la lubricité. On prétend que plus de deux cens mille perſonnes périrent

dans le ſac (1) de cette malheureuſe ville, ou furent faits eſclaves. Les uns expirerent ſous le fer du vainqueur; les autres croyant éviter la mort par la fuite, la rencontrerent dans les ſables brûlans des deſerts, où ils moururent conſumés par la chaleur & par la ſoif.

L'empereur maître de Tunis, rétablit Muley-Haſſan ſur le trône, mais à condition de relever de la couronne d'Eſpagne. Par le traité qui fut fait entre ces deux princes, le fort de la Goulette devoit reſter entre les

(1) On tient qu'après le ſac de Rome par le connétable de Bourbon, il n'y en avoit point eu de plus riche que celui de Tunis. L'armée Chrétienne s'y enrichit, & il n'y eut pas de ſoldat qui n'y fit fortune; les Chrétiens trouverent dans cette ville une grande quantité de livres choiſis écrits en Arabe, & un magaſin rempli de drogues exquiſes, & de parfums très-précieux. On brûla la plupart des premiers qu'on n'entendoit pas, & les autres qui n'étoient pas connus, furent négligés & perdus.

mains de l'empereur ; le prince Maure s'obligeoit, outre cela, d'en payer la garnison, & d'y envoyer en ôtage Mehemet son second fils. Charles-Quint, après avoir terminé glorieusement cette guerre en vingt-six jours, passa en Sicile, & de-là à Naples, & fut reçu en triomphe dans ces royaumes, au bruit des acclamations & des applaudissemens des peuples.

Muley-Hassan croyoit enfin goûter quelque repos après toutes les traverses qu'il avoit essuyées ; mais la fortune n'avoit pas encore épuisé tous ses traits contre lui, & le dernier coup qu'elle lui porta fut si accablant, qu'elle le rendit le prince le plus malheureux de son tems. Il s'étoit imaginé que la protection de l'empereur contiendroit ses sujets, & empêcheroit ses voisins de l'attaquer, dans la crainte de s'attirer les armes d'un prince aussi puissant ; mais ce qu'il regardoit

comme ſon plus ferme appui, fut la cauſe de ſa chûte. Ses liaiſons avec les Chrétiens le rendirent odieux à ſes ſujets, & aux princes de ſa religion. Pluſieurs même des principales villes de ſon royaume, comme Souſa, Monaſter, Mehedia, Aſſacos & Calibie ſe révolterent. Les unes ſe ſoumirent à Barberouſſe; d'autres reſterent dans une entiere indépendance, & créerent des magiſtrats annuels pour les gouverner. Un grand nombre de Tuniſiens mécontens du gouvernement, ſe retirerent à Alger. Barberouſſe, toujours plus animé contre Muley-Haſſan, fomentoit la rebellion des ſujets du prince Maure, & les excitoit à renoncer à ſon obéiſſance. Ce corſaire s'étoit même emparé de Conſtantine, & de-là menaçoit Tunis.

Muley-Haſſan environné de tous côtés, d'ennemis ſecrets ou déclarés, prit la réſolution d'aller en perſonne J. C. 1543. Heg. 950.

implorer le secours d'un prince qu'il reconnoissoit pour son souverain, & dont il avoit déja reçu tant de faveur. Il laissa le gouvernement de son état & de sa capitale à un Maure appellé Mahomet Temtès; la garde du château fut confiée à un corsaire renégat nommé Caïd-Ferrath. Hassan, après avoir établi cet ordre dans ses états en partit, suivi de cinq cens cavaliers, & aborda en Sicile. N'y ayant point trouvé Charles-Quint, il passa à Naples, où le vice-roi le reçut avec beaucoup d'honneur; il dépêcha ensuite des courriers pour demander une entrevue à l'empereur: mais ce prince rappellé en Allemagne par les troubles que les Luthériens y avoient excités, ordonna au vice-roi de conférer avec Hassan du sujet de son voyage.

Tandis que le roi de Tunis & le ministre de Charles-Quint, confé-

troient ensemble sur les moyens de chasser Barberousse de l'Afrique; Muley-Hamida, fils aîné d'Hassan, lui enleva sa couronne. Ce jeune prince, impatient de régner, fit publier par ses émissaires que son pere étoit mort à Naples; & qu'avant d'expirer, il avoit voulu recevoir le baptême, & s'étoit fait Chrétien. Il se présenta ensuite devant Tunis; & comme s'il n'eût pas douté de la mort de son pere, il monta au palais pour en prendre possession. Mais le gouverneur, homme ferme, lui en refusa l'entrée, & l'obligea même de sortir de la capitale. Hamida au désespoir du mauvais succès de son entreprise, se retira dans une maison de plaisance aux environs de Tunis, sans cependant renoncer à son projet. Il ne fut pas plutôt sorti de cette ville, que le gouverneur allarmé des bruits qui couroient, se rendit au château de la Gou-

lette, pour apprendre des nouvelles de Muley-Hassan son maître.

Hamida profita du voyage de Mehemet Temtès à la Goulette, pour faire répandre de nouveaux bruits. Par son ordre, ses émissaires publierent que la mort du roi n'étoit que trop certaine; que ç'avoit été le sujet du voyage que le gouverneur venoit de faire avec tant de précipitation; que son dessein étoit de placer sur le trône Mehemet, second fils du roi qui étoit en ôtage à la Goulette, & que l'on verroit les Espagnols les armes à la main ramener ce jeune prince à Tunis, & l'en faire reconnoître souverain. Pour rendre Mehemet plus odieux, on assuroit que ce prince, élevé parmi les Chrétiens, en avoit embrassé la religion, dans le dessein d'engager les Espagnols à le préférer à son frere Hamida.

La crainte d'avoir un Chrétien pour

roi, allarma toute la ville; le peuple s'aſſemble, cabale & proclame Hamida pour ſouverain. Ce prince qui attendoit avec impatience le ſuccès de ſes artifices, ſe préſente auſſi-tôt aux portes de Tunis qui lui ſont ouvertes, ſurprend le vice-roi & le gouverneur du château, les fait périr, & s'empare du palais. Il oſe enſuite jetter un œil téméraire ſur les plus belles femmes de ſon pere; & par un inceſte déteſtable, il les contraint d'entrer dans ſon lit.

Ces triſtes nouvelles étant parvenues à Naples, jetterent Haſſan dans le plus affreux déſeſpoir. L'impatience de ſe venger d'un fils dénaturé, lui fit précipiter ſon départ. Du conſentement du vice-roi, il leve deux mille hommes qu'il ramaſſe parmi les bandits & les exilés, met à leur tête un ancien officier nommé l'Offredo, s'embarque & arrive heureuſement à

la Goulette. Le gouverneur de cette forteresse voulut en vain le retenir, en lui représentant qu'il ne devoit pas s'exposer avec si peu de troupes : ce prince n'écoute aucun conseil ; l'envie de se venger, & la prévention où il est que son fils n'osera soutenir sa présence, le font courir au-devant de sa malheureuse destinée.

A peine ce prince étoit sorti de la Goulette, que des traîtres apostés par Hamida, se présenterent sur son chemin comme de fideles sujets qui venoient se ranger sous les étendarts de leur légitime souverain. Ils lui dirent qu'ils avoient laissé son fils consterné de son retour imprévu, & qu'il paroissoit résolu de s'enfuir de Tunis. Hassan séduit par les discours de ces perfides, hâta sa marche. Il a peur que son fils échappe à sa vengeance. En approchant de Tunis, il rencontra quelques escadrons de cavalerie, qui sem-

bloient n'être sortis que pour reconnoître ses forces, ils furent suivis par d'autres, & leur nombre augmentant insensiblement, ils engagerent le combat. Hassan plein de courage, se jette au milieu des ennemis, & en tue plusieurs de sa main, mais il est lui-même renversé de son cheval, & blessé au front. Sa blessure, que ses troupes crurent mortelle, rallentit leur ardeur. Pendant ce tems-là, il sortit d'une forêt d'oliviers voisine de Tunis, un grand corps d'infanterie qui enveloppa les Chrétiens. L'Offredo & ses soldats se défendirent avec courage; mais accablés par le nombre, ils périrent presque tous. Muley-Hassan se cacha dans un marais sous des roseaux; il fut découvert & conduit à Hamida. Ce fils dénaturé fit jetter son pere chargé de chaînes dans un cachot, & le lendemain lui envoya un bourreau, qui ne lui laissa que le

choix de la mort, ou d'être aveuglé. Ce prince malheureux prit ce dernier parti, & on lui enfonça une lancette ardente dans les yeux.

Hamida craignant le ressentiment de l'empereur, crut pouvoir s'en mettre à l'abri, en reconnoissant ce prince pour son souverain, & en se déclarant son feudataire. Le gouverneur de la Goulette, de peur qu'Hamida ne se jettât entre les bras de Barberousse, feignit d'accepter l'hommage que le prince Maure lui fit de son royaume, comme au représentant de l'empereur. Mais ayant reçu quinze cens hommes que le vice-roi de Naples, sur la nouvelle du malheur de Muley-Hassan lui envoyoit, il résolut de chasser Hamida de Tunis; il fit offrir la couronne à Abdoulmelek, frere de Muley-Hassan, qui étoit chez les Arabes, & lui promit de le secourir de toutes ses forces. Hamida qui igno-

roit ce qui ſe tramoit contre lui, alla à Biſerte pour ſoumettre cette ville qui s'étoit révoltée. Abdoulmelek profita de ſon abſence, entra dans Tunis, s'empara de la citadelle, & fut proclamé ſouverain. Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité, fut de rendre la liberté à ſon frere Muley-Haſſan qui ſe retira d'abord à la Goulette : il paſſa enſuite à Naples, de-là à Rome, enfin à Auſbourg, où l'empereur qui le vit, fut touché du triſte ſort de ce prince, & lui promit de le rétablir. Mais il mourut peu de tems après à Rome: Abdoulmelek étoit mort avant Muley-Haſſan, puiſqu'il ne régna qu'un mois & ſix jours. Le gouverneur de la Goulette, pour empêcher Hamida de remonter ſur le trône, y éleva Mehemet, fils d'Abdoulmelek, qui n'avoit encore que douze ans. Comme il n'étoit pas en état de gouverner par lui-même, l'on établit un

triumvirat. Les peuples s'en lasserent, & rappellerent Hamida qui s'étoit retiré dans l'isle des Gelves. Il s'embarqua aussi-tôt sur une felouque, & fit tant de diligence, qu'à peine Mehemet eut le tems de se sauver chez les Arabes. Hamida, après s'être rendu maître de Tunis, fit périr tous ceux qu'il soupçonna de lui avoir été contraires. Il régna paisiblement jusqu'en
Heg. 978. l'année 1570, qu'Uluchali, dey d'Alger, & un des successeurs de Barberousse, s'empara enfin de ce royaume. Dans Hamida s'éteignit la dynastie des Abi-Haffis qui avoit possédé le royaume de Tunis l'espace de trois cens quarante-quatre ans. Les Turcs depuis cet instant ont été les maîtres de ce royaume, de même que de ceux de Tremesen & d'Alger. Les royaumes de Fez, Maroc & Tarudante sont restés entre les mains des Cherifs qui y regnent encore aujour-

d'hui. C'eſt ainſi que l'Afrique, ou plutôt ce que les Romains connoiſſoient de cette partie du monde, eſt reſtée partagée entre deux puiſſances, qui ſont, les Turcs & les Cherifs.

Fin du cinquiéme Livre.





LIVRE SIXIEME.

Les guerres d'Afrique, & les différentes révolutions qui agiterent cette partie du monde, jusqu'à l'établissement des princes de la Dynastie des Cherifs & des Turcs, m'ont fait suspendre le récit de ce qui s'étoit passé en Espagne ; mais j'ai cru devoir anticiper les tems, & mettre tout de suite sous les yeux du lecteur ces faits qui regardoient l'Afrique, pour n'être point obligé d'interrompre si souvent l'histoire d'Espagne, à laquelle il est tems de revenir, & que je vais continuer jusqu'à la prise de Grenade par Ferdinand & Isabelle ; cette époque qui terminera cette histoire, est aussi celle de la chûte de l'empire Arabe en Espagne.

Le tems n'étoit plus où cette nation conquérante donnoit des loix aux

Chrétiens; le luxe, les richeſſes & les délices d'une vie oiſive & voluptueuſe, avoient énervé le courage des Maures. L'ambition de quelques particuliers, & la paſſion de dominer, furent le germe funeſte des diviſions qui les déchirerent, & les armerent les uns contre les autres. Les Chrétiens en profiterent pour s'agrandir & pour faire des conquêtes.

Nous avons dit plus haut en rapportant les événemens de l'année 1228, que Meutewekul-Ben-Houd, s'étoit rendu maître de Grenade, & de pluſieurs autres places importantes. Son deſſein étoit de s'emparer de tous les états des autres princes Maures d'Eſpagne, & d'en former un royaume, dont les forces réunies puſſent réſiſter à celles des Chrétiens. Heg. 626.

Ferdinand roi de Caſtille, & Alfonſe roi de Leon, qui avoient pénétré ſon deſſein, ne lui donnerent pas

J. C. 1229. Heg. 627.

le tems de l'exécuter. Le premier leva une armée & vint jetter l'épouvante jusques dans Grenade qui étoit la capitale des états de Ben-Hout; il fut attaqué l'année suivante par Alfonse qui prit Castra-Cecilia, place forte qu'il avoit assiégée plusieurs fois, sans avoir pu s'en rendre maître. Ce prince, animé par ce succès, se présenta devant Merida. Ben-Hout qui cherchoit avec empressement l'occasion de se rendre illustre parmi les siens, par quelque haut fait d'armes, & pour affermir par ce moyen son autorité naissante, ne balança pas à marcher au secours de la place. Alfonse, dont les troupes étoient moins nombreuses que celles d'Aben-Hout, étoit incertain, s'il accepteroit le combat, ou s'il l'éviteroit. Enfin, ce prince qui dans un âge avancé, conservoit encore tout le feu de la jeunesse, se décida pour le parti le plus glorieux,

mais en même tems le plus périlleux. Il range son armée en bataille, les Maures en font autant; l'on combat de part & d'autre avec un égal courage, mais non pas avec le même succès; les Arabes sont défaits & mis en fuite. La prise de Merida & celle de Badajox furent le fruit de cette victoire.

Tandis que Merida tomboit au pouvoir des Chrétiens, l'émir Zian-Ben-Abi-Hemlat-Ben-Merdenich, roi de Valence & de Cordoue, fit une incursion dans le royaume d'Arragon, & porta par-tout la désolation; il s'étoit même avancé jusqu'à Tortose, dans le dessein de ravager la Catalogne. Don Jayme roi d'Arragon, pour se venger de ce prince, fit avancer différens corps de troupes sur les frontieres qui prirent Morella & Burrich. La perte de ces deux places affligea extrêmement Aben-Hout, à J. C. 1234. Heg. 632.

cauſe de leur territoire, qui, par ſa fertilité, faiſoit ſubſiſter pluſieurs villes voiſines. Ces places privées de ce ſecours, furent obligées de ſe rendre. Les Arragonois pénétrerent juſques dans le centre du royaume de Valence, & prirent Almohoſora ſur les bords du fléuve Xucar.

Le roi Ferdinand, de ſon côté, après avoir raſſemblé une armée formidable, recommença la guerre dans l'Andalouſie, & aſſiégea Ubeda. Cette ville peu éloignée de celle de Biatia, & dont la conſervation étoit ſi intéreſſante pour les Maures, renfermoit une garniſon nombreuſe, & étoit pourvue de toute ſorte de munitions de guerre & de bouche. Le courage des Chrétiens triompha de toutes ces difficultés; & les aſſiégés, après une longue réſiſtance, furent enfin obligés de ſe rendre.

Ferdinand, après la priſe d'Ubeda,

ſe retira à Tolede, & laiſſa un corps de troupes pour faire le dégât aux environs de Cordoue; quelques Maures de la garniſon de cette ville étant tombés dans une embuſcade des Chrétiens, s'engagerent à leur livrer un des fauxbourgs de cette place, pourvu qu'ils leur rendiſſent la liberté. Les Caſtillans profiterent de l'obſcurité de la nuit pour dérober leur marche aux ennemis, & pour s'approcher du fauxbourg dans lequel on devoit les introduire. Ils en trouverent effectivement les portes ouvertes, & s'y fortifierent à la hâte. Comme ils étoient en trop petit nombre pour ſe ſoutenir dans le poſte dont ils s'étoient emparés, ils firent partir auſſi-tôt pluſieurs de leurs compagnons, pour faire part de cet événement aux gouverneurs Chrétiens des places voiſines, & leur demander un prompt ſecours. Quel fut

J. C. 1235. Heg. 633.

l'étonnement des habitans de Cordoue, quand le jour succédant à la nuit, leur découvrit le danger qu'ils couroient, & leur fit appercevoir les Chrétiens maîtres d'un de leurs fauxbourgs. Ils courent aux armes, & se disposent à chasser les ennemis; mais ceux-ci étoient déja en état de leur résister; Alvarès de Castro, gouverneur de Martos, leur ayant amené du secours. Le roi Ferdinand lui-même qui étoit à Léon, quand il apprit cette nouvelle, se mit en marche malgré la rigueur de la saison, & la difficulté des chemins, & forma le siége de Cordoue dans les premiers
Heg. 634. jours de Janvier de l'année 1236.

Benhoud étoit alors à Ecija avec un corps d'armée; il étoit incertain s'il marcheroit du côté de Cordoue ou de Valence. Ces deux villes étoient également en danger; Don Jayme, roi d'Arragon, s'étant emparé

de Moncade dans la plaine de Valence. Il se détermina enfin à attaquer le roi d'Arragon, & il s'étoit déja avancé jusqu'à Almerie, lorsqu'il fut massacré par quelques rebelles. Prince sage, habile & aussi grand capitaine que grand politique; personne ne possédoit mieux que lui le talent de semer la division parmi ses ennemis: généreux jusqu'à la profusion, surtout envers ses soldats, il ne se réservoit rien du butin qu'il faisoit, & sembloit ne faire la guerre, que pour les enrichir. Sa mort délivra les Chrétiens d'un ennemi dangereux, & fut pour les Maures une perte irréparable, ce prince étant le seul capable de retarder la chûte de leur empire qui penchoit vers sa ruine.

Cependant le roi Ferdinand étoit devant Cordoue, & assiégeoit cette place avec toutes les machines que l'art avoit alors inventées; les habi-

tans ſe défendoient avec une valeur que ſoutenoit l'eſpoir d'un prochain ſecours. Mais quand ils eurent appris qu'Aben-Hout leur roi avoit été tué à Almerie, le découragement s'empara de leurs eſprits; ils ſongerent à prévenir les malheurs d'une place emportée d'aſſaut par une compoſition honorable. Les Chrétiens profitant, ou plutôt abuſant du malheur des Maures, leur propoſerent des conditions trop dures; les aſſiégés paroiſſoient vouloir plutôt s'enſevelir ſous les ruines de la place, que d'y ſouſcrire. Tantôt ils couroient aux armes, & un inſtant après, ils reprenoient le fil de la négociation, & étoient prêts de ſigner un traité qu'ils avoient d'abord rejetté avec dédain. Enfin, après bien des alternatives, le traité fut conclu

J. C. 1236. Heg. 634.

le 29 de Juin; il portoit que les Maures auroient la liberté de ſe retirer où ils voudroient; & qu'ils livreroient la

ville

ville aux troupes de Ferdinand; c'eſt ainſi que Cordoue retourna au pouvoir des Chrétiens, cinq cens vingt-deux ans après qu'ils l'avoient perdue.

Rien ne peut exprimer la conſternation des Arabes après la priſe de Cordoue. Cette ville avoit toujours été la Capitale de leur empire, depuis qu'ils s'étoient emparés de l'Eſpagne, & les plus ſuperſtitieux parmi eux, attachoient la durée de leur domination à la conſervation de cette place. Ils étoient à peine remis du trouble où cette perte les avoit jettés, qu'ils eurent encore de nouveaux malheurs à déplorer. Don Jayme, roi d'Arragon, déſoloit le royaume de Valence: la citadelle nommée Elpuxiodi-Santa-Maria, avoit été priſe & repriſe ſucceſſivement par les Maures & par les Chrétiens, & étoit enfin reſtée au pouvoir de ceux-ci qui l'avoient for-

tifiée, & y avoient mis une bonne garnison. Zian, roi de Valence, se présenta devant cette place, à la tête de 600 cavaliers & de 40000 hommes d'infanterie. Les Chrétiens encouragés par des succès continuels, ne balancerent pas à attaquer les Arabes, malgré leur supériorité. Le combat fut long & sanglant, & le succès long-tems douteux ; peu s'en fallut même que les Chrétiens ne fussent accablés par la multitude de leurs ennemis; mais enfin, le courage l'emporta sur le nombre, & les Arabes furent défaits & mis en fuite: Don Jayme accouroit au secours des assiégés, lorsqu'il apprit en chemin la victoire qu'ils venoient de remporter. Ce succès l'encouragea, & il ne se proposa pas moins que la conquête de la ville de Valence. En vain, Zian voulut le fléchir, en lui offrant plusieurs places importantes, & un tribut considéra-

ble ; rien ne put le faire renoncer au deſſein qu'il avoit formé.

Valence eſt ſituée dans une plaine fertile ſous un ciel doux & tempéré. L'hiver n'y fait point ſentir ſes rigueurs, & les chaleurs de l'été ſont tempérées par les vents de la mer. Cette capitale eſt environnée de jardins délicieux, plantés d'orangers & de citronniers qui conſervent leur verdure toute l'année. Le Guadalaviar coule à gauche de cette ville ; l'on voyoit du même côté le palais des rois Maures qui étoit joint à la ville par un pont ſuperbe.

Don Jayme, après avoir fortifié ſon camp, fit dreſſer les beliers & les autres machines de guerre alors en uſage. Les Maures qui avoient des troupes plus nombreuſes que les Chrétiens, voulurent les attirer au combat ; mais ceux-ci retranchés dans leur camp, & qui attendoient de nou-

veaux ſecours, refuſoient d'en venir aux mains. En effet, l'on ne tarda pas à voir paroître un corps de François ſous la conduite de Pierre Aimille, évêque de Narbonne. Ils furent ſuivis par une troupe compoſée d'Anglois qui, ſur la renommée d'un ſiége auſſi conſidérable, étoient paſſés en Eſpagne. Ces ſecours augmenterent le courage des Chrétiens. Ils comblerent les foſſés, & commencerent à battre la ville de plus près. Les Maures de leur côté faiſoient de nouvelles fortifications en dedans de la place, & préparoient tout pour une vigoureuſe défenſe. Tel étoit l'état des aſſiégés & des aſſiégeans, lorſque l'on vit paroître en mer une flotte de dix-huit voiles qui vint mouiller l'ancre dans le golfe de Valence. Elle avoit été expédiée par Abou-Zekeria-Abi-Haffſi, roi de Tunis; & il avoit ordonné à celui qui la commandoit, de

jetter du secours dans Valence.

L'arrivée des Afriquains remplit d'inquiétude les Chrétiens, en même tems qu'elle ranima l'ardeur & la confiance des Maures ; mais les troupes du roi de Tunis, après avoir tenté plusieurs fois de pénétrer dans la place, sans pouvoir réussir, ayant été obligées de se rembarquer, le désespoir succéda aux espérances flatteuses que les habitans avoient conçues à l'arrivée de cette flotte. Enfin, après une résistance incroyable, voyant les dehors de la place emportés, & qu'ils manquoient de vivres, ils demandemanderent à capituler. Les conditions du traité furent que Valence, & toutes les villes & forteresses en-deçà du fleuve Xucar, seroient livrées à Don Jayme, & que les Maures auroient la permission de se retirer avec tous leurs effets à Denia ou à Cullera.

Tandis que les Chrétiens enlevoient le royaume de Valence à l'émir Zian, Mehemed-Abou-Saïd, de simple gouverneur de la ville d'Arjona, s'éleva à la royauté ; ses ancêtres étoient originaires de Coufa sur la mer rouge, & étoient de la tribu des Alhamares ; ils étoient passés en Afrique, & delà en Espagne, quand les Arabes firent la conquête de ce royaume, & ils s'y étoient distingués par leur valeur. Ils avoient toujours possédé plusieurs gouvernemens, & en particulier celui de la ville d'Arjona. Mehemet-Abou-Saïd, le premier de cette famille qui osa prendre le titre de roi, profita de la décadence de la puissance des Almohades en Afrique, & résolut, à l'exemple des autres gouverneurs qui avoient secoué le joug, de se rendre indépendant, & de s'ériger en souverain. Comme il connoissoit la superstition de ses compa-

triotes, il ne douta point du succès de son projet, s'il inventoit quelque chose qui eût l'apparence du merveilleux. Il feignit donc qu'il avoit vû en songe un essain d'abeilles, & une troupe d'oiseaux se reposer sur son palais. Il y avoit alors à Arjona un Santon qui avoit une grande réputation de sainteté. Abou-Saïd alla le consulter, pour sçavoir l'explication du songe prétendu qu'il avoit eu. Le Santon lui dit que cela lui pronostiquoit la royauté : la nouvelle s'en étant répandue dans la ville, le peuple le proclama souverain. Les Maures de Jaën, de Cadix, de Lorka & de plusieurs autres villes suivirent l'exemple des habitans d'Arjona. Ceux de Grenade s'étant soumis à lui volontairement, il choisit cette ville pour être la capitale du nouvel état qu'il avoit fondé.

Abou-Saïd, pour s'attirer la confiance des Maures qui avoient embrassé son parti, recherchoit l'occasion de faire quelque conquête sur les Chrétiens; ce prince ayant appris que le gouverneur de la forteresse de Martos, suivi de sa garnison, étoit sorti pour aller ravager les terres des Maures, se présenta inopinément devant cette place. L'épouse du gouverneur, femme de courage & de résolution, fit aussi-tôt fermer les portes, & se prépara à une vigoureuse défense. Les autres femmes qui étoient dans la ville, à son exemple, firent pleuvoir des pierres, de la poix brûlante sur les assaillans, & combattirent avec tant de vigueur, qu'elles donnerent le tems aux Chrétiens de venir à leur secours; le roi de Grenade craignant d'être attaqué par des troupes supérieures aux siennes, se retira avec la

honte de n'avoir pu réussir. Ce prince quelque tems après conclut une treve de trois ans avec Ferdinand. J. C. 1239. Heg. 637.

Elle ne fut pas plutôt expirée, que ces deux princes recommencerent les hostilités. Ferdinand ravagea l'Andalousie : Rodrigue-Alfonse, frere de ce prince, ayant fait une incursion du côté de Grenade, fut défait par Abou-Saïd. Les Maures qui, depuis longtems n'avoient point remporté de victoire sur les Chrétiens, conçurent de grandes espérances de celle-ci. Cependant, Ferdinand s'avança dans l'Andalousie pour tirer vengeance de la défaite de son frere, & prit la ville d'Arjona. Cette perte fut d'autant plus sensible au roi de Grenade, qu'il avoit reçu le jour dans cette ville, & qu'elle avoit été le patrimoine de ses ancêtres. Rodrigue-Alfonse de son côté pénétra une seconde fois jusqu'à Grenade, & forma le siége de cette J. C. 1242. Heg. 640.

ville ; il fut bientôt ſuivi par le roi de Caſtille ſon frere. Il y eut quelques légeres eſcarmouches entre les deux nations, dans leſquelles les Chrétiens eurent l'avantage. Mais après tout, comme ces combats n'étoient point déciſifs, & que la ſaiſon étoit trop avancée pour continuer le ſiége, Ferdinand retourna à Cordoue.

J. C. 1242. Heg. 641. La guerre recommença l'année ſuivante avec plus de fureur qu'auparavant. Le roi de Caſtille ravagea la frontiere du pays ennemi, & porta le fer & le feu juſques ſous les murs de Grenade. Jaën qui avoit réſiſté tant de fois à tous les efforts des Chrétiens, fut inveſti par ce prince ; la ſituation de cette ville, bâtie ſur le penchant d'une montagne eſcarpée, ſes fortifications entaſſées les unes ſur les autres, & ſes habitans encore plus redoutables par leur courage, que par leur nombre, en rendoient la

prise extrêmement difficile. Ferdinand, après avoir battu la place pendant quelque tems, sans pouvoir faire aucune brêche, commençoit à douter du succés de ce siége; il étoit même sur le point de l'abandonner, lorsqu'un événement imprévu lui fit terminer avec gloire une entreprise formée avec un peu trop de témérité.

Tandis que ce prince étoit devant Jaën, le feu de la discorde s'alluma dans Grenade. Abou-Saïd, dont la vie étoit en danger au milieu de ses sujets révoltés, se réfugia auprès de Ferdinad, & le conjura de prendre sa défense. Ce prince voulut bien y consentir; mais il exigea du roi Maure, qu'il lui remettroit la ville de Jaën, & qu'il feroit hommage du royaume de Grenade à celui de Castille. Que pour marque de sa dépendance, il seroit obligé en tems de guerre de joindre l'armée Chrétienne à la tête

d'un corps de troupes. Par la derniere condition qui étoit la plus dure, Abou-Saïd étoit forcé de donner au roi de Castille, la moitié des revenus de sa couronne qui se montoient alors à 170 mille piéces d'or. Ferdinand, en exécution du traité qui venoit d'être conclu, prit possession de Jaën, & fournit des troupes à Abou-Saïd qui lui aiderent à faire rentrer ses sujets rebelles dans l'obéissance.

J. C. 1245. Heg. 643. Le roi de Castille n'ayant plus rien à redouter de celui de Grenade, tourna ses armes contre le roi de Seville, & se présenta devant Carmone. Les habitans de cette ville, plutôt que d'essuyer un siége, consentirent à payer un tribut annuel, plusieurs autres places prirent le même parti. Ferdinand, après avoir soumis une partie de l'Andalousie, fit enfin éclater le dessein qu'il avoit formé de se rendre maître de Seville.

Cette ville qui étoit alors la capitale d'un royaume du même nom, est située à l'occident de l'Espagne, le Guadalquivir, nommé anciennement le Betis, la baigne à gauche, & coule entre la ville, & un de ses fauxbourgs appellé Triama qui communique à la ville par un pont de batteaux. Le fleuve qui dans cet endroit est retenu par de fortes digues, est capable de porter les plus gros navires. Sur le rivage du côté de la ville, s'éleve une tour qui par l'élégance de de sa structure, a mérité le nom de *Tour dorée*; mais ce qui faisoit la principale défense de la place, étoit une autre tour proche la grande Mosquée, qui, par sa solidité & son élévation surpassoit tous les autres ouvrages. Elle étoit de briques, & avoit deux cens quarante coudées de haut, sur soixante de large. Cette ville renfermoit alors dans son enceinte plus

de vingt-quatre mille familles Arabes, divisées en vingt-trois tribus.

Le roi de Seville n'attendit point que sa capitale fût investie, pour se préparer à une vigoureuse défense. Il fit des amas de chevaux, d'armes & de munitions de guerre & de bouche de toute espece. Ses sujets les plus braves avoient pris les armes, & il leur avoit joint un grand nombre d'Arabes d'Afrique qui étoient venus à son secours; Ferdinand de son côté, après avoir tout disposé pour un siége, dont il prévoyoit la longueur & les difficultés, parut enfin devant Seville le 20 du mois d'Août 1247. L'armée Chrétienne campa du côté de la partie inférieure de la ville, sur les bords du Guadalquivir; un corps de troupes sous les ordres de Pélage Correa, se posta de l'autre côté du fleuve. Ce général eut d'autant plus de peine à se soutenir dans cet en-

Heg. 645.

droit périlleux, que tous les environs étoient occupés par les Maures, & qu'il avoit devant lui un corps d'Arabes commandés par Abou-Dijafer, gouverneur de Niebla. Les assiégés firent plusieurs sorties, & tâcherent de détruire les ouvrages des Chrétiens; il y eut même quelques combats où les avantages furent partagés. Mais ce qui incommodoit le plus les Maures, étoit la flotte de Ferdinand; elle étoit mouillée devant la ville, & empêchoit qu'il ne pût y entrer aucune provision. Les assiégés faisoient leurs efforts pour la brûler, & lançoient contre les vaisseaux des matieres embrasées.

Abou-Saïd, roi de Grenade, en exécution du traité qu'il avoit fait avec Ferdinand, se rendit au camp avec un corps de troupes choisies. Sa présence releva le courage des Espagnols qui commencoient à se rebu-

ter d'un siége aussi long & aussi fatiguant ; d'une part des maladies dangereuses ravageoient l'armée, & faisoient périr plus de monde que le fer des ennemis ; de l'autre, les Maures avoient détruit tous les ouvrages des Chrétiens, & avoient brûlé leurs machines de guerre. Ferdinand lui-même étoit incertain du parti qu'il devoit prendre, & s'il devoit continuer ou renoncer à une entreprise aussi difficile.

L'arrivée du roi de Grenade & de nouveaux secours qui vinrent au camp, firent prendre une nouvelle forme au siége qni languissoit depuis cinq mois. L'enceinte de Seville étoit si étendue, que malgré toute la vigilance des Chrétiens, il étoit impossible qu'il n'y entrât quelques convois. L'amiral Chrétien forma le dessein hardi de rompre le pont, & de couper par ce moyen la communication

de la ville avec le fauxbourg Triama. L'entreprise étoit difficile, ce pont étant construit sur des batteaux attachés fortement les uns aux autres par de grosses chaînes de fer. Pour réussir dans le dessein qu'il avoit formé, il fit lier ensemble deux des plus gros vaisseaux de sa flotte; & profitant d'un vent violent qui s'étoit élevé, il vint à pleines voiles heurter avec force de la proue de ses navires contre le pont, rompit l'estacade, & sépara les batteaux qui la composoient. Les Chrétiens qui attendoient le succès de cette entreprise, montent fièrement à l'assaut, gagnent les bréches, & tuent & renversent tout ce qui se présente devant eux. Les habitans allarmés du danger où étoit la ville, accourent de tous côtés sur les murailles, renversent les échelles, & accablent les assiégeans de pierres, de bitume & d'huile bouillante. L'on

combattit long-tems de part & d'autre avec une égale fureur ; mais enfin, les assiégés firent de si puissans efforts, qu'ils obligerent les Chrétiens de se retirer.

Cependant la famine commençoit à se faire sentir dans la ville ; elle devint bientôt si grande, qu'elle obligea les Maures d'entrer en négociation : leurs députés qui vinrent au camp, offrirent à Ferdinand de lui payer un tribut considérable, pourvu qu'il levât le siége ; mais voyant que ce prince rejettoit cette proposition avec colere, ils lui offrirent de lui céder la moitié de la ville, que l'on separeroit par une muraille. Les Chrétiens épuisés par les fatigues d'un siége aussi long, desiroient que le roi se prêtât à cet accommodement ; mais ce prince qui vouloit être maître de Seville, rompit les conférences, & fit dire aux députés de ne point se

présenter devant lui qu'ils ne lui apportassent les clefs de la ville. Les Maures furent enfin obligés de souscrire, aux conditions que leur dictoit le vainqueur. Par le traité qui fut conclu, les habitans avoient la permission de se retirer où ils voudroient, & d'emporter avec eux tous leurs biens & leurs richesses : on laissoit outre cela en leur pouvoir les villes de San-Lucar, de Niebla & d'Aznal-Farach. Seville & toutes les autres forteresses & villes du royaume devoient être remises aux Chrétiens : c'est ainsi que Ferdinand, après un siége de seize mois, se vit enfin au comble de ses desirs. Tandis que ce prince entroit en triomphe dans sa nouvelle conquête, les malheureux habitans de Seville au nombre de cent mille personnes de sexe & d'âge différens, abandonnoient à regret une ville qui les avoit vu naître.

J. C. 22. Déc. 1248. Heg. 646.

Les uns se retirereut dans les places qui appartenoient aux Maures : le plus grand nombre abandonna l'Espagne, & passa en Afrique.

Il ne se passa rien d'intéressant les deux années suivantes. Les Chrétiens & les Maures, fatigués également de la guerre, resterent tranquilles : l'année 1250, Ferdinand enleva aux Maures Medina-Sidonia, & plusieurs autres villes. Ce prince, après avoir soumis les Maures d'Espagne, avoit formé le dessein de porter ses armes en Afrique : l'on équipoit même une flotte dans la Biscaye pour cette expédition, lorsque la mort arrêta le cours de ses conquêtes. Ce prince fut de tous les rois Chrétiens, celui qui porta les coups les plus rudes à l'empire des Arabes en Espagne. Cordoue, Seville, Jaën & tant d'autres villes considérables qu'il leur enleva, & qu'il ajouta à ses états, le rendirent la

Heg. 648.

J. C. 1252. Heg. 650.

terreur de cette nation. Son fils Alfonse X, surnommé le Sage, renouvella le traité que son pere avoit fait avec Abou-Saïd, roi de Grenade, & lui remit un cinquiéme du tribut, en considération des services qu'il avoit rendus aux Chrétiens durant le siége de Seville.

La bonne intelligence qui régnoit entre ces deux princes, ne subsista pas long-tems : Alfonse fut le premier à commencer les hostilités ; il mit le siége devant la ville de Xerès de la Frontera : les habitans chasserent la garnison du roi de Grenade, & ouvrirent leurs portes à Alfonse. Les villes d'Arcos & de Lebrixa firent la même chose. Deux ans après, ce prince entra dans l'Algarve, & s'empara d'un grand nombre de villes & de forteresses qui appartenoient à différens seigneurs Arabes. J. C. 1255. Heg. 653. J. C. 1257. Heg. 655.

Mehemet-Abou-Saïd, roi de Gre-

nade, & Vafik-Ben-Houd, roi de Murcie, ne voyoient pas fans inquiétude les Chrétiens faire de nouvelles conquêtes; ces deux princes avoient toujours été rivaux & ennemis l'un de l'autre; mais le trifte état où ils étoient réduits, de plus grands maux encore, dont ils étoient menacés, l'envie de les prévenir & de fe venger des Chrétiens, leurs implacables ennemis, furent la caufe de leur réconciliation; ils fe communiquerent réciproquement le deffein où ils étoient de fecouer le joug odieux qu'on leur avoit impofé, & d'appeller à leur fecours Iacoub, roi de Maroc. Pour s'exciter l'un l'autre à prendre cette généreufe réfolution, ils fe rappellent mutuellement les injures qu'ils ont reçues des Chrétiens, les tributs onéreux dont ils font accablés, les malheurs de leur nation triomphante autrefois, & maîtreffe de l'Efpagne, affervie mainte-

nant, & resserrée dans un petit coin de ce royaume; eux-mêmes enfin sans états, sans pouvoir, & n'ayant conservé de la royauté, que le vain titre de rois; qu'ils ne doivent point douter que leurs maux n'iront qu'en augmentant, & que les Chrétiens ne cesseront de les persécuter; qu'après les avoir chassés entierement de l'Espagne; que l'unique moyen de prévenir un aussi grand malheur, étoit d'appeller à leur secours Iacoub, roi de Maroc.

Dans le tems que ces princes délibéroient sur les moyens de réunir leurs armes contre les Chrétiens, Alfonse qui avoit peut-être pénétré leur dessein, ou plutôt qui, à l'exemple de son pere, avoit résolu de chasser les Maures de l'Espagne, se disposoit à recommencer la guerre. Les deux rois Maures qui en virent les préparatifs, prévinrent Alfonse, & s'emparerent J. C. 1262.

de la forteresse de Murcie, & de toutes les villes du royaume où il y avoit garnison Espagnole. Comme ils sentoient leur foiblesse, & la supériorité des Chrétiens, ils résolurent de joindre la trahison à la force ouverte, & engagerent les Maures qui étoient en grand nombre à Seville, à se révolter & à faire périr Alfonse. Heureusement pour ce prince, la conjuration fut découverte avant qu'elle éclatât. Abou-Saïd & Aben-Hout, voyant le mauvais succès du complot qu'ils avoient formé, en revinrent aux armes, & prirent Xerès de la Frontera, Arcos, Medina-Sidonia, San-Lucar & Ronda.

Personne ne se distingua plus dans cette guerre que Garsias de Gomès, gouverneur de la citadelle de Xerès; & ce grand homme a laissé à la postérité l'exemple du courage, avec lequel tous les gouverneurs des places devroient

devroient défendre celles qui leur sont confiées. Tous les soldats qui composoient sa garnison étoient, ou péris par le fer des ennemis, ou hors d'état de combat par le grand nombre de blessures qu'ils avoient reçues. Il ne voulut jamais se rendre, quelques instances que lui fissent les Maures, & il soutint long-tems lui seul le choc des assaillans : ceux-ci forcés d'admirer dans leur ennemi un courage si fort au-dessus du commun, voulurent le sauver malgré lui-même, & le tirerent de dessus le rempart de la forteresse par le moyen de plusieurs crocs de fer qu'ils jetterent sur lui; ils le firent ensuite guérir avec beaucoup d'humanité des blessures qu'il avoit reçues.

Alfonse qui étoit dans la partie citérieure de l'Espagne, accourut l'année suivante avec ses troupes, & fit une incursion dans le royaume de

Grenade, détruisant les villes, & ravageant les campagnes. Les Maures pressés de tous côtés par les armes des Chrétiens, & craignant de succomber, solliciterent plus vivement que jamais Iacoub-Merini de venir à leur secours; ils lui représenterent le triste état où ils étoient réduits, & que tout étoit perdu, s'il n'accouroit promptement d'Afrique. Ce prince leur envoya mille cavaliers armés à la légere, mais un si foible secours n'empêcha pas Alfonse de reprendre aux ennemis toutes les villes qu'ils lui avoient enlevées les années précédentes.

J. C. 1263. Heg. 662.

Cependant l'hiver interrompit les victoires d'Alfonse, & l'obligea de se retirer à Seville. Tandis que ce prince étoit dans cette ville, la renommée qui augmente toujours les choses, publioit que le roi de Maroc devoit passer en Espagne à la tête d'une armée

innombrable. Les Castillans & les Arragonois sur qui cette tempête devoit éclater, tâcherent de la détourner: un péril commun réunit ces deux peuples. Don Jayme, roi d'Arragon, J. C. 1265. Heg. 664.
tourna ses armes contre celui de Murcie, & lui enleva Elda, Villena & Origuella. Plusieurs autres villes eurent le même sort, & furent prises d'assaut, ou se rendirent à composition. Alfonse de son côté, désoloit le royaume de Grenade, les Maures d'Espagne imploroient en vain le secours de l'Afrique. Abou-Saïd réduit à l'extrêmité se détermina enfin à traiter avec Alfonse, & le conjura de renouveller la treve. Ce prince voulut bien y consentir, à condition qu'on lui payeroit toutes les années 250000 écus d'or: le roi de Grenade s'engageoit outre cela, non-seulement à renoncer à la ligue qu'il avoit faite avec le roi de Murcie, mais même à join-

dre ſes troupes avec celles des Chrétiens pour les aider à faire la conquête de ce royaume.

J. C. 1266. Heg. 665. Alfonſe, après un traité auſſi avantageux, fit éclater le deſſein qu'il avoit formé depuis long-tems de ſe rendre maître de Murcie, & ſe préſenta à la tête de ſon armée devant la capitale. Vaſik-Aben-Hout abandonné du roi de Grenade, eſſaya en vain de toucher ſon vainqueur. Alfonſe le dépouilla de ſes états pour en revêtir Mehemet-Aben-Hout ſon frere, à condition que ce nouveau roi lui en feroit hommage, & lui donneroit tous les ans le tiers des revenus de ſa couronne. Ainſi ſe termina à l'avantage des Chrétiens une guerre, dont les commencemens leur avoient inſpiré quelque crainte.

Les Maures abattus par tant de pertes, enviſageoient avec douleur la fin de leur domination en Eſpagne, &

ne doutoient point que les Chrétiens ne les forçassent de se retirer en Afrique, lorsque la division qui se mit dans la cour du roi de Castille, ranima leurs espérances. L'Infant Don Philippe, frere d'Alfonse, se révolta, & se réfugia auprès du roi de Grenade; il étoit suivi de deux des principaux seigneurs du royaume, qui étoient Don Nugno-Gonsales-de-Lara, & Don Lopès-Dias-de-Haro. La mort de Mehemed-Abou-Saïd qui arriva dans le même tems, l'empêcha de profiter de la discorde qui régnoit parmi les Chrétiens. Mehemed-El-Fakih son fils lui succéda; ce prince, quoique mortel ennemi des Chrétiens, crut devoir dissimuler ses sentimens dans les commencemens de son regne, & attendre que son autorité fût bien établie pour faire éclater sa haine. Il renouvella donc la treve, qu'avoit fait son pere avec Al-

J. C. 1273. Heg. 672.

fonse. L'Infant Don Philippe se reconcilia dans le même tems avec son frere, & retourna auprès de lui.

Iacoub, roi de Maroc, méditoit depuis long-tems la conquête de l'Espagne. Le départ d'Alfonse pour l'Allemagne, où il avoit été pour se faire reconnoître empereur, favorisoit le dessein du roi Maure; mais la grandeur de l'entreprise & la crainte de quelque révolte en Afrique durant son absence, le rendoient incertain du parti qu'il devoit prendre. Tandis qu'il étoit en suspens, un envoyé du roi de Grenade arriva à Maroc: celui-ci venoit à peine de signer la treve avec Alfonse, qu'il songeoit à la rompre. Le joug que lui avoit imposé le prince Chrétien, le tribut qu'il s'étoit engagé de lui payer, lui paroissoient des conditions plus dures que la perte même son royaume. Comme il ne doutoit point que la treve expirée,

les Chrétiens ne repriſſent les armes, il voulut les prévenir ; mais voyant qu'il n'avoit pas des forces égales à leur oppoſer, il fit ſes efforts pour attirer dans ſon parti le roi de Maroc. Pour mieux engager ce prince dans cette guerre, il lui fit repréſenter par ſon ambaſſadeur, que le tems étoit enfin venu de venger les injures que l'on faiſoit depuis long-tems au nom Muſulman. Que ce n'étoit pas en languiſſant dans une honteuſe inaction, mais plutôt les armes à la main, & au milieu des combats que l'on maintenoit les grands empires ; que s'il étoit glorieux de conſerver ſes états, il l'étoit encore plus d'en conquérir de nouveaux ; qu'au reſte, s'il n'attaquoit les Chrétiens le premier, ils iroient bientôt l'attaquer lui-même en Afrique, après qu'ils auroient chaſſé les Maures de l'Eſpagne ; qu'enfin, en portant ſes armes

dans une autre partie du monde, & mettant pour ainſi dire l'Europe aux priſes avec l'Afrique, l'univers entier auroit les yeux ſur lui, & que ſon nom deviendroit immortel.

Ces repréſentations produiſirent leur effet ſur l'eſprit du roi de Maroc; bientôt par ſes ordres l'on équipe une flotte nombreuſe; l'on prépare des munitions de guerre & de bouche. Ce prince détacha quelques vaiſſeaux pour aller prendre poſſeſſion d'Algeſire & de Tariffa qui lui avoient été cédées par le traité conclu avec le roi de Grenade, & il ſe propoſoit de faire de ces villes deux places d'armes pour la guerre qu'il alloit entreprendre: il paſſa enfin lui-même en
J. C. 1275. Heg. 647. Eſpagne: ſon armée étoit de dix-ſept mille hommes de cavalerie: l'on ne ſçait pas au juſte le nombre de l'infanterie; il devoit être bien conſidérable, & proportionné à la grandeur

du projet qu'il avoit formé. Les premiers momens de son arrivée en Espagne, furent employés à rétablir l'union entre les gouverneurs de Malaca & de Cadix, avec Mehemed-El-Fakih, roi de Grenade; celui-ci étoit venu trouver Iakoub à Malaca; & ce fut dans cette ville que ces deux princes conférerent ensemble sur les opérations de la campagne. Ils convinrent de faire deux corps d'armée de leurs troupes; le roi de Maroc devoit ravager l'Andalousie, & mettre le siége devant Seville, & Mehemet devoit attaquer le royaume de Jaën.

Don Nugno-Gonsales-de-Lara, gouverneur de Cordoue, ayant appris le dessein des ennemis, ramassa quelques troupes à la hâte, & se jetta dans Ecija; il y fut bientôt suivi par un grand nombre de Chrétiens qui vinrent se ranger sous ses étendarts. Ce général se voyant à la tête d'une

armée assez considérable, alla à la rencontre du roi de Maroc. Le combat fut long & sanglant; mais enfin, la valeur fut obligée de céder au nombre, & les Chrétiens furent mis en fuite, après avoir perdu quatre mille hommes d'infanterie, & deux cens cinquante de cavalerie. Le général Espagnol ayant été tué durant l'action, Iacoub envoya comme un monument de sa victoire, la tête de ce général au roi de Grenade. Cette défaite consterna les Chrétiens, en même tems qu'elle remplit d'espérance les Maures.

Don Sanche, archevêque de Tolede, & fils du roi d'Arragon, ayant appris cette triste nouvelle, leva des troupes à Tolede, Madrid, Guadalachara & Talavera, & prit le chemin de l'Andalousie. Le roi de Grenade pendant ce tems-là, mettoit tout à feu & à sang dans le royaume de

Jaën, comme il en étoit convenu avec Iacoub. Don Sanche se détermina à l'attaquer; il se flattoit de vaincre aisément un ennemi chargé de butin; en vain, les principaux officiers de son armée lui représenterent qu'il devoit attendre Don Lopès-Dias-de-Haro qui lui amenoit un renfort considérable. Ce prélat qui craignoit de partager avec quelqu'un la gloire de cette journée, fut sourd à toutes leurs remontrances, & alla présenter la bataille au roi de Grenade. La défaite entiere de son armée fut le fruit de son imprudence, lui-même tomba au pouvoir des ennemis; peu s'en fallut que la prise d'un aussi illustre captif, ne devînt fatal aux vainqueurs. Les Maures de Grenade & ceux d'Afrique prétendoient se rendre maîtres de la personne de ce prélat; aucun des deux partis ne voulant céder, ils étoient sur le point de tour-

ner leur armes les uns contre les autres, lorsqu'Attar, gouverneur de Malaga, déchargea un coup de sabre sur la tête de Don Sanche, & termina par la mort du prisonnier le différend qui venoit de s'élever. Les Maures couperent ensuite la tête de ce prélat & la main gauche où étoit l'anneau épiscopal. Lopès-Dias-de-Haro arriva un instant après ce funeste combat, & chargea les Arabes qui étoient en désordre; les ténébres de la nuit l'empêcherent de remporter une victoire complette.

L'arrivée du roi de Maroc en Espagne, & ses premiers succès exciterent une fomentation générale dans l'esprit des Maures; ils le regardoient comme celui qui devoit briser le joug qu'on leur avoit imposé, & les venger des Chrétiens. Les Maures du royaume de Valence se souleverent contre Don Jayme, roi d'Arragon. En vain,

J. C. 1276. Heg. 675.

ce prince tâchoit d'éteindre le feu de la révolte, & parcouroit toutes les villes de ce royaume qu'il avoit nouvellement conquis. Ses troupes ayant été battues par les rebelles, il en conçut un chagrin si violent, qu'il en mourut après un regne de soixante-trois années. Prince que l'on peut comparer aux plus grands guerriers qui aient jamais existé, & qui étoit sorti victorieux de trente batailles contre les Maures.

Ferdinand-de-la-Cerda, fils aîné d'Alfonse qui gouvernoit l'état durant l'absence de son pere, se préparoit à marcher contre les Maures, lorsque la mort le surprit. Sanche son frere prit le commandement de l'armée; ce prince instruit par les deux dernieres défaites, qu'avoient essuyés les Chrétiens, évita d'en venir aux mains avec les Maures; il se contentoit de les harceler continuellement, & de s'oppo-

ser à toutes leurs démarches. Par cette manœuvre habile, il les laissa se consumer insensiblement sans qu'ils puissent rien entreprendre. Le roi de Maroc, rebuté d'une guerre qu'il n'avoit commencée que dans l'espérance de succès rapides, fit une treve de deux ans avec les Chrétiens, & repassa en Afrique.

J. C. 1278. Heg. 677. A peine elle étoit expirée, qu'Alfonse qui étoit de retour d'Allemagne, forma le dessein de se rendre maître d'Algesire ; il avoit d'autant plus à cœur cette conquête, que c'étoit là où abordoient les flottes des Afriquains, & qu'ils avoient fait de cette ville leur place d'armes, depuis qu'elle leur avoit été cédée par le roi de Grenade. Le prince Don Pedre, fils d'Alfonse, fut chargé de la conduite du siége, & investit la place par mer & par terre ; le succès ne répondit point aux espérances d'Alfonse. Sa

flotte fut battue par celle du roi de Maroc, & les Chrétiens furent obligés de lever le siége.

Mais bientôt Alfonse se vit forcé de rappeller en Espagne ces mêmes Afriquains, qu'il avoit résolu d'en chasser. Il y avoit déja quelque tems qu'il régnoit de la mésintelligence entre ce prince & Sanche son fils: la discorde éclata enfin entre le pere & le fils, & alluma une guerre civile. Sanche, pour se mettre à l'abri de la vengeance paternelle, attira dans son parti Mehemed-El-Fakih, roi de Grenade, en remettant à ce prince le tiers du tribut qu'il étoit obligé de payer. Les seigneurs de Leon & de Castille, peu affectionnés à Alfonse à cause de sa trop grande sévérité, surtout envers les grands dont il avoit fait périr plusieurs, embrasserent avec joie l'occasion de se venger, & se joignirent à Sanche.

J. C. 1281. Heg. 680.

Alfonse, abandonné de ses sujets, eut recours à ses ennemis. Il écrivit à Iacoub, roi de Maroc, & le conjura de lui envoyer des troupes pour le défendre contre un fils rebelle. Cette guerre civile remplit d'espérance le monarque Afriquain : sous ombre de secourir Alfonse, il passa en personne à Algésire, moins en effet pour le défendre, que pour opprimer les deux partis, & pour s'élever sur leurs ruines. Les deux rois eurent une entrevue dans la ville de Zahara, & conférerent ensemble sur les opérations de la guerre qu'ils alloient faire. Seville étoit restée fidelle à Alfonse, & Cordoue avoit embrassé le parti de Sanche. Iacoub mit le siége devant cette ville ; mais le courage des habitans & l'arrivée de Sanche empêcherent le prince Maure de s'en rendre maître, & le forcerent de se retirer. Il se vengea de cet affront sur le

J. C. 1282.

territoire de Montiel qu'il ravagea, & alla ensuite à Ecija.

Alfonse sur des rapports peut-être infidèles, conçut des soupçons contre le roi Iacoub, & s'échappa de Seville, où il ne se croyoit pas en sûreté contre les embuches de ce prince. Celui-ci, après lui avoir témoigné combien il étoit offensé de ses soupçons injurieux, se retira en Afrique. Cependant, pour ne point rompre tout-à-fait avec le prince Chrétien, ou plutôt pour entretenir le feu de la guerre civile, il lui laissa mille hommes de cavalerie.

Les hostilités continuerent entre le pere & le fils les deux années suivantes : Alfonse pressé par son fils, implora de nouveau le secours d'Iacoub qui partit aussi-tôt pour l'Espagne ; mais Mehemet, roi de Grenade, qui avoit embrassé le parti de Sanche, fit avorter toutes les entreprises du mo-

narque Afriquain, qui se vit forcé de retourner une seconde fois en Afrique. La mort d'Alfonse qui arriva peu après, fit cesser les troubles qui agitoient les royaumes de Leon & de Castille, & fit perdre à Iacoub les espérances qu'il en avoit conçues, Sanche ayant été reconnu roi de Castille, au préjudice des enfans de Ferdinand-de-la-Cerda, son frere aîné qui étoit mort.

J. C. 1284. Heg. 683.

Iacoub, malgré cela, porta de nouveau ses armes en Espagne, & se présenta devant Xerès de la Frontera. Si les Afriquains faisoient leurs efforts pour se rendre maître d'une ville qui leur étoit si importante, les habitans de leur côté n'oublioient rien pour les faire échouer dans leur entreprise. Sanche, nouveau roi de Castille & de Leon, se tenoit à Seville avec son armée; malgré l'envie qu'il avoit de secourir la place assiégée, il

J. C. 1285. Heg. 684.

n'osoit risquer une bataille, dont la perte eût entraîné celle de son royaume. Enfin, après six mois de siége, les Arabes desespérant de s'emparer de la place, furent obligés de se retirer. Iacoub qui craignoit d'être attaqué par l'armée Espagnole dans sa retraite, passa le fleuve Guadaleté avec précipitation. La treve succéda aux hostilités qui étoient entre ces deux princes. Le roi de Maroc, de retour en Afrique étant mort, Ioufouf son J. C. 1286.
fils qui lui succéda, renouvella la treve que son pere avoit faite avec le roi Heg. 685.
de Castille.

A peine la treve fut expirée, J. C. 1291.
qu'Ioufouf passa en Espagne, & vint Heg. 690.
mettre le siége devant Béja; mais ayant appris que Sanche accouroit au secours de cette place, il leva le siége & se retira en Afrique. Il y eut l'an- J. C. 1292.
née suivante un combat naval entre Heg. 691.
la flotte du roi de Maroc & celle du

roi de Castille. Les Africains furent battus, & treize de leurs galeres resterent au pouvoir du vainqueur; cette perte empêcha Iousouf qui avoit rassemblé ses troupes à Tanger, de passer en Espagne. Sanche profita de l'absence de ce prince pour lui enlever Tariffa, qui fut prise après un siége fort long; mais peu s'en fallut que la révolte de l'Infant Don Jean contre Sanche son frere, ne fît rentrer cette ville sous la puissance des Africains: ce prince redoutant le ressentiment de son frere, se réfugia auprès d'Iousouf.

Les troubles qui venoient de s'élever en Espagne, ranimerent les espérances du roi de Maroc. Il fit aussitôt équiper une flotte, & fit embarquer dessus cinq mille hommes de cavalerie avec l'Infant qui eut ordre
J. C. 1292. de reprendre Tariffe. Les Africains
Heg. 692. sous la conduite de ce prince, mirent

le siége devant cette place, & commencerent à la battre avec les beliers & les autres machines de guerre alors en usage. Sanche avoit confié la garde de cette ville à Alonso Perès de Gusman; les habitans qui connoissoient l'habileté & la valeur de leur gouverneur, se défendoient avec courage, & rendoient inutiles tous les efforts des Maures. Le fils de Gusman ayant été pris dans une sortie, les Arabes le chargent de chaînes, le conduisent dans cet état sous les murailles de la ville, lui mettent le poignard sous la gorge, & menacent le gouverneur de faire périr son fils sous ses yeux, s'il ne leur livre la ville sur le champ. Gusman sans faire paroître la moindre émotion, & faisant taire la voix de la nature, pour n'écouter que celle de la fidélité, leur dit, que la crainte de perdre ce qu'il avoit de plus cher au monde, ne l'engageroit jamais à

trahir sa patrie. Après ces paroles il se retire : les Arabes irrités de sa fermeté, percent de mille coups le malheureux fils de Gusman. Les assiégés qui du haut de leurs murailles voyent ce sanglant spectacle, font retentir l'air de leurs cris & de leurs gémissemens. Gusman inquiet, accourut aussi-tôt ; & après avoir appris le sujet de leur clameur : » vos cris, leur dit-il, m'avoient fait » croire que les ennemis s'étoient ren- » du maîtres de la ville. » Les Afriquains désespérant d'emporter une place défendue par un homme qui avoit sacrifié son propre fils pour la conserver, leverent le siége. Ils rendirent même Algésire au roi de Grenade, comme s'ils eussent renoncé à revenir jamais en Espagne.

J. C. 1295. Heg. 695. La mort de Sanche, roi de Castille & de Leon, & les dissensions dont elle fut la cause, penserent être funestes aux Chrétiens. Tout étoit dans le

trouble dans ces deux royaumes : un roi mineur, une régente peu accréditée, les grands divisés entr'eux, & qui ne songeoient qu'à s'emparer du gouvernement ; les peuples avides de nouveautés, & qui croyoient trouver dans le changement de l'état un soulagement à leur misere. La couronne n'étoit pas même bien assurée sur la tête de Ferdinand fils de Sanche. Don Jean, oncle du jeune prince, songeoit à la lui enlever. Il faisoit valoir en sa faveur l'exemple du roi Sanche lui-même, qui s'étoit emparé du trône, au préjudice du fils de Ferdinand-de-la-Cerda, son frere aîné. Alfonse-de-la-Cerda avoit aussi pris le titre de roi de Castille & de Leon, & il prétendoit que ces royaumes lui appartenoient comme héritier de Ferdinand-de-la-Cerda son pere, fils aîné d'Alfonse le Sage. Les droits de ce prince étoient appuyés par le roi de

France & par celui de Navarre.

J.C. 1299. Heg. 699. Mehemed-El-Fakih, roi de Grenade, profita des divisions qui régnoient parmi les Chrétiens pour les attaquer. L'Infant Don Henrique, grand oncle du jeune roi de Castille, fut battu par les Maures, & perdit la vie dans le combat. La ville d'Alcaudette fut emportée d'assaut dans le

J.C. 1300. Heg. 70. même tems. Ces premiers succès encouragerent le roi de Grenade, & il alla mettre le siége devant Jaën, dont il ne put s'emparer malgré la mort du gouverneur de cette ville, qui fut tué à l'attaque d'un des fauxbourgs. Ce prince fut plus heureux devant la ville de Guesada dont il se rendit maître; il ravagea ensuite l'Andalousie, prit le château de Belmar & plusieurs autres places fortes; il auroit poussé plus

J.C. 1302. Heg. 703. loin ses conquêtes, si sa mort n'en eût interrompu le cours. Muley-Mehemed-Elama ou l'aveugle, que l'on avoit

avoit ainſi nommé, à cauſe qu'il étoit privé de la vue, ſuccéda à ſon pere, & fut le troiſiéme, roi de Grenade, de la Dynaſtie des Alhamares. Le triſte état dans lequel ce prince étoit réduit, l'obligea de confier le gouvernement de l'état à Faradj, gouverneur de Malaca, qui étoit ſon beau-frere. Bientôt l'envie ſe déchaîna contre ce miniſtre : les grands ſeigneurs de Grenade, jaloux de voir entre les mains d'un étranger, une autorité qu'ils auroient voulu s'approprier, chercherent les moyens de le perdre. Pour exciter le peuple à la révolte, ils diſoient ſourdement que le roi étoit incapable de gouverner par lui-même; qu'un miniſtre ambitieux régnoit ſous le nom de ce prince, & vouloit l'emporter ſur le ſouverain même par ſa magnificence & par le grand nombre de ſes gardes, qu'après avoir diſſipé inutilement les revenus de l'é-

tat; il étoit obligé, pour ſubvenir à tant de dépenſes faſtueuſes, d'augmenter les impôts. Ces diſcours faiſoient impreſſion ſur le peuple, & tout étoit à Grenade dans cette agitation qui précéde les grandes révolutions, lorſqu'à ces troubles domeſtiques, ſe joignit une guerre étrangere. Les rois de Caſtille & d'Arragon, inſtruits des diviſions qui régnoient parmi les Maures, leur déclarerent la guerre. Pour diviſer les forces des ennemis, ils réſolurent de les attaquer de deux côtés différens : les Arragonois mirent le ſiége devant Almerie dans le mois de Mai de l'année 1309; & Algéſire fut inveſtie le mois ſuivant par Ferdinand, roi de Caſtille.

J. C 1307. Heg. 707.

Les Grenadins ſentirent bien qu'ils ne pouvoient pas partager leur armée, & ſecourir en même tems ces deux places, ſoit qu'ils eſpéraſſent qu'Algéſire par ſa ſituation & par ſa

force, pourroit réſiſter plus long-tems, ſoit qu'ils vouluſſent tirer vengeance des Arragonois qui les avoient attaqué injuſtement; ils ſe déterminerenr à marcher du côté d'Almerie. L'armée des Arragonois & celle des Maures ſe trouverent en préſence ſous les murs même de la ville. Le combat fut long & ſanglant, & les Maures réſiſterent long-tems à tous les efforts des Chrétiens; mais enfin, ils furent enfoncés de tous côtés, & forcés de chercher dans les forêts qui étoient aux environs, un aſyle contre la fureur des vainqueur. Tandis que ceux-ci les pourſuivent avec plus d'ardeur que de prudence, les habitans d'Almérie font une ſortie, forcent les retranchemens du camp des Chrétiens, & commencent à le piller. Le courage de ceux qui défendoient les lignes, & quelques corps de troupes qui accoururent à leur ſe-

cours, obligerent les Maures d'Almérie à rentrer dans leur ville. Les Grenadins, malgré la perte de cette bataille, firent une nouvelle tentative l'année suivante, & vinrent au nombre de quarante mille pour forcer le camp des Arragonois, mais ils les trouverent si bien retranchés, qu'ils n'oserent les attaquer.

Pendant ce tems-là, les Castillans assiégeoient Algésire par terre & par mer. Ils étoient depuis plusieurs mois devant cette place, sans avoir pu s'en rendre maîtres. L'hiver & les pluyes qui survinrent les contraignirent enfin de lever le siége; mais Ferdinand, avant de se retirer, détacha un corps de troupes de son armée qui s'empara de Gibraltar; la prise de cette place fut le seul fruit de cette campagne. Les Arragonois n'ayant pas été plus
J. C. 1310. heureux devant Almérie, que les Cas-
Heg. 710. tillans l'avoient été devant Algésire.

Mehemed ; roi de Grénade, pour n'avoir pas en même tems deux ennemis si puissans sur les bras, consentit à payer à Ferdinand cent mille piéces d'or, & à lui livrer les villes de Bedmar & de Quesada, à condition que ce prince lui accorderoit une treve de plusieurs années. Azar, frere cadet de Mehemed, indigné de cet accord, conjura contre Mehemed; & après l'avoir fait périr, s'empara de la couronne. Cette révolution fut la cause d'une guerre civile ; les Grenadins qui avoient été peu affectionnés à Mehemed durant sa vie, le regretterent après sa mort; & furent aussi touchés de la triste fin de ce prince, qu'indignés contre ceux qui en étoient les auteurs. Faradj, gouverneur de Malaca, & beau-frere de Mehemed, profita de ces dispositions pour venger la mort d'un prince qui l'avoit comblé de bienfaits, ou plutôt sous le prétexte

de la vengeance, il ſongea à l'élévation de ſa famille. Il commença par déplorer devant le peuple la mort funeſte du roi, & le conjura de punir les cruels meurtriers de ce prince. Les citoyens de Grenade émus par ſes diſcours, prennent les armes, & entourent le palais d'Azar; celui-ci, pour échapper à la fureur de la multitude, cherche un aſyle dans la for-
J. C. 1313. Heg. 713. tereſſe de la ville, & s'y enferme avec ceux qui lui étoient dévoués. Ce prince implora en même tems le ſecours d'Alfonſe IX du nom, fils & ſucceſſeur du roi Ferdinand qui étoit mort à la fleur de ſon âge, & fit une ligue avec ce jeune prince. Mais les Factieux, malgré l'alliance qu'il venoit de contracter, le forcerent d'abdiquer la royauté, & de ſe retirer dans la ville de Guadix qu'ils lui donnerent en appanage. Ils mirent enſuite la couronne ſur la tête d'Iſmael, fils de Fa-

radj, & d'une sœur du prince qu'ils venoient de dérrôner.

Azar relegué à Guadix, ne pouvoit se résoudre à mener une vie privée, après avoir été revêtu du souverain pouvoir; il ne cessoit de solliciter les Espagnols à embrasser sa défense. Les troubles qui s'étoient élevés à la cour de Castille, par l'ambition de quelques grands, empêchoient Ferdinand de secourir son allié. D'un autre côté, le nouveau roi de Grenade qui connoissoit l'inconstance des Grenadins, craignoit qu'ils ne le sacrifiassent pour se reconcilier avec Azar. Cette appréhension le détermina à faire périr son rival: il ordonna à Osman, général de ses troupes, & neveu du roi de Fez, de poursuivre Azar, & de faire le siége de Guadix. Les Castillans eurent enfin honte de laisser perir un prince leur allié, & qui s'étoit mis sous leur protection. L'Infant Don

Pedre, oncle d'Alfonſe, accourut à ſon ſecours, & remporta une victoire complette ſur Oſman. Il s'empara enſuite des forteresſes de Cambil & Hamaral : ce prince entra l'année ſuivante dans la plaine de Grenade ; & après avoir ravagé tout le pays, il ſe préſenta juſques ſous les murs de la capitale, dans le deſſein d'attirer les Maures au combat ; mais ceux-ci n'oſerent riſquer un bataille, dont la perte eut entraîné peut-être celle de Grenade.

J. C. 1315. Heg. 715.

Les Infans Don Pedre & Don Juan porterent l'année ſuivante la guerre dans l'Andalouſie, & entrerent dans cette province chacun d'un côté différent. Iſmael qui craignoit de ſuccomber ſous les armes des Chrétiens, implora le ſecours du roi de Maroc ; & pour l'engager à le ſoutenir, il lui céda Algéſire, Armida & pluſieurs autres villes.

J. C. 1316. Heg. 716.

L'Infant Don Pedre ouvrit la campagne l'année d'après par la prise de Tiſcar, place importante, & qui auroit décidé du ſort de cette campagne, ſans l'imprudence de l'Infant Don Juan. Celui-ci jaloux de la gloire que Don Pedre ſon frere venoit d'acquérir, en s'emparant de Tiſcar, voulut auſſi ſe ſignaler par quelque action éclatante. Il partit de Vaena où il étoit dans le deſſein de pénétrer juſqu'à Grenade : c'étoit une témérité d'autant plus grande de ſa part, qu'il avoit peu de troupes avec lui, & que l'on étoit alors dans les plus grandes chaleurs de l'été. Don Pedre craignant que ſon frere ne fût accablé par les Maures, ſe mit en marche pour le ſoutenir. Les deux freres, après avoir réuni leurs troupes, parurent en ordre de bataille ſous les murs de Grenade, & y reſterent deux jours, ſans avoir pu engager les habitans à en

J. C. 1317. Heg. 717.

J. C. 1318. Heg. 718.



-
e
a-
ir
ns.
es
r-
&
;
a-
la
er
li-
eu
n-
ef-
ſé
an
ns
ns
tre
ns
iſ-

venir aux mains. Ces deux généraux voyant que les Maures n'osoient sortir de leurs murailles, se retirerent le troisiéme jour. Don Juan étoit à l'avant-garde, & Don Pedre conduisoit l'arriere-garde & les bagages. Les Maures, après le départ des deux Infans, sortirent de Grenade. Leur dessein n'étoit pas de livrer bataille, mais plutôt de harceler les Chrétiens, & de les inquiéter dans leur marche : l'armée Castillane s'étoit éloignée du fleuve Xenil, & n'avoit fait aucune provision d'eau ; pour surcroît de malheur, le soleil étoit alors dans sa plus grande force, & la chaleur alloit toujours en augmentant dans un climat aussi brûlant.

L'occasion étoit trop favorable aux Maures, pour qu'ils la laissassent échapper. Ils chargent avec fureur les Chrétiens qui composoient l'arriere-garde, & tâchent de les acca-

bler par la multitude : ceux-ci ſoutiennent le choc avec beaucoup de courage. Don Pedre qui étoit à l'avant-garde, entendit de loin le bruit des armes & les cris des combattans. Il vole au ſecours de ſon frere : ſes ſoldats en déſordre, & ſans avoir formé leurs rangs, ſuivent ſes pas, & arrivent en préſence de l'ennemi ; mais ils étoient ſi accablés par la chaleur, & ſouffroient tellement de la ſoif, qu'ils pouvoient à peine porter leurs armes. Don Pedre, pour ranimer leur ardeur, s'élance au milieu des bataillons des ennemis, & combat avec une fureur mêlée de déſeſpoir : mais bientôt il expire, épuiſé par la chaleur & la fatigue. Don Juan eut le même ſort quelques inſtans après, & tous deux périrent, ſans avoir reçu aucune bleſſure : cette triſte nouvelle s'étant répandue dans l'armée Chrétienne, les ſoldats diſ-

perſés ſe raſſemblent : les Maures qui ignoreut la cauſe de ce mouvement extraordinaire, s'imaginent que les Chrétiens leur tendent quelques embuches, & ſe retirent après avoir pillé les bagages ; ce fut la ſeule perte qu'eſſuya l'armée Chrétienne qui profita de l'erreur des Maures & de l'obſcurité de la nuit pour s'éloigner du champ de bataille.

La retraite précipitée des Chrétiens, ranima le courage des Maures ; le roi de Grenade raſſembla de nouvelles forces, & s'empara de Gueſcar. La ville de Martos fut emportée d'aſſaut, & la plupart des habitans maſſacrés ſans diſtinction d'âge ni de ſexe : parmi les eſclaves que les Infideles firent à la priſe de cette place ; une Chrétienne d'une rare beauté étoit tombée au pouvoir du gouverneur d'Algéſire. L'Eſpagne n'avoit rien vu naître de ſi parfait, & le gou-

J. C. 1320. Heg. 720.

verneur d'Algésire se félicitoit d'être le possesseur de tant de charmes, lorsqu'il se vît enlever sa proie par le roi de Grenade. L'amour, le désespoir, la vengeance, mille passions différentes, agiterent tour à tour l'esprit du gouverneur, & il jura d'immoler celui qui lui avoit fait une injure aussi sanglante. Comme il sçavoit qu'Osman, général des troupes d'Ismael étoit mécontent de ce prince, il l'exhorta à entrer dans la conjuration, & à se défaire d'un tyran odieux. Ces deux conjurés gagnerent quelques officiers Maures qui entrerent dans le palais d'Ismael, & le percerent de plusieurs coups.

J. C. 1321. Heg. 721.

Le courage & la présence d'esprit du gouverneur de Grenade, conserverent la couronne à Mehemed, fils d'Ismael. Ce gouverneur zélé n'eut pas plutôt appris la mort tragique du roi, qu'il fit monter à cheval le jeune

prince, & le conduisit par toute la ville. Il y fut reçu au milieu des acclamations du peuple, qui le reconnut pour le roi de Grenade. Les Conjurés effrayés, échapperent par la fuite aux supplices qu'ils méritoient si justement.

La guerre continua entre les Chrétiens & les Maures, sans qu'il se passât aucun événement considérable de part
Heg. 728. & d'autre. Osman, l'année 1327 fit une incursion dans le royaume de Castille, & assiégea la ville de Rute; mais Don Manuel, gouverneur de l'Andalousie, l'attaqua entre Cordoue & Antequera; & après lui avoir tué ses soldats les plus braves, contraignit le reste
Heg. 729. à se sauver par la fuite. L'année 1328 fut encore plus funeste aux Maures: Alfonse, roi de Castille, leur enleva les villes d'Olivera, de Pruna & d'Aiamonte; de-là il se répandit dans le territoire de Grenade, & porta dans

ce royaume le carnage, les incendies & la désolation. Les Chrétiens triomphans & chargés de dépouilles, retournerent à Seville. Les Maures ne furent pas plus heureux sur mer qu'ils l'avoient été sur terre ; leur flotte composée de vingt-trois galeres, fut attaquée & défaite par celle des Chrétiens qui leur prirent trois galeres, en coulerent quatre à fonds, & firent douze cens prisonniers. Seville retentissoit d'acclamations & de cris de joie pour tant d'heureux succès, tandis que Grenade étoit plongée dans la tristesse & la consternation.

La conquête de la ville de Priegho, que les Maures firent l'année suivante, J. C. ranima un peu leurs espérances ; mais 1326. Heg. Alfonse ayant rassemblé toutes ses for- 730. ces, leur fit essuyer de nouvelles pertes. Ce prince mit le siége devant Teva, place située sur les frontieres du royaume de Grenade. Les Maures firent

leurs efforts pout ſecourir cette ville ; & envoyerent Oſman avec ſix mille hommes de cavalerie. Comme il n'oſoit livrer bataille aux Chrétiens qui l'emportoient ſur lui par le nombre ; il eſſaya de les atrirer dans une embuſcade ; il ordonna à une partie des troupes qu'il commandoit de ſe rendre ſur les bords du fleuve Xenil. Le général Maure comptoit que les Chrétiens abandonneroient le ſiége pour attaquer ce détachement ; & il ſe propoſoit avec le reſte de ſes troupes de ptofiter de cet inſtant pour piller leur camp & détruire leurs travaux : mais Alfonſe qui ſoupçonna le deſſein des ennemis, reſta immobile dans ſon camp ; il ſe contenta d'envoyer un corps de cavalerie contre les trois mille Maures qui étoient du côté du Xenil. Ces derniers furent battus & obligés de prendre la fuite : les habitans n'ayant plus d'eſpérance d'être

ſecourus ouvrirent leurs portes aux
Chrétiens.

La treve ſuccéda à ces hoſtilités : J.C.
les Eſpagnols obligerent Mehemed, 1330. Heg.
roi de Grenade, à payer douze mil- 731.
le écus d'or de tribut toutes les an-
nées; ce prince ne ſigna qu'en fré-
miſſant un traité auſſi honteux : bien
réſolu de le violer quand l'occaſion
s'en préſenteroit. Oſman mourut à
Grenade : ce général fut d'autant plus
regretté, qu'il étoit le ſeul parmi les
Maures qui eût quelque connoiſſance
de l'art militaire. La mort d'Oſman,
& le deſir de ſe venger des Chré-
tiens, déterminerent Mehemed à paſ-
ſer en Afrique.

Abi-Haſſan, neuviéme ſultan de la J.C.
Dynaſtie des Merinis, régnoit alors 1331. Heg.
à Fez & à Maroc. C'étoit un prince 732.
dévoré d'ambition, & qui trouvoit
juſtes tous les moyens qui pouvoient
concourir à augmenter ſes états. A

peine étoit-il monté ſur le trône, qu'il avoit formé le deſſein de porter ſes armes en Eſpagne, mais il vouloit auparavant n'avoir rien à craindre de l'Afrique, & réunir ſous ſon empire tout ce que les Arabes poſſédoient dans cette partie du monde. Les rois de Tunis & de Tremeſen étoient trop foibles pour inſpirer de la terreur aux Eſpagnols : Abi-Haſſan étoit le ſeul dont ils redoutoient le pouvoir, & encore plus l'ambition. Ce fut auſſi le ſecours de ce ſultan que Mehemed implora : pour engager ce prince à prendre ſa défenſe, il lui fit une peinture touchante de l'état affreux où étoient réduits les Arabes en Eſpagne. Il lui dit que le plus grand nombre avoit été contraint de ſubir le joug odieux des Chrétiens ; que ceux qui parmi eux avoient conſervé une ombre de liberté, étoient reſſerrés dans un petit coin de l'Andalouſie

où ils étoient en proie à toute ſorte de maux ; qu'ils voyoient, toutes les années, leurs campagnes ravagées, leurs maiſons brûlées, leurs villes détruites, leurs femmes & leurs enfans entraînés dans un eſclavage plus inſupportable que la mort méme. Il repréſenta enſuite à Abi-Haſſan la facilité qu'il auroit à s'emparer de l'Eſpagne ; que ce royaume étoit partagé entre pluſieurs rois, jaloux les uns des autres, & peu unis entr'eux. Il finit par aſſurer à ce prince, qu'il lui livreroit toutes les places dont il étoit le maître.

Le ſultan de Maroc répondit au roi de Grenade, qu'il acceptoit avec joie la propoſition de joindre ſes armes avec les ſiennes ; que dès qu'il auroit achevé de ſoumettre l'Afrique, il aborderoit en Eſpagne à la tête de toutes ſes troupes ; qu'en attendant

qu'il pût exécuter ce dessein, il feroit passer dans ce royaume Abdoul-Melik son fils, avec un corps de cavalerie; qu'il ne pouvoit lui donner un gage plus précieux de son amitié, & & de la parole qu'il lui donnoit. Tandis que le roi de Grenade étoit en Afrique, les Maures sous la conduite de Rusvan & d'Aboubekr, firent une incursion dans le royaume de Valence, emporterent d'assaut la ville de Guardamare qu'ils réduisirent en cendres, & enmenerenr douze cens de ses habitans en esclavage. Mehemed à son retour d'Afrique, apprit avec joie la prise de cette ville, & la regarda comme les premices des avantages qu'il se flattoit de remporter dans la guerre qui alloit s'allumer. Les divisions qui régnoient à la cour de Castille, augmentoient encore ses espérances. Pour les fomenter, ce prince

fit un traité avec Jean Emmanuel, & d'autres factieux qui étoient mécontent d'Alfonse.

Cependant Abi-Haſſan exécuta la promeſſe qu'il avoit faite au roi de Grenade, & fit paſſer ſon fils Abdoul-Melik en Eſpagne, à la tête de huit mille hommes de cavalerie, & d'une grande quantité d'infanterie. Ce prince ouvrit la campagne par le ſiége d'Heraclée : à la nouvelle de ce ſiége, Alfonſe qui étoit occupé à diſſiper les factions qui s'étoient élevés en Caſtille, ordonna à Godefroy-Tenor ſon amiral, de ſecourir la place par mer. Le roi de Grenade de ſon côté pour faire diverſion, & pour occuper les Chrétiens, ravagea les environs de Cordoue, & s'empara de la ville de Caſtro-Rio. J. C. 1333. Heg. 734.

Heraclée, après quelques jours de ſiége, ſe rendit à compoſition par la lâcheté de Vaſco-de-Perès, gouver-

neur de cette place. Alfonſe, après avoir appaiſé les troubles de Caſtille, accouroit au ſecours de la ville aſſiégée, lorſqu'il en apprit la reddition. Ce prince ſe détermina à la reprendre avant que les Afriquains euſſent le tems de s'y fortifier, & vint ſe préſenter devant cette ville. Il y eut quelques eſcarmouches entre les deux armées, qui n'oſerent en venir à une bataille. Le roi de Caſtille qui s'étoit flatté d'emporter la ville d'emblée, n'avoit fait aucun préparatif. Bientôt la famine ſe fit ſentir dans ſon camp, elle devint ſi terrible, que des compagnies entieres de ſoldats allerent ſe rendre au camp des Arabes, & s'embaraſſoient peu d'y rencontrer la ſervitude, pourvu qu'ils puſſent trouver des vivres. Le roi de Grénade ayant réuni ſes troupes à celles des Afriquains, faiſoit ſes efforts pour obliger les Chrétiens à accepter la bataille,

mais Alfonſe retranché dans ſon camp, évitoit le combat, & les Maures le trouverent ſi bien fortifié, qu'ils n'oſerent l'attaquer. De nouveaux troubles qui s'éleverent en Caſtille obligerent ce prince à lever le ſiége d'Heraclée, & à faire une treve de quatre ans avec le roi de Grenade.

Ces deux monarques eurent enſuite une entrevue, pendant laquelle, pour mieux témoigner la ſincérité de leur reconciliation, ils mangerent enſemble. Alfonſe ſe retira à Seville : Mehemed, à qui l'on avoit vanté la beauté de Malaca, voulut aller voir cette ville; il ignoroit le trait fatal que la fortune lui réſervoit dans cette même ville.

Les deux fils d'Oſman, ce fameux général des Arabes qui étoit mort il y avoit quelques années, indignés du traité que ce prince venoit de conclure avec les Chrétiens, conſpirerent

contre lui ; ces deux traîtres entraînerent dans leur parti un certain El-Hamar, proche parent du roi, en éblouissant ses yeux par l'éclat de la couronne. Les Conjurés surprirent aisément Mehemed qui ne se défioit de rien, & le firent périr. Ils furent cependant frustrés du fruit qu'ils s'étoient promis de leur exécrable attentat ; car Ruzvan, ancien gouverneur de Grenade, & qui avoit une grande autorité parmi les Maures, conserva le trône à Iousef, frere de Mehemed. Ce prince fut le septiéme roi de Grenade de la Dynastie des Alhamares.

Tandis que cette sanglante scène se passoit en Espagne, le roi de Maroc qui étoit en guerre avec celui de Tremesen, rappella Abdoulmelik en Afrique ; le départ de ce prince obligea le nouveau roi de Grenade de renouveller la treve que son prédécesseur avoit fait avec Alfonse.

Abil-Hassan

Abil-Hassan, après s'être emparé des royaumes de Tremesen & de Tunis se détermina à mettre en exécution le projet qu'il avoit formé de conquérir l'Espagne. Il fit des amas immenses d'armes, de munitions de guerre & de bouche qu'il envoya dans les villes d'Algésire, de Maruelle & de Malaca. Les rois de Castille & d'Arragon, effrayés de ces préparatifs, songerent à conjurer la tempête qui les menaçoit : la conservation de leurs états l'emporta sur l'animosité qui étoit entre eux, & les engagea à se réunir contre l'ennemi commun. Ils leverent des troupes, mirent de fortes garnisons dans les places frontieres, & prirent les mesures les plus propres pour faire échouer le roi de Maroc dans son entreprise. Les flottes de Castille & d'Arragon jointes ensemble, eurent ordre de se tenir au détroit de Gibraltar, & d'empêcher

J.C. 1336. Heg. 737.

J. C. 1339. Heg. 740.

les Africains d'aborder. Cependant Abdoulmelik, fils d'Abil-Hassan, fut assez heureux pour les éviter, & débarqua en Espagne à la tête de cinq mille hommes de cavalerie, & d'une grande quantité d'infanterie.

Alfonse ayant appris l'arrivée de ce prince, voulut le prévenir; il se met aussi-tôt en campagne, & porte le fer & le feu dans les environs d'Archidona & d'Anteguerra. Les habitans de ces deux villes voulurent en vain s'opposer à sa marche : ce prince les mit en fuite après en avoir tué un grand nombre, & retourna triomphant à Seville. Le départ d'Alfonse ranima l'audace des Maures qui se présenterent devant Lebrixa malgré la rigueur de l'hiver. Abdoumelik détacha 1500 hommes de son armée pour renforcer les assiégeans, & campa avec le reste de ses troupes aux environs de Xérès-de-la-Frontera. Les

Maures ayant été repoussés de devant Lebrixa, se vengerent de cet affront par les ravages qu'ils commirent sur les terres des Chrétiens. Porto-Carrero, & le grand-maître d'Alcantara ayant appris les dégâts qu'ils faisoient, résolurent de les poursuivre ; ils marcherent jour & nuit, & les rencontrerent proche d'Arcobriga ; ils avançoient en désordre, & embarrassés par le butin qu'ils avoient fait : les charger avec furie, & les faire tous passer au fil de l'épée, fut une même chose pour les Chrétiens. Ce premier succès leur inspira le dessein d'attaquer Abdoulmelik lui-même, malgré leur petit nombre : ce prince qui ignoroit la défaite des Arabes, marchoit vers Arcobriga sans aucune défiance, lorsqu'il vit fondre les Chrétiens sur lui de tous côtés. La surprise d'une attaque si imprévue, répandit la terreur & la confusion parmi ses

troupes; tous s'abandonnent à la fuite, & tâchent d'échapper à l'ennemi qui les pourſuit. Les Chrétiens en firent un horrible carnage. Aliatar, couſin d'Abdoulmelik, perdit la vie dans cette action. Ce prince lui-même fuyoit à pied : comme il ne pouvoit pas aller bien vîte, & qu'il craignoit d'être reconnu, il ſe cacha dans des ronces, où ſe voyant découvert, il s'étendit tout de ſon long, & contrefit le mort. Un Chrétien, en paſſant, prit ce prince pour un ſimple ſoldat, lui donna deux coups de lance, & rejoignit enſuite ſa troupe. Lorſqu'Abdoulmelik ne vit plus perſonne, il ſe releva ; & ayant rencontré un Maure, il le chargea d'avertir ſes gens du triſte état où il étoit. Le ſang qui ſortoit en abondance de ſes bleſſures, l'empêcha d'aller plus loin ; il ſe coucha près d'un ruiſſeau où il expira.

La mort d'Abdoulmelik remplit de deuil toute l'Afrique ; son pere surtout ne pouvoit se consoler d'avoir perdu un fils si courageux, & qui étoit le plus sûr instrument de toutes ses victoires : l'espoir de tirer une vengeance éclatante de ceux qui avoient fait périr son fils, étoit seul capable de suspendre la tristesse profonde dans laquelle il étoit plongé. Les Imans, par son ordre, & pour servir son ressentiment, publient par toute l'Afrique que chaque Musulman est obligé de prendre les armes pour venger la religion & la patrie. Les peuples furieux de zele, & d'autant plus jaloux de leur religion qu'ils ne la connoissoient guère, accourent en foule pour se faire enrôler. Abil-Hassan se trouve dans un instant à la tête de 70 mille hommes de cavalerie, & plus de 400 mille hommes d'infanterie. Jamais l'Afrique n'avoit vu sortir

de ſon ſein une armée ſi nombreuſe; la flotte qui devoit porter ces troupes étoit compoſée de 250 vaiſſeaux de tranſport, & de 70 galeres. Le roi de Maroc, dans l'impatience de ſe venger, avoit envoyé comme les avant-coureurs de ſa fureur, trois mille hommes qui, par ſon ordre, avoient ravagé les environs d'Arcobrige, de Sidonia & de Xerès.

Au milieu de tant d'ennemis dont l'Eſpagne étoit menacée, le royaume de Caſtille, pour comble d'embarras, ſe trouvoit malheureuſement agité de diviſions. Le grand-maître d'Alcantara ſe révolta contre Alfonſe, & fit une ligue avee le roi de Grenade. L'amiral d'Arragon fut tué dans une émeute populaire à Algéſire, & la flotte qu'il commandoit, quitta le détroit pour retourner dans les ports d'où elle étoit partie. Pendant ce tems-là, Abil-Haſſan faiſoit paſſer ſon armée en Eſpa-

gne; ce prince, après avoir employé cinq mois entiers à transporter cette multitude incroyable de combattans, se rendit enfin lui-même en Espagne, suivi de toute sa cour, de ses femmes & de ses enfans. Les peuples souvent aussi injustes dans les louanges qu'ils donnent aux généraux, que dans le blâme qu'ils font de leur conduite, accuserent de lâcheté Godefroy Tenor, amiral de Castille, & lui reprocherent de ne s'être pas opposé à la descente des Maures. Ce généreux guerrier ne put supporter un reproche qui attaquoit son honneur aussi sensiblement; poussé par le désespoir qu'il en conçut, il attaqua avec ses vingt-cinq galeres les soixante-dix galeres qui composoient la flotte des Maures; & après avoir fait des prodiges de valeur, il perdit la vie dans le combat; vingt de ses galeres furent, ou coulées à fond, ou tombe-

rent au pouvoir des Maures : cinq ſeulement eurent le bonheur d'échapper par la fuite, & de ſe réfugier dans le port de Tariffa.

Cette perte affligea ſenſiblement Alfonſe, qui ne put refuſer des larmes à la mémoire d'un homme qui l'avoit ſi bien ſervi. Ce prince arma une nouvelle flotte dont il donna le commandement à Calderon ; celle du roi d'Arragon, ſous la conduite de Moncade, eut ordre de ſe joindre à celle de Caſtille ; quinze galeres qu'Alfonſe emprunta des Génois, & douze du roi de Portugal, rétablirent ſur mer l'égalité entre les Chrétiens & les Maures ; mais c'étoit peu de contrebalancer les forces des Arabes ſur cet élément, ſi l'on n'oppoſoit une digue à cette multitude de ſoldats, qui, comme un torrent, avoient inondé toute l'Eſpagne. Le péril étoit d'autant plus preſſant, que les rois de Ma-

roc & de Grenade avoient investi Tariffa. Alfonse déterminé à tout risquer pour sauver cette place qui étoit le plus ferme boulevard de ses états, implore les secours des rois d'Arragon & de Portugal. Ce dernier, impatient de se signaler dans une si belle action, vint trouver le roi de Castille, suivi de mille cavaliers.

Les Chrétiens, au nombre de quatorze mille hommes de cavalerie, & de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, partirent de Seville dans la ferme résolution de livrer bataille, ou de forcer les ennemis de se retirer de devant Tariffa. Les rois de Maroc & de Grenade ayant appris la marche d'Alfonse, leverent avec précipitation le siége, & s'emparerent de toutes les collines qui étoient aux environs de cette ville, dans la persuasion où ils étoient que la victoire dépendoit d'être les maîtres de ces

hauteurs. Les Chrétiens se trouverent en présence proche un village appellé la Roche-du-Cerf. Le jour étoit trop avancé pour commencer l'action ; les deux armées passerent la nuit sous les armes, & eurent tout le tems de se disposer à un combat qui devoit être sanglant. Alfonse profita de l'obscurité pour envoyer un détachement de mille cavaliers, & de quatre mille fantassins, qui eut ordre de prendre les ennemis par derriere, & de les culbuter des hauteurs dont ils s'étoient emparés.

Dès la pointe du jour les deux nations impatientes d'en venir aux mains se préparerent au combat. Le Salado, petite riviere d'Andalousie (devenu célébre depuis ce jour par la sanglante bataille qui se donna sur ses bords,) séparoit les deux armées, & alloit non loin de là se jetter dans la mer. L'action devoit commencer par ceux qui

traverseroient les premiers ce fleuve. Abil-Hassan détacha deux mille hommes pour en disputer le passage aux ennemis : lui-même il s'avança dans le dessein de les soutenir. Lara & Emmanuel qui étoient à l'avant-garde des Chrétiens, au lieu de marcher contre ce prince, ne firent aucun mouvement, soit timidité de leur part, ou plutôt qu'ils fussent d'intelligence avec les Maures. Gonsalve & Garsias qui commandoient un corps d'infanterie, ayant passé la riviere sur un pont, furent des premiers à attaquer le roi de Maroc. Ils soutinrent avec beaucoup d'intrépidité le choc des ennemis. Enfin, accablés par le nombre, ils étoient sur le point de se rompre, lorsqu'Alvarès de Gusman accourut à leur secours, & rétablit le combat; il fut suivi de toute l'armée Chrétienne. Le roi de Portugal attaqua les Maures qui étoient postés sur les collines, & Al-

fonse chargea avec beaucoup de vigueur ceux qui s'étendoient vers le rivage de la mer. L'action devint alors générale : chaque nation soutenue de la vue & de l'exemple de ses souverains, se battit long-tems avec une égale fureur. On ne vit aucun corps plier, & un soldat tué étoit aussi-tôt remplacé par un autre. Pendant que les deux armées étoient ainsi acharnées l'une contre l'autre ; un corps de troupes Espagnoles, après avoir pris un grand détour, alla attaquer le camp ennemi, tomba sur le bagage, & mit tout à feu & à sang. Cet accident répandit la terreur & la confusion parmi les Arabes, & rallentit leur courage. Ils ne firent plus qu'une foible résistance, & prirent enfin la fuite. Jamais victoire ne fut plus complette : outre un grand nombre de prisonniers, & deux cens mille Arabes qui furent tués dans l'action, ou après

la déroute, le roi de Maroc perdit ſes deux fils, lui-même fut bleſſé, Fatima la plus chere de ſes femmes, & qui étoit fille du rôi de Tunis, tomba au pouvoir des ennemis. Le camp des Maures & toutes les richeſſes qu'il renfermoit devinrent la proie des victorieux. Ceux-ci firent auſſi une aſſez grande perte : cette fameuſe bataille ſe donna un Lundi 3 Novembre de l'année 1340, & de l'hégire un Lundi 7 de la lune de Djemazil-Ewel de l'année 741.

Les rois de Maroc & de Grenade ſe réfugierent avec les débris de leur armée à Algéſire; mais craignant que les Chrétiens ne vinſſent mettre le ſiége devant cette place, Abil-Haſſan ſe rendit à Heraclée, & de-là s'embarqua pour l'Afrique. Abou-Hadjadj-Bennaſr ſe retira à Marbella; Alfonſe, après avoir réparé les brèches de Tariffa, & renforcé la garniſon de

cette ville, retourna à Seville, la saison étant trop rude pour continuer la guerre.

Heg. 742. L'année 1341 les Chrétiens firent une irruption sur les frontieres du royaume de Grenade. L'amiral de Castille détacha quelques vaisseaux de sa flotte, qui se présenterent devant Malaga. Les Maures s'imaginant que les ennemis vouloient assiéger cette ville, tournerent toutes leurs forces de ce côté-là : Alfonse qui attendoit le succès de cette ruse pour assiéger Alcala-d'Aben-Saïd, se présenta inopinément devant cette ville ; la place, faute de défense, fut obligée de capituler le 26 Août, & perdit son nom d'Aben-Saïd pour prendre celui d'Alcala la royale. La prise d'Alcala fut d'autant plus sensible aux Arabes, qu'ils avoient donné dans le piége que leur avoient tendu les Chrétiens. Ces derniers se rendirent encore maîtres

de Priegho, & de plusieurs autres places moins importantes.

L'année suivante ne fut pas moins glorieuse pour les Chrétiens. L'amiral de Castille ayant appris que 83 galeres des ennemis étoient à Ceuta, & y attendoient douze autres galeres qui étoient sur les côtes d'Espagne, profita de cet avis pour s'en emparer. Il détacha dix galeres de sa flotte, qui ayant atteint les douze des Maures, s'en rendirent les maîtres. Ce premier avantage fut suivi d'un plus considérable; les deux flottes s'étant rencontrées en mer, se livrerent un combat sanglant; vingt-cinq galeres des Maures furent prises ou submergées: les deux amiraux de Maroc & de Grenade perdirent la vie dans cette action. J. C. 1342. Heg. 743.

Des succès aussi continuels animerent le courage des Chrétiens; désormais nulle entreprise ne leur parut

difficile : le ſiége d'Algéſire fut réſolu ; Alfonſe s'embarqua ſur ſa flotte, & alla reconnoître lui-même par mer cette place, dont il brûloit d'envie de s'emparer. Il étoit d'autant plus déterminé à aſſiéger cette ville, qu'il avoit appris par des transfuges que la place étoit dépourvue de vivres. Ce prince ſe flattoit que ce boulevard des Maures une fois renverſé, rien ne réſiſteroit à ſes armes. Dans l'impatience où il étoit, il n'attendit pas que ſes troupes fuſſent raſſemblées, & il vint ſe préſenter devant Algéſire avec 2500 chevaux, & cinq mille hommes d'infanterie. Tandis que ce prince aſſiégeoit cette ville par terre, les amiraux de Caſtille & d'Arragon eurent ordre de la bloquer par mer. Les aſſiégés ſe confians ſur la force de leurs tours, & ſur le courage des troupes qu'elles renfermoient, virent arriver les Chrétiens avec indifférence. La

garnison étoit composée de 800 chevaux, & de 12000 arbalêtriers. Ce nombre suffisoit, non-seulement pour défendre la place, mais même pour livrer bataille à la petite armée d'Alfonse. Ce prince prévoyoit la longueur & les fatigues de ce siége; mais se roidissant contre les difficultés, il ne voulut point renoncer à son entreprise.

Le roi de Maroc & celui de Grenade auroient bien voulu pouvoir secourir la place; mais le premier étoit retenu dans ses états par des troubles qu'avoit excité l'ambition de son fils; le second n'osoit courir les risques d'une bataille, dont la perte auroit entraîné celle de son royaume. Ce prince cependant, pour n'être pas accusé d'être tranquille spectateur du siége d'Algésire, & pour faire une diversion favorable, envoya quelques corps de troupes ravager les environs

d'Ecija ; lui-même se mit en campagne, & après s'être emparé de Palma, située au confluent du Xenil & du Guadalquivir, il brûla cette ville, n'osant y mettre garnison.

Tandis que le roi de Grenade tâchoit de détourner les Chrétiens du siége qu'ils avoient entrepris, Alfonse redoubloit ses efforts pour le terminer. On battoit les murailles par le moyen des béliers : les Balistes & les Catapultes lançoient des traits & des pierres contre les habitans. Le roi de Castille avoit fait construire plusieurs tours de bois, qui par le moyen des roues devoient approcher des murs ; mais les assiégeans lançoient du bitume & d'autres matieres embrasées sur toutes ces machines, & détruisoient en un instant l'ouvrage de plusieurs jours.

Cependant la famine commençoit à se faire sentir dans la ville. La situa-

tion des Chrétiens étoit peu différente de celle des Maures; ils étoient rebutés de la longueur de ce siége, & accablés par les fatigues qu'il falloit essuyer. Alfonse même avoit entamé une négociation avec le roi de Grenade, & offroit de se retirer, pourvu que le prince Maure voulût renoncer à l'alliance du roi de Maroc. Ces premieres espérances de paix s'évanouirent bientôt par le refus que fit le roi de Grenade de souscrire à cette condition. Ce prince se détermina enfin à secourir Algésire, & vint au mois de Mai camper à vingt mille pas de cette place; son dessein étoit plutôt d'intimider les Chrétiens que de leur livrer bataille.

Plusieurs seigneurs François & Anglois attirés par la renommée d'un siége aussi fameux, se rendirent au camp des Chrétiens; ils étoient suivis de troupes encore plus redoutables

par leur valeur que par leur nombre; Philippe, roi de Navarre, voulut partager avec eux la gloire & les périls de ce ſiége, & vint en perſonne devant Algéſire. L'arrivée de ce prince avoit été précédée par pluſieurs vaiſſeaux qu'il avoit envoyés chargés de ſoldats, & de toute ſorte de munitions de guerre & de bouche. Des ſecours auſſi conſidérables ranimerent l'eſpérance des Chrétiens, & ils recherchoient avec empreſſement l'occaſion de livrer bataille au roi de Grenade; mais ce dernier ſe tenoit ſur la défenſive, & évitoit d'en venir aux mains. Cependant le ſiége continuoit avec une égale ardeur de part & d'autre; & ſi la place étoit attaquée avec vigueur, elle n'étoit pas défendue avec moins d'opiniâtreté. Les Chrétiens, par le moyen de leurs machines, lançoient des pierres & des traits; mais les Maures plus habiles à

profiter d'une invention qui étoit alors toute nouvelle, avoient de l'artillerie, (1) ce qui leur donnoit une grande ſupériorité ſur les aſſiégeans.

Abil-Haſſan délivré de la guerre civile qui l'avoit occupé juſqu'alors, réſolut de ſauver Algéſire. La conſervation de cette place étoit d'une extrême importance pour lui : c'étoit la clef de l'Eſpagne, & l'endroit où

(1) Il eſt étonnant que les Arabes aient fait uſage du canon avant les Eſpagnols ; cela paroît cependant aſſez probable, Mariana en convient : Don Pedre, évêque de Leon, en ſa chronique du roi Alfonſe, dit qu'en une bataille qui fut donnée entre le roi de Tunis & le roi Maure de Seville, il y a plus de 450 ans, ceux de Tunis avoient certains tonneaux de fer, avec quoi ils tiroient force tonneres de feu. Pierre Meſſie, en ſes diverſes leçons, dit que les Maures qui étoient aſſiégés en l'an 1343 par Alphonſe XI, roi de Caſtille, tiroient certains mortiers de fer qui faiſoient un bruit ſemblable au tonnerre. Voyez le Dictionnaire de Furetiere, à l'article *canon*.

abordoient toutes les flottes qui partoient d'Afrique; cette ville, entre les mains des Chrétiens, alloit devenir une barriere contre les entreprises des rois de Maroc: aussi ce prince mit tout en œuvre pour secourir Algésire. Soixante galeres chargées de troupes de débarquement aborderent à Heraclée; Alfonse ayant eu avis de l'arrivée des Africains, alla à leur rencontre, & les défit entierement: cette victoire décida du sort de la place qui étoit aux abois, & qui souffroit depuis long-tems une cruelle famine. En vain, quelques galeres des Arabes voulurent approcher du port, elles furent obligées de prendre le large, de crainte d'être prises par la flotte Espagnole. Algésire se rendit Heg. 745. enfin le 26 Mars 1344, après avoir soutenu un siége de vingt mois. Abil-Hassan & Alfonse conclurent une treve de dix ans; mais ce dernier

n'attendit pas qu'elle fut expirée pour reprendre les armes. Abou-Hamou ayant détrôné Abil-Haſſan ſon pere, le roi de Caſtille, malgré la treve, mit le ſiége devant Heraclée, ſous prétexte que cette ville avoit changé de maître. Cette entrepriſe lui devint funeſte : la peſte ſe mit dans ſon armée, & ce fléau fit périr un plus grand nombre de ſoldats que le fer des ennemis. Ce prince lui-même fut atteint de la maladie qui déſoloit ſon camp, & ſuccomba ſous la violence du mal. Les Chrétiens découragés par ſa mort, leverent le ſiége, & laiſſerent reſpirer les Maures après tant de pertes qu'ils avoient faites. Ceux-ci auroient dû profiter de l'inaction des Chrétiens pour réparer leur pays épuiſé par tant de guerres ; mais ils étoient trop inquiets pour jouir de quelque repos, & ils tournerent leurs armes les uns contre les

J. C. 1349. Heg. 750.

J. C. 1350. Heg. 751.

autres, dès qu'ils n'eurent plus rien à craindre des ennemis du dehors.
J. C. 1354. Heg. 755. Abil-Guadil, oncle du roi, fut l'auteur des nouveaux troubles qui s'éleverent. Ce prince ambitieux, qui croyoit juste & permis tous les moyens qui conduisent au trône, résolut de s'y frayer une route par le plus affreux de tous les crimes. Il excite les peuples à la révolte : les Grenadins prennent les armes, & arrachent la couronne de dessus la tête de leur roi pour la mettre sur celle d'Abil-Gualid. Les rebelles craignant ensuite que celui qu'ils viennent de traiter si indignement, ne trouve un jour les moyens de remonter sur le trône, & de tirer vengeance de leur perfidie, osent attenter à sa vie. Ainsi
J. C. 1360. Heg. 762. périt Abou-Hadjad-Iousef-Ben-Nasr, après un regne de vingt-trois ans. Abil-Gualid se vit bientôt précipiter lui-même d'un trône où il n'étoit monté

qu'à

qu'à force de crimes. Deux ans après, Idris-Ben-Oſman & les autres chefs de Grenade, conſpirerent contre lui, & reconnurent pour ſouverain Mehemed ſon parent. Abil-Gualid chaſſé de ſes états, ſe réfugia dans la ville de Ronda qui appartenoit aux rois de Maroc.

Cette révolution fut la cauſe d'une guerre*, où les rois de Caſtille & d'Arragon, qui étoient brouillés enſemble, prirent part. Don Pedro le Cruel, roi de Caſtille & ſucceſſeur d'Alfonſe, voulut rétablir Abil-Gualid qui étoit ſon ami, & avec lequel il avoit fait alliance. Mehemet implora le ſecours du roi d'Arragon, ce qui fut la cauſe de ſa perte. Don Pedro, après avoir raſſemblé ſon armée, mit le ſiége devant Antequera; la force de cette place & le courage des habitans l'empêcherent de s'en rendre maître. Il ſe vengea de ce mau-

J. C. 1361. Heg. 763.

vais ſuccès, en ravageant le territoire de Grenade. Abil-Gualid qui accompagnoit ce prince, ſe préſenta juſques ſous les murs de Grenade, dans l'eſpérance que ſa préſence encourageroit ſes partiſans, & occaſionneroit quelque révolution en ſa faveur. Mais ce prince ayant été fruſtré de ſon attente, retourna à Seville avec le roi de Caſtille ſon protecteur. Les Maures, de leur côté, ravagerent les campagnes de Jaën, & porterent par-tout la terreur & la déſolation. Ils s'en retournoient chargés de butin, lorſqu'ils furent défaits par les troupes de
J. C. 1362. Heg. 764. l'archevêque de Jaën : ces premiers eurent leur revanche l'année ſuivante ; un petit corps de Chrétiens composé de mille cavaliers, & de deux mille fantaſſins, ayant oſé aſſiéger Guadix, la garniſon de cette place, qui avoit été renforcée ſans que les Chrétiens en euſſent connoiſſance,

tomba ſur eux. L'action dura toute la journée : enfin, les Caſtillans, après avoir combattu avec la plus grande valeur, furent accablés par le nombre ; la plupart périrent les armes à la main ; un petit nombre fut fait priſonnier, parmi leſquels ſe trouva le grand-maître de la Calatrava. Mehemet pour adoucir l'eſprit de Pierre, lui renvoya ſans aucune rançon cet illuſtre priſonnier ; mais le prince Chrétien, loin d'être touché d'un procédé ſi généreux, ne reſpiroit que la vengeance. Pour que rien ne s'oppoſât à celle qu'il ſe propoſoit de tirer de Mehemet, il fit la paix avec le roi d'Arragon, en lui cédant le château d'Ariza, à condition qu'il abandonneroit à ſon reſſentiment le roi de Grenade.

Don Pedro, après avoir pris ces précautions, entra en campagne. Il s'empara de pluſieurs places fortes,

réduisit en cendres les villages, & s'abandonna à toutes les cruautés qui pouvoient porter la crainte & l'effroi dans l'esprit des peuples.

Mehemet voyoit l'intérieur de son royaume encore plus agité que les frontieres. La ville de Grenade étoit partagée en différentes factions, dont plusieurs penchoient en faveur d'Abil-Gualid. Mehemet craignoit que les habitans qui le regardoient comme l'auteur de tous leurs maux, ne le livrassent entre les mains du roi de Castille. Tant de traverses au-dehors & au-dedans pousserent à bout la constance du roi de Grenade; de quelque côté qu'il se tournât, il n'envisageoit que d'affreux dangers, auxquels il ne sçavoit comment échapper. Dans cette extrêmité, il prit une résolution que son désespoir seul pouvoit justifier; il demanda un sauf-conduit à Don Pedro le Cruel; & après que ce

prince le lui eut envoyé, il alla le trouvèr. Le roi Maure, dans la vue d'appaiser la colere du roi de Castille, conduisoit avec lui tous ses trésors, qui consistoient en une grande quantité d'or & d'argent, de diamans, & d'étoffes précieuses. Mais ces mêmes richesses qu'il croyoit devoir contribuer à le sauver, furent la cause de sa perte.

Mehemet fut reçu dans Seville avec tous les honneurs qui étoient dûs à son rang; il fut admis à l'audience de Pierre le Cruel, & lui dit, que de tout tems, les rois de Grenade s'étoient fait gloire d'être les alliés, & même les vassaux des rois de Castille; qu'il venoit en cette qualité lui faire hommage de son royaume; que si par quelque faute involontaire, il avoit eu le malheur d'encourir son indignation, il espéroit que sa soumission le fléchiroit; il lui représenta ensuite

qu'Abil-Gualid avoit été chassé par ses propres sujets du royaume qu'il avoit usurpé, & où il ne se soutenoit que par ses violences & ses tyrannies; que descendant des anciens rois de Grenade, les droits de sa naissance & les vœux des peuples l'avoient appellé au trône à la place d'Abil-Gualid: » Vous n'avez rien à redouter » de ma part, lui répondit le roi de » Castille, & je ne fais éprouver la » force de mon pouvoir qu'à ceux » qui osent me résister, & non pas à » ceux qui implorent ma clémence. » Après ces paroles, le roi ordonna au grand-maître de l'ordre de S. Jacques, de conduire Mehemet à un dîner splendide qui lui avoit été préparé: mais bientôt la scène changea, & devint tragique. Don Pedro changeant tout-à-coup de sentiment, ou plutôt s'abandonnant à son caractere féroce, & pour s'emparer des trésors du roi

Maure, le fit charger de chaînes & traîner dans un affreux cachot. Ce n'étoit là que le prélude des maux qui devoient accabler ce prince malheureux ; quelques jours après Don Pedro le fit venir en sa présence, & le fit monter sur un âne suivi de trente-cinq des principaux Maures de sa suite. Il le fit ensuite mener au champ qu'on nomme *Tablada*, & le fit massacrer avec ceux qui étoient avec lui. Plusieurs historiens assurent que Don Pedro tua Mehemet de sa propre main, & qu'en lui portant plusieurs coups de lance, il lui dit : » c'est-là la » récompense que tu mérites, pour le » traité que tu m'as forcé de faire avec le roi d'Arragon » ; & que le roi Maure lui répondit : « prince lâche & » perfide, tu fais aujourd'hui une ac» tion digne de toi, en faisant périr » un roi qui a mis bas les armes,

» & qui, ſur ta parole eſt venu ſe li-
» vrer entre tes mains. »

Abil-Gualid n'eut pas plutôt appris la triſte fin de Mehemet, qu'il ſe rendit à Grenade, où il fut reçu avec un applaudiſſement général. Don Pedro lui envoya la tête de ſon rival, & Abil-Gualid, qui devoit ſon rétabliſſement au roi de Caſtille, donna la liberté à tous les Caſtillans qui avoient été faits priſonniers devant la ville de Guadix.

L'Eſpagne, les ſix années ſuivantes, fut le théâtre d'une guerre ſanglante entre les Arragonois & les Caſtillans. Don Pedro devenu odieux à ſes ſujets par ſes cruautés, perdit enfin la couronne & la vie qui lui furent enlevées par Henri, comte de Tranſtamarre ſon frere. Abil-Gualid étoit accouru au ſecours de Pierre ſon bienfaiteur, à la tête de 7000 chevaux, & de 80000 hommes de pied; mais les ſecours

J. C. 1369. Heg. 771.

qu'il lui donna, ne purent empêcher la chûte de ce prince cruel. Le roi de Grenade profita des troubles qui agitoient la Castille pour s'emparer d'Algésire. Il détruisit cette ville jusqu'aux fondemens, sans qu'elle ait été rétablie depuis. Le roi Henri, qui étoit environné d'ennemis, & qui n'étoit pas encore bien affermi sur son trône, dissimula cette offense, & conclut une trève avec le prince Maure.

Abil-Gualid, depuis cet instant, goûta le plaisir de régner, sans qu'il fût altéré par aucun trouble domestique, ou par aucune guerre étrangere. Il entretint une paix constante avec les Chrétiens jusqu'à sa mort qui arriva l'année 1379 : Henri de Transtamarre étoit mort quelque tems auparavant. Quelques historiens, qui ne veulent point que les princes puissent mourir comme les autres hommes, avancent qu'Henri perdit la vie par

la perfidie d'un Maure qui lui fit présent de riches brodequins empoisonnés. Mais des auteurs plus dignes de foi, assurent que ce prince mourut d'une maladie de nerfs. Don Juan son fils régna après lui : Abou-Hadjad-Mehemet, fils d'Abil-Gualid, succéda aussi à son pere. Ce prince passe avec justice pour un des meilleurs rois qui aient été sur le trône de Grenade. Incapable de se laisser éblouir par l'éclat d'une fausse gloire, il préféra les avantages de la paix, aux conquêtes les plus brillantes. Son royaume épuisé par une longue guerre, se répara insensiblement ; le commerce & l'agriculture, ces deux sources intarissables de richesses pour un état, porterent par-tout la vie & l'abondance. Il fit aussi fleurir les beaux arts, & décora les villes de Grenade & de Guadix d'édifices superbes. Les Maures, malgré leur inconstance naturelle,

n'oſerent troubler par des diſſentions domeſtiques, un regne ſous lequel ils vivoient heureux.

Don Juan, roi de Caſtille, mourut d'une chûte de cheval à la fleur de ſon âge, l'année 1390. Abou-Had- Heg. 793.
jaj-Mehemet ne lui ſurvécut que de deux années, & eut pour ſucceſſeur Abbi-Abdallah-Iouſef ſon fils, qui fut l'onziéme roi de ſa famille. Ce prince, à l'exemple de ſon pere, cultiva l'amitié des Chrétiens; il donna même la liberté à un grand nombre de Caſtillans qui étoient priſonniers, ſans exiger de rançon. L'attachement qu'il montroit pour les Chrétiens, penſa lui devenir funeſte. Ce prince, avoit quatre fils qui s'appelloient Iouſef, Mehemed, Ali, & Ahmed. Mehemed, qui n'avoit aucune eſpérance de monter ſur le trône, n'étant que le cadet, réſolut de s'en emparer par la violence; il déguiſe ſon ambition ſous

les apparences du zele, & publie que la religion eſt en danger ſous un prince qui n'étoit Muſulman que de nom, & qui avoit fait en ſecret profeſſion du Chriſtianiſme. L'inconſtance naturelle des Maures, leur amour pour la nouveauté, & leur attachement pour leur religion, attirerent au jeune prince un grand nombre de partiſans. Grenade alloit éprouver toutes les horreurs d'une guerre civile, lorſque l'ambaſſadeur du roi de Maroc, qui ſe trouvoit alors dans cette ville, ſuſpendit par ſon habileté l'animoſité qui régnoit entre les deux partis. Il leur repréſenta que leurs diviſions, plutôt que le courage de leurs ennemis, avoient été la cauſe des pertes qu'ils avoient eſſuyées; qu'en tournant, comme ils faiſoient, leurs armes les uns contre les autres, & ſe détruiſant mutuellement, ils avançoient la chûte de leur empire en Eſpagne, & en fa-

cilitoient la conquête aux Chrétiens. Il dit à Mehemet que rien au monde n'étoit capable de soustraire un fils à l'obéissance qu'il devoit à son pere; que de vouloir attenter à la vie de celui à qui on la devoit, c'étoit renverser les premieres loix de la nature, & violer ses droits les plus sacrés. Il les exhorta ensuite à se réunir contre l'ennemi commun, & à profiter de l'occasion que leur présentoit la fortune, le roi de Castille étant infirme, & occupé d'une guerre contre les Portugais, & les grands du royaume étant peu unis entr'eux.

Les deux partis, touchés des représentations de l'ambassadeur de Maroc, mirent bas les armes, ou plutôt les tournerent contre les Chrétiens. Un J. C. 1392. corps de troupes de trois mille hom- Heg. 796. mes d'infanterie & de sept cens chevaux, fit une irruption dans le royaume de Murcie, & porta par-tout la

terreur & la désolation. Alfonse-Fayard, suivi seulement de sept cens hommes, osa attaquer les Maures, & les défit entierement. Ce mauvais succès rallentit bientôt leur premiere ardeur, & les engagea à accepter la trève que leur proposoit Henri, roi de Castille.

J. C. 1394. Heg. 798. Peu s'en fallut qu'elle ne fût rompue deux années après, par la témérité, ou plutôt par la folie de Martin de Barbuda, Portugais de nation, & grand-maître de l'ordre d'Alcantara. Il étoit fort lié avec un hermite nommé Jovan-de-Sayo, que le peuple superstitieux regardoit comme un homme inspiré, & qui n'étoit qu'un fanatique. Celui-ci n'entretenoit le grand-maître, que des victoires qu'il devoit remporter sur les Maures, & ne cessoit de l'exhorter à défier le roi de Grenade à un combat singulier. Il l'assuroit de la part du Ciel, qu'il sor-

tiroit victorieux du combat, & que les Maures, par leur défaite, seroient forcés de convenir de l'avantage de la religion Chrétienne sur la Musulmanne.

Le trop crédule grand-maître se laissa persuader par l'hermite, & envoya des ambassadeurs au roi de Grenade, pour l'appeller en duel; il leur avoit ordonné en cas que ce prince ne voulût pas accepter le défi, de lui proposer un combat de cent Chrétiens, contre deux cens Maures, pour lui faire voir que la religion de Jesus-Christ étoit la meilleure. Les envoyés du grand-maître furent chassés honteusement de Grenade. Barbuda persistant toujours dans son projet, résolut d'être l'aggresseur, & se mit en campagne, suivi de trois cens cavaliers, & de mille fantassins. Les peuples malheureusement séduits par les prédictions de l'hermite, accoururent en

foule ſous ſes étendarts, & il ſe vit bientôt à la tête de cinq mille hommes : mais la plupart étoient mal armés, & ſans aucune diſcipline militaire. En vain, le roi de Caſtille, pour détourner le grand-maître de l'entrepriſe téméraire qu'il avoit formée, lui envoya deux des principaux ſeigneurs de ſa cour : prieres, menaces, repréſentations, tout fut inutile. Il entra ſur les terres des Maures, & voulut emporter de force un château. Le roi de Grenade, à la tête de plus de cent mille hommes, tomba ſur lui à l'improviſte, & diſſipa aiſément les troupes mal armées des Chrétiens. Barbuda, à la tête des trois cens cavaliers qui l'accompagnoient, ſoutint long-tems le choc des ennemis, & tomba enfin percé de coups, après avoir fait périr pluſieurs Maures de ſa main. Les trois cens cavaliers, à ſon exemple, combattirent avec une

valeur héroïque, & se firent tous tuer, sans qu'un seul prît la fuite. Les Maures, après le combat, remarquerent avec admiration, que ces intrépides guerriers n'avoient reçu des blessures que par devant; & que chacun d'eux, après sa mort, couvroit de son corps la place qu'il avoit occupée en combattant.

Le roi de Grenade satisfait de s'être vengé du grand-maître qui avoit violé la trève, & sçachant que cette infraction s'étoit faite malgré le roi de Castille, voulut bien se contenter des excuses que ce prince lui fit faire, & continua de vivre en bonne intelligence avec les Chrétiens jusqu'à sa mort, qui arriva par la trahison du sultan de Maroc. Ce sultan conservoit J. C. 1396.
depuis long-tems contre le roi de Grenade une haine d'autant plus dangereuse, Heg. 799.
qu'elle étoit cachée sous le voile de l'amitié; il avoit tenté différens

moyens de le faire périr, sans qu'aucun eut pu lui réussir. Il voulut essayer la voie du poison, & lui envoya à cet effet des présens magnifiques, parmi lesquels il y avoit un vêtement empoisonné. Le roi de Grenade charmé de la beauté & de la richesse de ce vêtement, ne l'eut pas plutôt mis sur son corps, qu'il ressentit des douleurs affreuses. Ce prince infortuné, après avoir lutté pendant trente jours contre la mort, expira enfin dans des tourmens horribles. Mehemet son second fils, le même qui avoit voulu détrôner son pere, s'empara à main armée d'une couronne, qui par le droit de la naissance, appartenoit à Ioussouf son frere aîné.

Ce jeune sultan étoit actif, entreprenant, d'une éloquence douce & persuasive, aux charmes de laquelle il étoit impossible de résister. Ses manieres insinuantes & populaires lui

avoient attiré la confiance des Maures, & il s'en étoit servi pour satisfaire son ambition qui étoit extrême, & à laquelle il avoit sacrifié les droits les plus sacrés. Malgré la haine qu'il portoit aux Chrétiens, il crut devoir dissimuler avec eux, & rechercher l'amitié du roi de Castille, dans la crainte que ce prince ne vînt à embrasser le parti de son frere aîné, & n'entreprît de le mettre sur le trône. Mehemet se rendit en personne à Tolede, où Henri étoit alors, & fit si bien auprès de ce prince, qu'il en fut reconnu pour roi de Grenade, & renouvella avec lui la trève qui étoit entre les Chrétiens & les Maures.

Mehemet étoit trop ennemi des Chrétiens, pour être fidele au traité qu'il venoit de signer: mais avant que de le violer, il vouloit s'affermir sur le trône; dès qu'il vit son autorité bien établie, il cessa de dissi-

muler avec eux, & fit éclater toute la haine qu'il leur portoit. Ses premiers coups tomberent sur la ville d'Aiamonté qu'il surprit, & dont il s'empara. Quoique cette hostilité fût une déclaration de guerre tacite, le roi de Castille, voulut cependant tenter la voie de la négociation. Il lui envoya deux hérauts pour le sommer de rendre la ville dont il s'étoit emparé contre la foi du traité. Mehemet attribuant cette démarche à la terreur de ses armes, n'en devint que plus audacieux, & détacha un corps de son armée du côté de Biatia, qui mit tout à feu & à sang. Pierre Maurique, à qui l'on avoit confié la défense des frontieres de ce côté-là, & plusieurs autres officiers, rassemblerent à la hâte quelques troupes pour s'opposer aux ravages que faisoient les Maures. Les deux nations se rencontrerent proche la ville de Quesada, & se battirent

J. C. 1406. Heg. 809.

avec la plus grande animosité. La nuit qui survint, sepára les combattans, sans qu'aucune des deux pût s'attribuer la victoire.

Henri, roi de Castille, se rendit aussitôt à Madrid, afin de préparer tout pour la campagne. L'armée Chrétienne devoit être composée de cinquante mille hommes de cavalerie, & de quatorze mille hommes d'infanterie; il devoit outre cela y avoir une artillerie de cent canons. Trente galéres furent armées pour garder les côtes, & empêcher les Africains de porter aucun secours. La mort d'Henri qui arriva dans le même tems, n'empêcha pas les Castillans de continuer leurs préparatifs. Ferdinand frere de ce prince, & qui étoit régent de Castille, fut chargé de la conduite de la guerre. Il ouvrit la campagne par la prise de la ville de Pruna: il fut redevable de cette conquête à un trans- J. C. 1407. Heg. 810.

fuge qui lui indiqua un endroit foible des murailles.

Mehemet, de ſon côté, à la tête de plus de cent mille hommes, vint mettre le ſiége devant la ville de Lucene. Ce prince n'ayant pu s'en rendre maître, ſe préſenta devant Biatia; il brûla les fauxbourgs, & peu s'en fallut que cette place ne fût emportée d'aſſaut. La terreur fut grande dans toute la province; tout le monde prit les armes, dans le deſſein de forcer les Maures à lever le ſiége. Ceux-ci craignant d'être attaqués à leur tour par les Chrétiens, ſe retirerent en commettant mille déſordres, & laiſſant par tout d'affreuſes traces de leur paſſage.

Les deux nations n'étoient pas moins acharnées l'une contre l'autre ſur mer que ſur terre. Treize galeres de Caſtille en ayant rencontré vingt-cinq de Tunis, ne balancerent pas à

les attaquer ; les Tunisiens, malgré la supériorité du nombre, furent défaits. Huit de leurs galeres tomberent au pouvoir des Chrétiens, plusieurs autres furent coulées à fond, & le reste de la flotte éhappa par la fuite à la poursuite du vainqueur : cet heureux succès ranima la confiance des Chrétiens. Le prince Ferdinand mit le siége devant Zahara, dont il se rendit maître. Aiamonté ouvrit les portes à un autre général Espagnol. Le roi de Grenade, de son côté, se présenta devant Jaën avec une armée de quatre-vingt mille hommes de pied, & de six mille chevaux. Ferdinand craignant qu'une place aussi importante ne succombât sous les efforts des Maures, entreprit de leur faire lever le siége, résolu, s'il étoit nécessaire, de hazarder une bataille. Mais le roi de Grenade lui en épargna la peine : car à peine ce prince eut appris l'appro-

che de l'armée Chrétienne, qu'il se retira honteusement. Le reste de la campagne se passa en ravages de part & d'autres; la rigueur de l'hiver & les pluies continuelles suspendirent pour quelque tems les hostilités. Elles recommencerent au printems de l'année suivante avec plus de fureur que
J. C. 1408. Heg. 811. jamais. Le roi de Grenade mit le siége devant la ville d'Alcaudette, dont il ne put s'emparer. Tandis qu'il étoit devant cette place, l'armée Chrétienne partagée en trois corps, entra dans le royaume de Grenade, & y porta par-tout la terreur & la désolation. Les Maures consternés & abattus par tant de pertes, demanderent avec instance que la trève fût renouvellée. Ferdinand, pour s'assurer la possession des conquêtes qu'il avoit faites durant la guerre, voulut bien y consentir, & la trève fut conclue pour huit mois.

La

La mort de Mehemet, roi de Grenade, qui arriva dans le même tems, fit espérer que la trève pourroit être convertie en une paix durable. Ce prince sentant qu'il ne pourroit pas réchapper du mal dont il étoit attaqué, voulut avant que de mourir assurer le trône à son fils. Mehemet, non content d'avoir ravi la couronne à Iousef son frere aîné, l'avoit fait renfermer dans une prison étroite, dans la crainte que son frere ne fût élu souverain au préjudice de son fils. Il résolut de le faire périr, & envoya un de ses principaux officiers pour lui couper la tête. L'officier, à son arrivée, trouva Iousef qui jouoit aux échecs avec un Imam. Il lui fit part aussi-tôt de la triste commission dont il étoit chargé. Iousef le pria de lui donner deux heures pour mettre ordre à ses affaires; sur son refus, il le conjura de lui laisser du moins ache-

ver la partie qu'il avoit commencée, ce que l'autre n'osa lui refuser. Mais avant qu'elle fut terminée, il arriva un courier de Grenade, qui apporta la nouvelle que Mehemet étoit mort, & que les Grenadins avoient élu Iousef pour leur roi. L'officier, au lieu d'exécuter sa commission, accompagna le nouveau prince jusqu'à Grenade, où il prit possession de la couronne, & fut le treiziéme roi de la dynastie des Alhamares. Ce prince fut à peine sur le trône, qu'il rechercha avec empressement l'amitié du roi de Castille; il lui envoya des ambassadeurs qui lui présenterent des chevaux harnachés superbement, des sabres garnis en or & enrichis de diamans, & des étoffes de soie. La tréve qui avoit été conclue avec son prédécesseur, fut confirmée.

J. C. 1410. Heg. 813. L'animosité qui étoit entre les deux nations, ne tarda pas à éclater, & elles

reprirent bientôt les armes, quoique la trève ne fût pas encore expirée. Les Maures s'emparerent de la ville de Zahara; mais la forteresse résista à tous leurs efforts, & resta au pouvoir des Chrétiens. Ceux-ci mirent le siége devant Antequera : le roi de Grenade accourut au secours de la place à la tête d'une armée de quatre-vingts mille hommes d'infanterie, & de cinq mille chevaux. Ferdinand déterminé à vaincre ou à mourir, sortit de ses retranchemens, alla présenter la bataille aux Maures, quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre, & les défit entierement. Ce prince retourna ensuite devant Antequera; ses soldats, par son ordre, creuserent un fossé profond autour de cette ville, & le fortifierent par une bonne muraille flanquée de tours de distance en distance. Iousef fit un dernier effort pour sauver une place aussi importante pour

lui ; il fit prendre les armes à tous ses sujets qui étoient en état de les porter, & marcha droit aux ennemis, résolu de les combattre s'ils sortoient de leur camp, ou d'en forcer les retranchemens s'ils refusoient la bataille. Les Chrétiens resterent immobiles dans leur camp, & le roi de Grenade le trouva si bien fortifié, qu'il n'osa l'attaquer, & qu'il fut contraint de se retirer honteusement.

Les assiégés, malgré la retraite des Maures & malgré la famine qui commençoit à se faire sentir dans la ville, se défendoient avec courage. Ferdinand irrité de trouver une si longue résistance, fit donner un assaut général ; ses troupes se rendirent maîtres d'une tour, & de-là se répandirent dans la ville ; les Maures se réfugierent dans la citadelle, & soutinrent encore pendant huit jours les efforts redoublés des Chrétiens. Enfin,

n'ayant aucune espérance d'être secourus, ils se déterminerent à capituler. Une trève de dix-sept mois termina une guerre qui avoit duré si long-tems.

Les habitans des villes que les Arabes d'Afrique tenoient en Espagne, se voyant abandonnés par Abou-Saïd, roi de Fez, & craignant de subir le joug des Chrétiens, s'étoient donnés depuis quelques tems au roi de Grenade. Les Maures de Gibraltar, mécontens d'Iousef, roi de Grenade, se souleverent contre lui, & envoyerent prier Abou-Saïd de les protéger comme ses anciens vassaux. Ce prince avoit un frere nommé Saïd, comme lui, qui par son courage & mille autres belles qualités, étoit fort aimé des peuples. Le roi de Fez, charmé de trouver une occasion aussi favorable d'éloigner un prince qui lui fai-

J. C. 1411. Heg. 814.

ſoit ombrage, l'envoya en Eſpagne à la tête de deux mille hommes de pied, & de mille chevaux. Il lui ordonna de ſe jetter dans Gibraltar, & de tenter même d'attirer dans ſon parti les villes qui s'étoient détachées du royaume de Fez. Iouſef, pour ne point donner à ce nouvel ennemi le tems de ſe fortifier, ſe préſenta auſſitôt devant Gibraltar. Saïd implora le ſecours de ſon frere; mais celui-ci qui deſiroit ſa perte, ſe contenta de lui envoyer quelques vaiſſeaux mal équipés, qui furent pris par ceux du roi de Grenade. Gibraltar fut forcé d'ouvrir ſes portes à Iouſef, qui fit priſonnier Saïd, & l'enferma dans une tour de l'Alhambra. Le roi de Fez ne ceſſoit de ſolliciter Iouſef de faire périr ſon frere; mais le roi de Grenade, ſoit généroſité naturelle, ou plutôt l'eſpérance d'exciter quelques troubles

en Afrique par le moyen de Saïd, rejetta avec indignation une propoſition auſſi odieuſe.

La trève qui étoit entre les Chrétiens & les Maures fut prolongée à diverſes repriſes, & ſubſiſta pendant treize années. Iouſef, roi de Grenade, mourut l'année 1423. Son fils Mehemet, ſurnommé Elazari ou le Gaucher, lui ſuccéda, & ne fut preſque connu que par ſes malheurs. A peine fut-il ſur le trône, qu'il rechercha avec empreſſement l'amitié des rois de Caſtille & de Tunis. Ce prince imprudent ſongeoit à ſe fortifier par des alliances au-dehors, & ne négligeoit rien pour s'attirer la bienveillance des étrangers, tandis qu'il ne put réuſſir à ſe concilier l'affection de ſes propres ſujets; auſſi ne tarda-t-il pas à éprouver que l'amour des peuples, eſt le plus ferme appui du trône. Les ſujets ſe révolterent, &

élurent en sa place Mehemet-El-Sugair, ou le Petit, qui étoit son cousin.
J. C. 1427. Heg. 831. Le roi déposé se réfugia auprès d'Abou-Faris, roi de Tunis, dans l'espérance que ce Sultan embrasseroit sa défense, & le rétabliroit sur le trône.

Le nouveau roi de Grenade étoit trop habile, pour ne point sçavoir de quelle importance il est de ne laisser aucune ressource à un parti que l'on veut détruire. Aussi exila-t-il tous ceux qu'il soupçonnoit d'être attachés à son prédécesseur, & il confisqua tous leurs biens pour les distribuer à ses créatures. Iousef-Aben-Siradj, juge suprême de Grenade, & d'une des plus illustres familles parmi les Maures, & qui étoit encore plus recommandable par ses vertus que par la noblesse de son extraction & par l'éclat de ses dignités, redoutant la tyrannie du nouveau roi de Grenade, se réfugia à Murcie. Son dessein étoit de se

venger du tyran de sa patrie, & de rétablir Mehemet-El-Azari, par le moyen de Don Jean, roi de Castille. Il fut reçu favorablement de ce prince, qui approuva le dessein qu'il avoit formé ; il lui donna même une lettre pour le roi de Tunis, dans laquelle il exhorta ce Sultan à remettre sur le trône un prince qui en avoit été chassé injustement, & lui prometroit de partager avec lui la gloire d'une entreprise aussi juste.

Ioufef-Aben-Siradj assuré de la faveur du roi de Castille, partit aussi-tôt pour Tunis, & remit à Abou-Faris les lettres du roi de Castille ; il représenta ensuite avec des couleurs si noires la conduite du nouveau roi de Grenade, & fit une peinture si affreuse de ses cruautés, qu'il détermina Abou-Faris à rétablir Mehemet-El-Azari. Le monarque Africain fit équiper une flotte, sur laquelle il fit embarquer

trois mille hommes de troupes. Mehemet-El-Azari aborda heureusement à Almerie qui lui ouvrit ses portes. La révolution devint générale ; toutes les villes du royaume de Grenade s'empressoient de reconnoître leur légitime souverain, la capitale se déclara aussi en sa faveur. Le malheureux Mehemet-El-Sugaïer se vit en un instant abandonné de tout le monde ; il se réfugia dans la forteresse de l'Alhambra ; il y fut pris & périt, comme la plupart des ambitieux, par la main du bourreau.

Mehemet-El-Azari, à peine rétabli sur le trône, méconnut la main qui l'y avoit placé, & refusa de payer au roi de Castille le tribut dont il étoit convenu, & auquel ses ancêtres avoient toujours été soumis. Don Jean, indigné de son ingratitude, se vit forcé de dissimuler, à cause qu'il étoit en guerre avec le roi d'Arragon : mais

dès qu'elle fut terminée, il envoya un ambassadeur au roi de Grenade, pour le sommer de payer le tribut ordinaire; il dépêcha en même tems un envoyé au roi de Tunis, avec des présens considérables, pour représenter à ce prince l'ingratitude de Mehemet, & le prier de ne point le secourir; ce qu'il obtint facilement.

Don Jean assuré de n'être point traversé dans la vengeance qu'il se proposoit de tirer du roi de Grenade, lui déclara la guerre. Elle commença de part & d'autre par des incursions, les campagnes furent ravagées, & les villages réduits en cendre: on prit & on perdit quelques villes, & les succès furent à peu près égaux des deux côtés. L'hiver & les pluies continuelles qui survinrent, interrompirent les hostilités, & firent trève pour quelque tems aux malheurs dont les peuples étoient accablés.

J. C. 1431. Heg. 835. Le calme dont ils jouirent, ne fut pas de longue durée, & la guerre recommença avec la belle saison. Il y eut cette même année le 24 Avril un tremblement de terre en Espagne, qui causa de grands dommages. Plusieurs villes furent renversées en Catalogne & en Roussillon, & ensevelirent les habitans sous leurs ruines. Dans le plus fort du tremblement de terre, les Maures & les Chrétiens en étoient aux mains, & se disputoient la victoire. Les combattans saisis d'une terreur subite, suspendirent la fureur qui les animoit, & se séparerent réciproquement.

Don Jean, roi de Castille, étant arrivé à Cordoue dans le mois de Mai, envoya le connétable Don Alvaro-de-Luna, avec ordre de ravager la campagne d'Illora, la plaine de Grenade. Les Chrétiens se répandant dans le pays, porterent de tous côtés la ter-

reur & la désolation. Le connétable, après avoir brûlé les moissons, & réduit en cendre les villages, s'avança ainsi jusques sous les murs de Grenade cette ville alors si florissante par le séjour de ses rois, & la beauté des édifices dont elle étoit ornée. Les habitans, du haut de leurs remparts, voyoient les flammes qui dévoroient leurs maisons de campagne. Les Chrétiens, dans le dessein d'attirer les Arabes au combat, détruisirent un superbe palais des rois de Grenade, qui étoit aux environs de cette capitale. Toutes ces hostilités ne purent déterminer les Grenadins à sortir de leurs murailles; ils craignoient de diminuer leurs forces par un combat, dont l'issue même pouvoit leur devenir funeste, & que le roi de Castille ne vînt ensuite les attaquer, après qu'ils se seroient affoiblis.

Leur crainte n'étoit que trop bien

fondée. En effet, Don Jean parut peu de jours après devant Grenade, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Il conduisoit avec lui Iousef-Elahmar ; ce prince étoit petit-fils de Mehemet, roi de Grenade, que Pierre le Cruel avoit fait périr à Seville. Les habitans sortirent aussi-tôt de la ville, en poussant des cris terribles, & attaquant les Chrétiens. Les premiers l'emportoient par le nombre ; & comme Grenade étoit peu éloignée du champ de bataille, des troupes fraîches prenoient la place de ceux qui étoient blessés. Don Jean de son côté faisoit avancer les régimens qui n'avoient pas encore combattu. Les Chrétiens firent enfin un dernier effort, & commencerent à faire reculer les Maures, malgré les renforts qui leur venoient continuellement. Ceux-ci cependant firent leur retraite toujours en combattant, & se retire-

rent sous les murs de Grenade, sans perdre leur rang.

Don Jean, craignant quelque surprise de la part des Arabes, choisit pour camper un terrein qui étoit au pied du Mont Elvire, rien ne fut oublié pour rendre le camp inaccessible; il fit faire de grands retranchemens tout autour, & fit creuser un fossé profond. Les Maures, au nombre de plus de deux cens mille hommes d'infanterie, & de cinq mille de cavalerie, vinrent le Dimanche suivant présenter une seconde fois la bataille aux Chrétiens. L'action commença par le grand-maître de la Calatrava, qui avec un corps de troupes étoit sorti du camp pour applanir un terrein inégal & coupé par des ruisseaux. Il se vit dans un instant assailli par une multitude innombrable de Maures, & auroit infailliblement succombé, s'il n'eût été promptement secouru.

Les comtes de Niebla & de Stunica, qui étoient les plus proches, voyant le danger où étoit le grand-maître, sortirent aussi-tôt des retranchemens, suivis des corps qu'ils commandoient, & accoururent pour le dégager. Don Jean frémissoit de colere, de ce que l'on avoit engagé l'action sans ses ordres; il envoya même le connétable Don Alvaro pour faire rentrer les troupes dans le camp; mais il n'en étoit plus tems, & la retraite eût été trop périlleuse devant un ennemi supérieur en nombre, & fier de ce premier avantage.

Le roi de Castille prit aussi-tôt son parti en homme consommé dans le grand art de la guerre; il sortit de ses retranchemens, & rangea son armée en bataille : le combat devint alors plus égal; & les deux nations animées l'une contre l'autre, se disputerent long-tems la victoire; elle

demeura enfin aux Chrétiens. Les Maures prirent la fuite, & se réfugierent, les uns dans la ville, & les autres sur les collines qui l'environnent.

Ainsi finit cette action sanglante; dans laquelle peu s'en fallut que les Chrétiens ne fussent vaincus. Elle coûta aux Maures dix mille hommes tués sur le champ de bataille, ou dans la poursuite. Don Jean, roi de Castille, resta encore dix jours devant Grenade, & mit tout à feu & à sang dans la campagne. Les Grenadins abattus par la perte de la derniere bataille, n'oserent sortir de leur ville, & virent ravager leur pays, sans avoir le courage de s'y opposer.

Le grand-maître de la Calatrava, & Don Ribera-Antelato resterent sur la frontiere avec Iousef-Elahmar, que le roi de Castille avoit mené avec lui, & qu'il avoit nommé roi de Grenade.

Ces deux généraux avoient ſous leurs ordres un corps d'armée, & devoient tenter de mettre ſur le trône ce même Iouſef qui avoit un parti conſidérable dans Grenade.

Les Chrétiens, malgré la rigueur de l'hiver, continuerent la guerre, & enleverent aux Maures Lora, Archidona, Ronda & Cambil. La ville de Loja ſe rendit d'elle-même, mais l'on fut obligé de mettre le ſiége devant la fortereſſe : les Maures qui s'étoient renfermés dedans, paroiſſant réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité. Aben-Seradj, général des troupes de Mehemet-El-Azari, qui vouloit ſauver une place auſſi importante, vint préſenter la bataille aux Chrétiens; les Maures furent battus, & lui-même perdit la vie dans le combat.

Tandis que le royaume de Grenade étoit en proie à tous les maux que la

guerre attire après elle ; la capitale étoit agitée de troubles. Les habitans mécontens du gouvernement d'Azari, & qui lui attribuoient tous les revers qu'ils avoient essuyés, penchoient en faveur d'Iousef-Elahmar. La défaite d'Aben-Siradj & l'approche des Chrétiens enhardissoient ceux qui avoient pris le parti d'Iousef. Azari qui se vit abandonné de tout le monde, céda le trône à son rival, & se retira à Malaga. Iousef-Elahmar fut reçu en triomphe dans Grenade ; chacun s'empressoit de témoigner la joie qu'il ressentoit d'un événement aussi heureux ; elle étoit sincere dans plusieurs. Ceux qui étoient attachés à leur ancien souverain, se prêtoient aux circonstances, & faisoient éclater les transports de leur joie, avec d'autant plus d'éclat, qu'elle étoit simulée.

Les premiers soins du nouveau roi, furent de témoigner sa reconnoissance

à celui qui l'avoit placé ſur le trône. Il prêta ſerment de fidélité au roi de Caſtille, & lui envoya le tribut ordinaire, & remit en liberté douze cens eſclaves Chrétiens.

Les peuples déſolés par tant guerres, ſe flattoient de jouir de quelques momens de tranquillité, lorſque la mort d'Iouſef-Elahmar changea de nouveau la face des affaires. Ce prince, qui étoit fort âgé, mourut dans le mois de Juin, ayant à peine

J. C. 1432. Heg. 836. régné ſix mois. Les Grenadins, parmi leſquels la légereté & l'inconſtance, paſſoient pour des vertus, rappellerent avec empreſſement Mehemet-El-Azari, qu'ils avoient chaſſé quelques mois auparavant, & le rétablirent ſur le trône: le roi de Caſtille voulut bien confirmer la trève qui avoit été ſignée ſous le regne d'Iouſef-Elahmar.

Cette trève ne fut pas d'une plus

longue durée que celles qui l'avoient précédée; & le feu de la guerre ne tarda pas à se rallumer entre les deux nations. Rodrique-Manrigue s'empa- J. C. 1434. ra par surprise de Guescar, & défit un Heg. 838. corps de troupes qui venoit au secours de la place. Les Arabes se vengerent J. C. de cette perte par la défaite du Gut- 1435. Heg. terre-de-Soto-Mayor, grand-maître 839. d'Alcantara: celui-ci à la tête de douze cens hommes avoit formé le dessein de s'emparer de la ville d'Archidona. Les Maures ayant appris sa marche, se posterent dans des défilés, par lesquels il devoit passer, & lui tuerent presque tous ses soldats; il eut lui-même bien de la peine à échapper aux ennemis, & prit la fuite, suivi seulement de cent hommes des douze cens qu'il avoit conduit à cette expédition. Peu s'en fallut qu'un autre général Espagnol n'eut le même sort; il assiégeoit

Huelma, lorsqu'il fut averti que les Maures avançoient en nombre supérieur pour lui livrer bataille. A cette nouvelle il leva le siége avec précipitation, mais l'évêque de Jaën l'ayant joint quelques jours après, avec un corps de bonnes troupes, il se mit à ravager la campagne de Guadix; il brûla tous les bleds qui étoient alors dans leur maturité. Les habitans de Grenade, au désespoir de se voir frustrés de l'espérance que leur avoit donnée une récolte prochaine, sortirent de leur ville, & vinrent attaquer les Chrétiens. Ceux-ci soutinrent le choc avec beaucoup de courage, & mirent en fuite les Arabes. Don Perea qui étoit un des principaux officiers de l'armée Chrétienne, se distingua dans cette action par une valeur héroïque. Son cheval ayant été tué, & lui-même étant blessé à la cuisse d'un coup de lance, il com-

battit long-tems à pied, & ſoutint les efforts redoublés des ennemis. Ce même Perea ne fut pas ſi heureux quelques années après. Il s'étoit avancé dans le pays ennemi à la tête de quatorze cens chevaux, lorſqu'il fut rencontré par un corps de troupes ennemies bien ſupérieur au ſien. La fuite lui paroiſſant plus inſupportable que la mort même; il fit ferme avec ſa troupe, & combattit juſqu'au dernier ſoupir. Ses ſoldats à ſon exemple ne témoignerent pas moins de bravoure, & ſe firent tous maſſacrer plutôt que de ſe rendre. Cette victoire coûta cher aux vainqueurs qui perdirent leur général & un grand nombre de ſoldats.

J. C. 1438. Heg. 842.

Les troubles qui s'éleverent dans la Caſtille empêcherent les Chrétiens de tirer vengeance de cette défaite. Ceux-ci diviſés entr'eux, tournerent les armes les uns contre les autres, &

les Maures fatigués par tant de guerres, profiterent de cet instant de calme, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites. La tranquillité dont ils jouirent pendant quelques années, leur devint funeste. Elle fit renaître parmi eux la discorde & les factions qu'une guerre étrangere avoit suspendues. Mehemet-Azari, qui avoit éprouvé tant de revers, se vit de nouveau ravir la couronne & la liberté. Ce prince avoit deux neveux appellés Mehemet & Ismael : ce dernier s'étoit mis au service du roi de Castille, soit qu'il redoutât les cruautés de son oncle, ou plutôt qu'il voulût se frayer une route au trône, en se rendant les Chrétiens favorables. Mehemet, qui étoit surnommé Aksa, ou le Boiteux, fit une conspiration à Almerie, dont il s'empara. De-là, il s'avança jusqu'à Grenade, se rendit maître de l'Alhambra, & fit prisonnier

-ner son oncle qui s'étoit renfermé dans cette forteresse. Ce prince malheureux fut chargé de chaînes, tandis que l'usurpateur se fit proclamer roi. Andilbar, gouverneur de Grenade se réfugia dans cette forteresse, suivi de tous ses parens & de ses créatures, dans le dessein de briser les chaînes de Mehemet-Azari, & de le rétablir sur le trône, quand l'occasion s'en présenteroit. Ismael qui étoit à la cour de Castille, avoit aussi un parti dans Grenade, & ceux de sa faction l'inviterent à se mettre à leur tête. Ce prince s'empara de quelques places fortes du royaume de Grenade, & augmenta les troubles qui agitoient cet état. J. C. 1445. Heg. 849.

Mehemet-Elaksa irrité contre le roi de Castille, qui favorisoit Ismael son frere & son rival, & sollicité par le roi d'Arragon, qui étoit ennemi de celui de Castille, fit une irruption J. C. 1446. Heg. 850.

dans l'Andalousie, & se rendit maître de Bena-Maurel & de Ben-Zulema. Il s'empara l'année suivante de Guescar, Arenas, Viles-El-Rubio, & Velès-El-Blanco. Les Castillans divisés entr'eux par des dissentions domestiques, furent incapables de s'opposer aux conquêtes des Maures. Ceux-ci enflés par ces premiers succès, firent une seconde irruption dans l'Andalou-
Heg. 856. sie l'année 1452. Mais ils furent défaits, & les Chrétiens entrerent à leur tour dans le pays ennemi, & y enleverent plus de quarante mille bestiaux.

La guerre civile continuoit toujours parmi les Maures, Ismael l'emporta enfin sur son frere, & le malheureux Mehemet se vit forcé de
J. C. 1453. Heg. 857. quitter le trône. Le nouveau roi, qui devoit en partie son élévation à celui de Castille, oublia bien vîte un service aussi important ; ou plutôt, dans

la crainte de s'attirer la haine des Maures, il parut aussi animé contre les Chrétiens, que ses prédécesseurs.

Don Jean, roi de Castille, mourut l'année suivante, & Henri son fils lui succéda. Ce prince leva une armée de quatorze mille hommes de cavalerie, & de cinquante mille d'infanterie. Comme il avoit formé le projet de ruiner les Maures par la famine, il se contenta de ravager leurs terres, & de brûler leurs moissons. Il pénétra jusques sous les murs de Grenade; les habitans du haut de leur tour voyoient les flammes qui consumoient les villages des environs; mais la crainte d'une défaite qui auroit entraîné leur ruine, les empêcha de hazarder une bataille. J. C. 1454. Heg. 859. J. C. 1455. Heg. 861.

Ce prince, l'année suivante, rentra en campagne, & recommença les mêmes ravages. Les soldats Chrétiens voyoient avec une espece de

dépit que le roi bornoit tous ses exploits à ruiner les terres des Maures, & ils auroient voulu que ce prince leur eût livré bataille. Quelques régimens, qui avoient été détachés de l'armée Chrétienne pour saccager le pays, emportés par leur ardeur, & sans se soucier de la défense qui leur avoit été faite de ne point engager d'action, attaquerent un gros corps de l'armée ennemie; leur témérité eut le succès qu'elle méritoit, & ils furent presque tous hachés en piéces. Le roi Henri se vengea sur la ville de Mena de cette défaite, & fit passer tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge, ni de sexe. Il continua ensuite ses ravages; il n'épargna, ni les arbres, ni les moissons, & réduisit tout en cendre.

Les Maures menacés d'une cruelle disette, demanderent une trève avec instance; elle leur fut accordée, à

condition qu'ils payeroient par an douze mille écus d'or en forme de tribut, & qu'ils donneroient, outre cela, la liberté à six cens Chrétiens. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans ce traité, c'est que la partie du royaume de Grenade, qui confine avec celui de Jaën, n'y fut pas comprise; & il fut stipulé que les hostilités auroient lieu de ce côté-là. Henri avoit laissé un corps de troupes au comte de Castanede, avec ordre d'attaquer les Maures par le royaume de Jaën, mais ce général ayant donné dans une embuscade, fut battu par les Maures, & lui-même resta prisonnier; ce mauvais succès fut cause que la trève fut déclarée générale. J. C. 1457. Heg. 862.

Trois années s'écoulerent sans que les Maures & les Chrétiens eussent rien à démêler ensemble, & la trève fut observée des deux côtés avec assez

J. C. 1460. Heg. de fidélité. Ismael, roi de Grenade, avoit deux fils d'un génie ardent, Abil-Hassan qui étoit l'aîné, fit une irruption dans l'Andalousie malgré la trève, & désola cette province. Il s'en retournoit chargé de butin, & la moitié de ses troupes avoit déja traversé une riviere, lorsque Don Rodrigue Ponce de Leon, fils du gouverneur d'Arcobriga, accourut à la tête de quelques régimens qu'il avoit rassemblés à la hâte; quoique les ennemis fussent supérieurs en nombre, ils les chargea avec beaucoup de courage; ceux-ci ne purent supporter le choc des Chrétiens, & ils prirent la fuite, laissant au vainqueur tout le butin qu'ils avoient fait dans l'Andalousie. Cette

J. C. 1462. Heg. 867. infraction de la trève fut suivie d'hostilités entre les deux nations: Don Juan de Gusman, comte de Niebla, deux années après, enleva Gibraltar

aux Maures; ils perdirent encore la ville d'Archidona, qui se rendit aux marquis de Villaina.

Ismael, roi de Grenade, mourut à Almerie l'année 1465 : les trois dernieres années de son regne furent assez tranquilles. Il eut pour successeur Abil-Haffan son fils aîné; ce nouveau Sultan étoit ennemi juré des Chrétiens. Ils avoient tout lieu de redouter les entreprises d'un prince, qui n'étant encore que simple particulier, avoit osé, malgré la trève, & sans les ordres du roi son pere, leur déclarer la guerre. Il auroit sans doute profité des troubles qui agitoient alors la Castille, si ses propres états en eussent été exempts. Mais, par bonheur pour les Chrétiens, le gouverneur de Malaga se révolta contre lui, & s'empara de la ville de Malaga. Une guerre civile entre les Maures, fut la suite de cette révolte : le rebelle implora le secours

de Henri. Ce monarque qui appréhendoit les Maures à cause des dissentions qui régnoient à sa cour, fut charmé d'entretenir la division parmi eux, & promit au gouverneur de Malaga de l'aider de toutes les forces de son royaume. La haine d'Abil-Hassan contre les Chrétiens, n'en devint que plus implacable; il ravagea l'Andalousie à plusieurs reprises. Mais les différentes expéditions qu'il fit, se terminerent à brûler quelques villages, & à enlever des troupeaux. Le courage des généraux Chrétiens auxquels on avoit confié la défense de la frontiere, & l'inquiétude que lui donnoit la révolte du gouverneur de Malaga, l'empêcherent de se prévaloir de la foiblesse du regne de Henri, & des troubles qui s'éleverent en Castille à la mort de ce monarque. L'envie qu'avoit Abil-Hassan de ranger les rebelles à leur devoir, l'engagea mê-

J. C. 1474. Heg. 879.

me à conclure une trève avec la reine Isabelle, sœur de Henri qui lui avoit succédé dans le royaume de Castille.

Cette princesse avoit épousé Ferdinand, roi d'Arragon; si ce mariage fut d'un heureux augure pour les Chrétiens, par la réunion des royaumes de Castille & d'Arragon, sous un même souverain; (car Ferdinand fut proclamé roi de Castille, en même tems qu'Isabelle en fut déclarée reine,) il consterna les Arabes, dont la domination n'avoit subsisté jusqu'alors, que parce que l'Espagne étoit partagée entre différens princes peu d'accord entr'eux, & qui souvent se faisoient une guerre cruelle, au lieu de se réunir contre l'ennemi commun. L'ambition de Ferdinand, sa valeur & son habileté dans l'art militaire, étoient pour eux un nouveau sujet de crainte. En effet, ce prince

osa former le hardi projet de soumettre les Maures; entreprise que les rois ses prédécesseurs avoient tenté plusieurs fois, sans avoir pu réussir.

Les Maures lui en fournirent bientôt le prétexte, en violant les premiers la trève qui étoit entre les deux nations, par la prise de Zahara. La garnison de cette ville étoit extrêmement foible; & les habitans, loin de suppléer à leur foiblesse par leur vigilance, ne faisoient presque point de garde, se reposant sur la foi des traités. Abil-Hassan s'étant apperçu de leur négligence, résolut de surprendre cette place. Il se met en marche secrettement, & arrive jusques sous les murs de la ville sans être découvert. L'obscurité de la nuit, le vent & la pluie favorisent son entreprise. Les Maures forcent une porte, & entrent dans la place qui est remplie dans un instant de trouble, de

J. C. 1481. Heg. 886.

sang, de carnage & de confusion. Les Chrétiens qui veulent faire quelque résistance, sont passés au fil de l'épée, les autres sont chargés de chaînes; & le vainqueur, après avoir mis une forte garnison, retourne à Grenade.

Ce premier succès ranima la hardiesse des Maures, & ils voulurent surprendre de la même maniere les villes de Castellar & d'Olmera. Mais les Chrétiens, instruits par le malheur des habitans de Zahara, étoient sur leurs gardes, & les repousserent avec perte. J. C. 1482. Heg. 887.

Cependant, Ferdinand & Isabelle se préparoient à la guerre; ils avoient envoyé des ordres dans les provinces, pour lever des troupes, & pour amasser des armes & des vivres. Ferdinand étoit déterminé à ne pas quitter les armes, qu'il ne se fût rendu maître de Grenade. En attendant qu'il pût mar-

cher en personne à la tête de toutes ses forces, il ordonna au gouverneur de Seville de ravager le pays ennemi, & le chargea même de faire quelque entreprise si l'occasion s'en présentoit. Celui-ci se joignit à Rodrigue Ponce, marquis de Cadix. Le corps de troupes qu'ils commandoient, étoit composé de quatre mille fantassins, & de deux mille cinq cens chevaux.

Ces deux généraux formerent le dessein de surprendre Alhama, place forte à sept lieues de Grenade, & que les Maures nommoient le rempart de Grenade. Cette ville étoit fameuse par les bains magnifiques que les rois Maures y avoient fait construire, & où ils alloient souvent se délasser. Les Chrétiens profiterent de l'obscurité de la nuit, & s'y étant rendus par des chemins détournés, arriverent au pied des murailles, sans être découverts. Trois cens des plus déterminés mon-

tent à la forterefse par le fecours des échelles, tuent les fentinelles qu'ils trouvent endormis, & ouvrent les portes au refte des troupes qui les fuivoient. Les habitans, à la pointe du jour, voyant les Chrétiens maîtres de la forterefse, prennent les armes, & font leurs efforts pour empêcher les ennemis de fe faifir de la ville. Le péril étoit preffant pour les Chrétiens, & ils étoient perdus fans reffource, s'ils ne s'emparoient pas fur le champ de la place, & s'ils donnoient le tems aux Grenadins d'accourir au fecours d'Alhama. La grandeur du danger, loin de rallentir l'ardeur des Efpagnols, leur donne une nouvelle hardieffe. Ils font plufieurs attaques à la fois, & s'élancent par différens côtés fur les ennemis. Les uns graviffent fur les ruines des murailles; & tandis que les Maures font occupés à les repouffer, les autres pénétrent dans la ville

Les habitans n'ayant plus d'autre espérance que de vendre leur vie bien cher, se barricadent dans les rues, & font pleuvoir du haut des maisons des tuiles, des pierres, de l'huile bouillante, & les autres traits que leur fournit le désespoir. La constance des Chrétiens l'emporta enfin sur l'opiniâtreté des Maures, & Zahara fut emportée d'assaut; les vainqueurs, dans leur premiere fureur, massacrerent une grande partie des citoyens qui s'étoient réfugiés dans la principale Mosquée. Le reste fut chargé de chaînes: telle furent les préludes de cette longue & cruelle guerre, durant laquelle l'on versa tant de sang, & qui causa enfin la chûte de l'empire des Arabes en Espagne, après y avoir subsisté pendant plus de sept cens ans.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la consternation des Grenadins, à

la nouvelle de la prise d'Alhama. Cette place, qui couvroit Grenade, en étoit le plus ferme rempart ; l'espérance de recouvrer une ville aussi importante, avant que les Chrétiens eussent le tems de s'y fortifier, leur fit prendre les armes sur le champ. Ils partent de Grenade au nombre de cinq mille cavaliers, & de cinquante mille fantassins. Les Chrétiens d'Alhama, instruits de l'approche des ennemis, envoient des courriers de tous les côtés, pour implorer le secours de Ferdinand, & des autres généraux qui étoient sur les frontieres. En attendant qu'ils puissent recevoir quelques renforts, ils se préparent à une vigoureuse défense : tout est en mouvement dans la ville, l'on travaille jour & nuit à réparer les brèches, & à ajouter de nouvelles fortifications aux endroits les plus foibles.

Cependant les Maures se présen-

tent à l'assaut avec beaucoup d'intrépidité, & les plus braves s'empressent d'escalader les murailles. Les assiégés les repoussent avec courage, & les accablent de traits, de bitume, d'huile bouillante & de pierres. On se battit long-tems avee beaucoup de fureur sur le bord d'une riviere qui fournissoit de l'eau à la ville : Alhama n'ayant ni fontaine, ni cîterne, les ennemis entreprirent d'en détourner le cours, & y réussirent enfin, malgré les efforts redoublés des assiégés; mais il en coûta aux Maures les plus braves soldats de leur armée.

Les habitans de Cordoue, à la nouvelle du danger où étoit Alhama, accoururent au nombre de quatre mille hommes, ils ne purent forcer le passage des montagnes, dont les Maures s'étoient emparés. Les assiégés étoient réduits à la derniere extrêmité faute d'eau, & la place étoit sur le

point de ſe rendre, quand Henri Guſman, duc de Sidonia, parut à la tête de cinq mille chevaux, & de quarante mille hommes d'infanterie. Les Maures aimerent mieux eſſuyer la honte de lever le ſiége, que de s'expoſer à une défaite. Le duc, après avoir renforcé la garniſon, & avoir pourvu la place de toutes ſortes de munitions, ſe retira. Les Maures, après ſon départ, mirent de nouveau le ſiége devant Alhama; peu s'en fallut même, qu'ils ne s'en emparaſſent par ſurpriſe. Comme la partie haute de la ville étoit ſiiuée ſur la croupe d'une montagne eſcarpée, & remplie de rochers, les Chrétiens qui croyoient n'avoir rien à appréhender de ce côté-là, n'y faiſoient aucune garde. Les Grenadins montent, ſans être apperçus ſur la montagne, pénétrent dans la place, & maſſacrent tout ce qui ſe préſente devant eux.

Ceux qui échappent à leur premiere fureur, se répandent dans la ville, & y portent l'allarme. Les Chrétiens honteux de s'être laissés surprendre, veulent tous périr ou sauver la place; animés par leur désespoir, ils s'élancent sur les ennemis, tuent les uns, précipitent les autres du haut des murailles, & forcent le reste à prendre la fuite. Les Arabes voyant le mauvais succès de leur stratagême, en revinrent aux régles ordinaires de la guerre. Tandis qu'ils faisoient leurs efforts pour se rendre maîtres d'Alhama, Ferdinand songeoit à l'évacuer. La difficulté de conserver cette ville qui étoit située dans le centre du royaume de Grenade, lui avoit fait embrasser ce parti. La reine Isabelle fut d'un sentiment contraire, & soutint que, loin de se désaisir d'une place aussi importante, on devoit la défendre jusqu'à l'extrêmité; l'on ré-

ſolut de faire en même tems le ſiége de Loja, fortereſſe peu éloignée d'Alhama, & qui par ſon voiſinage devoit ſervir de rempart à cette derniere place.

L'armée Chrétienne n'étoit composée que de cinq mille chevaux, & de huit mille hommes d'infanterie. Ferdinand qui ſe confioit plus ſur la bravoure de ſes troupes, que ſur leur nombre, ſe mit en marche. Les Maures, à ſon approche, leverent le ſiége d'Alhama. Ce prince, après avoir renforcé la garniſon, entra dans la plaine de Grenade, qu'il mit à feu & à ſang, & retourna à Cordoue chargé des dépouilles de l'ennemi. Il rentra en campagne peu de jours après, & vint ſe préſenter devant Loja. Cette ville eſt bâtie dans un vallon ſur le bord du Xenil, qui coule au pied de ſes remparts. Elle étoit aſſez bien fortifiée, mais elle tiroit ſa principale force de

l'habileté d'Ali-Attar, le plus grand général qu'eussent alors les Arabes. Il étoit enfermé dans cette place avec trois mille hommes de cavalerie, l'élite des troupes de sa nation.

Ferdinand campa sur l'autre rive du fleuve qui étoit fort profond. Les ennemis s'étoient emparés du seul pont qu'il y eût sur cette riviere, & le roi les retrouva si bien retranchés, qu'il n'osa les en chasser. Il voulut à son tour se saisir d'une montagne qui dominoit la ville ; & détacha une partie de son armée de ce côté-là. Ali-Attar s'étant apperçu de ce mouvement, fit deux corps de sa garnison. Le premier corps marcha contre les Chrétiens qui étoient sur la montagne, & les chargea avec tant de furie, qu'il les rompit & les mit en désordre. Les Espagnols qui étoient restés dans le camp, témoins de la défaite de leurs compagnons, accourent à leur secours.

Ali-Attar ſaiſit cet inſtant, & ſuivi du ſecond corps de troupes, s'empare du camp preſque ſans coup férir. Les Chrétiens, au déſeſpoir de voir leur camp au pillage, veulent en chaſſer les Maures, & recommencer le combat; mais ils rencontrent de tous côtés l'ennemi victorieux, & ſont obligés de prendre la fuite.

Cette victoire ranima les eſpérances des Maures, & ils mirent de nouveau le ſiége devant Alhama. Ferdinand craignant que cette ville ne ſuccombât enfin ſous les efforts des ennemis, y fit paſſer des troupes; la défenſe de cette importante place fut confiée à Louis Oſorio, évêque de Jaën. Le roi en même tems, pour faire une diverſion favorable, ravagea de nouveau la plaine de Grenade.

Tandis que les Chrétiens portoient dans les environs de cette ville le car-

nage, les incendies & la désolation; la guerre civile, avec toutes les fureurs qui l'accompagnent, s'alluma dans cette capitale, & mit le comble à tous les maux auxquels ses malheureux citoyens étoient déja en proie. Il y avoit long-tems que les Grenadins supportoient impatiemment le joug d'Abil-Hassan; ses cruautés, son avarice & sa tyrannie lui avoient aliéné les cœurs de ses sujets. Ils le regardoient comme l'auteur de tous les malheurs qu'ils éprouvoient, pour avoir violé imprudemment la trève, & avoir attiré par-là une guerre fâcheuse. L'on se répandoit en plaintes & en murmures contre lui, & les esprits étoient dans cette agitation qui annonce la révolte, lorsqu'une femme, animée par la jalousie, fit éclater la rebellion. Elle étoit du sang royal de Grenade, & avoit épousé Abil-Hassan; mais ce prince inconstant,

l'avoit abandonnée pour une esclave Grecque, dont il étoit devenu éperdûment amoureux. La Sultane craignant que son époux ne fît périr les enfans qu'il avoit eus d'elle, pour laisser le trône à ceux qui lui étoient nés de sa favorite, sauva ses deux fils, en les faisant descendre la nuit du haut de la tour de Comare, par une corde faite des voiles & des coëffures de ses femmes. Elle excita ensuite les Maures à embrasser la défense de ses enfans. La ville fut remplie dans un instant de trouble & de confusion; les plus mutins se rassemblerent, & mirent la couronne sur la tête d'Abou-Abdoullah qui étoit le fils aîné de la Sultane. Abil-Hassan son pere se voyant abandonné de tout le monde, & craignant pour sa vie, prit la fuite; il se retira à Malaca, & implora le secours de son frere, appellé Abou-Abdoullah, auquel l'on avoit donné le sur-

nom de Zagal, pour le diſtinguer de ſon neveu. Malaca, Baſta & pluſieurs autres villes reſterent fidelles à Abil-Haſſan; le reſte du royaume embraſſa le parti du nouveau Sultan. Les Maures ainſi diviſés en deux factions, ſe faiſoient une guerre cruelle; mais, malgré toute leur animoſité, l'on ne vit aucun des deux partis appeller les Chrétiens à leur ſecours. Ils ſuſpendoient au contraire leur querelle particuliere, & ſe réuniſſoient, dès qu'il s'agiſſoit de combattre contre les Eſpagnols, tant étoit extrême la haine qu'ils leur portoient. Ils firent même pluſieurs incurſions ſur les frontieres, & ſurprirent Cagnette; mais cette ville ne reſta pas long-tems en leur pouvoir, le marquis de Cadix l'ayant repriſe l'année ſuivante.

J. C. 1483. Heg. 888. Ce ſeigneur, animé par ce ſuccès, réſolut de porter à ſon tour le feu de la guerre dans le royaume de Grenade.

nade. Il communiqua ſon deſſein au grand-maître de l'ordre de S. Jacques qui, après l'avoir approuvé, joignit ſes troupes avec les ſiennes. Dans le même tems, Don Juan de Sylva, gouverneur de Seville, avoit tenté de ſurprendre la ville de Zahara, mais ayant échoué dans ſon entrepriſe, il s'étoit réuni au marquis de Cadix, & au grand-maître de S. Jacques. L'armée Chrétienne, diviſée en trois corps, pénétra dans la plaine de Malaga, par les montagnes qui l'environnent, & mit tout à feu & à ſang. Quelques cavaliers oſerent même ſe préſenter juſques ſous les murs de la ville. Les habitans, qui du haut de leur tour, voyoient leur campagne embraſée, prennent les armes & marchent contre les Chrétiens. Ceux-ci fatigués par une marche de deux jours, & embarraſſés par le butin qu'ils avoient fait, veulent éviter la

rencontre des Maures, & descendent dans un vallon, au milieu duquel couloit une riviere. Les Maures les y poursuivent, & en font un carnage affreux. Le grand-maître de S. Jacques adressant la parole à ses soldats: » Jus„ qu'à quand nous laisserons nous égor» ger comme des victimes; ouvrons» nous un passage le fer à la main, ou » du moins, si nous périssons, que ce » ne soit pas sans nous être vengés. » Il dit, & en même tems il fait ses efforts pour parvenir au haut de la montagne; ses troupes animées par ses paroles, & encore plus par son exemple, le suivent courageusement, & renversent tout ce qui ose s'opposer à leur marche. Quand ils furent sur le sommet de la montagne, le combat recommença avec une nouvelle fureur. Le grand-maître ayant trouvé des guides, eut le bonheur d'échapper avec sa troupe, par des chemins

détournés. Le reste de l'armée fut haché en piéces, ou fait prisonnier. Le corps de troupes que commandoit le gouverneur de Seville, fut le plus maltraité. De deux mille sept cens hommes, dont il étoit composé, huit cens perdirent la vie sur le champ de bataille, & mille six cens furent chargés de chaînes. Cette journée fut extrêmement glorieuse pour Abou-Abdoullah-El-Zagal, gouverneur de Malaca, & frere du Sultan Abil-Hassan. Il commandoit les Maures dans cette action, & contribua beaucoup à la victoire qu'ils remporterent par sa valeur & par son habileté.

La guerre civile cependant continuoit avec plus de fureur que jamais entre le pere & le fils; il y eut même un combat sanglant entre les Maures des deux partis, dans lequel le jeune Sultan fut défait. Ces deux princes rivaux ne s'accordoient que dans la

haine implacable qu'ils avoient pour les Chrétiens. Ils suspendoient de tems en tems leur animosité réciproque pour tourner leurs armes contre l'ennemi commun, & ils s'efforçoient à l'envi l'un de l'autre de remporter quelque victoire éclatante sur les Espagnols, espérant par-là s'attirer la faveur des Maures.

Le dernier avantage qu'avoit eu Abdoullah-Zagal contre les Chrétiens affligea le jeune Sultan, malgré toute la haine qu'il avoit pour eux. Il voulut à son tour se distinguer par quelque entreprise éclatante, & forma le projet de s'emparer de Lucène, ville grande & assez peuplée, mais mal fortifiée. Diegho de Corduba, ayant appris qu'il étoit menacé d'un siége, prépara tout pour une défense vigoureuse, malgré le mauvais état de la place. Il fit passer les vieillards, les femmes & les enfans dans

la partie haute de la ville, & fortifia à la hâte la ville basse; ne doutant point que les Arabes ne commençassent l'attaque de ce côté-là. Il dépêcha en même tems plusieurs courriers au comte de Cabra, pour le prier de venir à son secours. Les historiens Arabes racontent que le roi de Grenade sortant par la porte d'Elvire, la lance de son étendart se rompit contre la voûte, ce qui fut regardé comme un mauvais augure par ce peuple superstitieux. Ils disent aussi qu'un renard passa à travers ses troupes, sans qu'aucun des traits qu'on lança contre lui, pût l'atteindre. Cette derniere aventure fut regardée, comme un présage, encore plus sinistre que la premiere, plusieurs des principaux officiers voulurent rebrousser chemin, & représenterent au roi que l'entreprise qu'il avoit formée, lui seroit certainement funeste; mais ce

prince moins livré à la ſuperſtition que les autres, ou plutôt qui croyoit marcher à une victoire certaine, ne voulut pas renoncer aux avantages, qu'il ſe flattoit de remporter. Il perſiſta dans ſon premier deſſein, & mit enfin le ſiége devant Lucène. Il s'étoit imaginé que les habitans intimidés par ſa préſence, lui ouvriroient leurs portes dès qu'il paroîtroit; mais il éprouva de leur part une réſiſtance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Tandis que la place étoit aſſiégée, quelques corps de troupes ſe mirent à ravager la campagne, & porterent par-tout la terreur & la déſolation. Il y avoit parmi les Maures un officier nommé Ahmed-Ben-Siradj, qui étoit ami du gouverneur de Lucène. Cet officier affectant une fauſſe compaſſion, repréſenta au gouverneur les malheurs d'une place emportée d'aſſaut, & le conjura de les éviter, en

ſe rendant à des conditions honorables. Diegho de Corduba tourna la fraude contre celui même qui en étoit l'auteur. Il feignit d'écouter les propoſitions qu'il lui faiſoit, & ſous divers prétextes, il fit traîner la conférence en longueur, pour donner le tems au comte de Cabra d'arriver à ſon ſecours. En effet, le général Chrétien étoit en marche, & les Maures ayant été avertis de ſon approche, leverent le ſiége avec précipitation.

Le gouverneur ſoupçonnant en partie la cauſe de leur retraite, ſortit de la ville à la tête de ſa garniſon, & les harcela, pour retarder leur marche, afin que le comte pût arriver à tems pour les attaquer. L'armée Chrétienne parut enfin : l'infanterie Maure, ſaiſie d'une terreur panique, prend la fuite, ſans rendre de combat, & ne ſe croit en ſûreté, qu'après avoir mis entr'elle & les ennemis un torrent qui

étoit à ſix mille pas de Lucène. La cavalerie ne témoignoit pas plus de bravoure, & elle auroit ſuivi l'exemple de l'infanterie, ſi elle n'eût été retenue par la honte de laiſſer le roi à la merci du vainqueur. Les cavaliers Maures tinrent donc ferme pendant quelque tems, mais ayant apperçu de loin Alfonſe Aguilario qui, à la nouvelle du danger où étoit Lucène, étoit accouru à la tête de cinquante chevaux, & croyant qu'il étoit ſuivi par un plus grand nombre de troupes, ils prirent honteuſement la fuite. L'infortuné Abou-Abdoullah ſe voyant abandonné de tout le monde, deſcendit de cheval, & tâcha de ſe cacher parmi les arbriſſeaux qui étoient ſur le bord du torrent; mais ſe voyant pourſuivi par trois ſoldats, la crainte de la mort l'obligea à ſe faire connoître & à ſe rendre. Il fut conduit à Lucène: l'on pourſuivit les

fuyards juſqu'à la nuit, & l'on en fit un grand carnage. Les Maures perdirent dans cette action plus de cinq mille hommes qui furent tués ou faits priſonniers. Attar, ce fameux général des Arabes qui étoit âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, trouva dans cette journée la fin de ſes travaux militaires, ayant été tué ſur le champ de bataille. Il avoit été ſimple ſoldat, & avoit paſſé par tous ſes grades de la milice, avant que de parvenir au commandement; ce qui lui avoit acquis une grande expérience dans l'art de la guerre.

La conſternation des Maures fut égale à la perte qu'ils avoient faite dans la derniere bataille; elle leur coûtoit leurs ſoldats les plus braves, & le meilleur général qu'ils euſſent. Mais ce qui achevoit de les accabler, étoit de voir leur Sultan dans les fers des Chrétiens; ce triſte évé-

nement qui arrivoit pour la premiere fois depuis l'établissement de leur empire en Espagne, sembloit leur en annoncer la chûte. Pour détourner ce sinistre présage, & pour priver en partie les Chrétiens du fruit de leur victoire, ils remirent sur le trône Abil-Hassan qu'ils en avoient fait descendre quelque tems auparavant. Son rétablissement ne fut cependant pas généralement approuvé, les peuples n'avoient pas oublié ses tyrannies & son avarice; & son fils, quoique prisonnier parmi les Chrétiens, avoit encore des partisans dans Grenade.

Ferdinand cherchant à profiter du trouble, où la perte de la derniere bataille avoit jetté les Maures, entra dans leur pays, suivi de douze mille chevaux, & de quarante mille hommes d'infanterie. Tachiara, petite ville aux environs de Grenade, fut emportée d'assaut, & détruite de fond

en comble. Ses troupes ſe répandant enſuite, comme un torrent, dans la plaine de Grenade, enlevent les habitans, brûlent les villages, & s'abandonnent à tous les excès qui pouvoient porter la crainte & la frayeur dans l'eſprit des Maures.

Abil-Haſſan, mal aſſuré ſur ſon trône, & qui redoutoit l'inconſtance des Grenadins, n'oſoit ſortir de ſa capitale, ni s'oppoſer aux ravages des Chrétiens. Au défaut de la force, il voulut tenter la voie de la négociation, reſſource ordinaire des plus foibles, mais qui ne leur eſt pas d'une grande utilité, quand ils ne ſont pas en état de ſe faire craindre. Les envoyés du Sultan demandoient que l'on remît entre les mains de leur maître, Abou-Abdoullah qui étoit priſonnier, & ils offroient en échange de ce prince, neuf des principaux Chrétiens qui avoient été pris à la

déroute de Malaga. Ils firent en même tems plusieurs autres propositions aussi peu raisonnables. Ferdinand leur répondit, que c'étoit au vainqueur à donner des loix, & non pas à en recevoir. Que, tant que les Maures ne mettroient point bas les armes, & n'imploreroient point sa clémence, ils ne devoient pas se flatter d'obtenir la paix, ni même aucune trève.

Ce prince ramena ensuite à Cordoue son armée triomphante & chargée des dépouilles des Maures. Ce fut dans cette ville qu'il prit la résolution de donner la liberté à Abou-Abdoullah, fils d'Abil-Hassan, roi de Grenade. Son dessein, en le relâchant, étoit d'entretenir le feu de la guerre civile parmi les Maures, afin qu'en se détruisant mutuellement, il pût les accabler avec plus de facilité. Les conditions du traité qui fut fait à cette

occaſion, furent qu'Abou-Abdoullah donneroit ſon fils en ôtage, & douze enfans des principaux ſeigneurs de ſa cour; qu'il payeroit toutes les années douze mille écus d'or de tribut à la couronne de Caſtille, à laquelle il feroit hommage de la ſienne; & qu'enfin, il remettroit en liberté quatre cens Chrétiens dans l'eſpace de cinq années. Le prince Maure, après avoir juré l'obſervation de ces articles, fut renvoyé dans ſa patrie; il ſe retira à Almerie, dans l'eſpérance de ranimer ſa faction, & de détrôner ſon pere; mais le traité qu'il venoit de conclure avec les Chrétiens, indiſpoſa les Maures contre lui. Ils le regardoient comme un traître & un lâche, & ne pouvoient lui pardonner d'avoir racheté ſa liberté à des conditions auſſi honteuſes.

Dans le même tems les Maures, pour ſe venger de tous les maux qu'ils

avoient reçu des Chrétiens, voulurent ravager à leur tour les frontieres ennemies. Ils se rassemblerent au nombre de quinze cens chevaux, & de quatre cens fantassins, sous la conduite de Bekir, gouverneur de Malaca; ils s'étoient à peine avancés sur les terres des Chrétiens; que Porto-Carrero & le marquis de Cadis tomberent sur eux, & en firent un carnage affreux sur les bords du fleuve Guadelete. Cette disgrace fut suivie de la perte de Zahara, dont le marquis de Cadis s'empara.

J. C. 1484. Heg. 889. Ferdinand de son côté, mit le siége devant Lhora; cette ville bâtie sur des rochers, étoit plus forte par sa situation naturelle, que par ses fortifications. Les habitans firent d'abord mine de vouloir résister, mais l'artillerie ayant renversé une partie des murailles, ils en furent si fort effrayés, qu'ils ouvrirent leurs portes à Ferdi-

nand. Ce prince ne fut pas moins heureux devant Settenil qui ſuivit l'exemple de Lhora. Il ſe préſenta enſuite devant Ronda, dans le deſſein de ſurprendre cette ville. Mais la vigilance des habitans qui étoient prévenus de ſon arrivée, & les fortifications de la place l'empêcherent de s'en rendre maître; l'hiver & les mauvais tems l'obligerent de ramener ſon armée à Seville.

Ce prince, dans l'impatience où il étoit de voir le projet qu'il avoit formé de ſoumettre les Maures heureuſement terminé, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit en hâter l'exécution; tandis qu'il les attaquoit à force ouverte, il employoit en même tems contr'eux les reſſorts de la politique la plus rafinée, & tâchoit d'augmenter les troubles, dont leur état étoit déja agité. C'étoit dans ce deſſein qu'il avoit donné la liberté au Sultan Abou- J. C. 1485. Heg. 890.

Abdoullah, & qu'il lui fournissoit continuellement de l'argent & des munitions de guerre de toute espece. Il fit publier dans la même vue, que les villes qui embrasseroient le parti d'Abou-Abdoullah, n'auroient rien à redouter des armes Chrétiennes, & seroient regardées comme alliées.

Ferdinand, après avoit pris toutes ces mesures, rentra en campagne au printems suivant, & conduisit son armée devant Malaca. Les habitans effrayés, s'imaginoient que leur ville alloit être assiégée; mais ce prince qui avoit voulu donner le change aux ennemis, leva le camp, & parut inopinément à la vue deRonda. L'arméeChrétienne partagée en cinq corps, fit une circonvallation autour de la ville, & s'empara de toutes les avenues qui pouvoient y conduire, afin qu'il ne pût y entrer aucun secours. Malheureusement pour les Maures, une

grande partie des habitans qui n'avoient point ſoupçonné le deſſein de Ferdinand, étoient allés faire une incurſion dans l'Andalouſie. Ceux qui reſtoient dans la ville, étonnés de la grandeur du péril, & découragés par leur petit nombre, & encore plus par les attaques continuelles des Chrétiens, capitulerent après quelques jours de ſiége.

La reddition de cette importante place fut ſuivie de celle de quantité de villes. Jamais pareille terreur ne s'étoit emparée de l'eſprit des Maures, & jamais ils ne s'étoient vus ſi près de leur ruine. De deux rois qu'ils avoient, l'un leur étoit ſuſpect & même odieux par ſon attachement pour les Chrétiens, & par le traité honteux qu'il avoit conclu avec eux; l'autre privé de la vue, & accablé ſous le poids des années & des infirmités, étoit incapable de gouverner.

Les Maures, dans l'extrémité où ils ſe trouvoient, jetterent les yeux ſur Abou-Abdoullah-Zagal, & lui offrirent la couronne. La valeur de ce prince, ſa prudence & ſon habileté leur faiſoient eſperer qu'il ſoutiendroit leur empire chancelant, & que même il pourroit le relever. Le vieux Sultan ſon frere fut renfermé dans la forteresſe de Monduchar, où il termina ſes jours peu de tems après. Heureux peut-être d'être mort, avant de voir paſſer ſes états ſous la domination des Chrétiens.

Le nouveau Sultan (que nous déſignerons déſormais par ſon ſurnom de Zagal, pour le diſtinguer de ſon neveu appellé Abou-Abdoullah comme lui.) comprit bien qu'il ne pourroit pas réſiſter aux Chrétiens, tant que la diſcorde régneroit parmi les Maures, & qu'ils ne ſeroient pas réunis ſous l'empire d'un ſeul. Ce prince

cruel étouffant la voix de la nature, pour n'écouter que celle d'une politique barbare, prit la résolution de faire périr le Sultan Abou-Abdoullah son neveu, qui étoit en même tems son rival. Il traita secrettement avec les principaux habitans d'Almerie, qui lui promirent de lui livrer ce prince. Mais Zagal ne retira de ce crime, d'autre fruit que celui de l'avoir tenté inutilement. Abou-Abdoullah averti par un ami fidele, sortit d'Almerie la nuit même que son oncle y entra, & trouva un asyle chez les Chrétiens. Le Sultan, après s'être rendu maître de la forteresse, courut incontinent au palais de son neveu, pour l'immoler à son ambition; désesperé de ne l'avoir pas trouvé, il égorgea le frere de ce prince, & conduisit captive à Grenade la Sultanne sa mere. C'étoit cette même Sultanne qui avoit allumé la guerre civile; & comme on

la regardoit comme la cauſe de tous les malheurs, perſonne parmi les Arabes ne plaignit ſon ſort. Zagal ne borna pas là ſa vengeance. Pour intimider les Maures qui oſeroient embraſſer le parti de ſon rival, il fit ſaiſir ceux qu'il ſoupçonnoit d'être dans les intérêts de ce prince, & les fit tous périr.

Tandis que ce tyran tâchoit, à force de meurtre & de crime, d'affermir la couronne ſur ſa tête, Ferdinand ſe préparoit à la lui enlever. Ce monarque réſolut de mettre ſur pied le plus de troupes qu'il pourroit, & de faire les plus grands efforts pour porter le dernier coup à la domination Arabe en Eſpagne. L'armée eut ordre de ſe rendre à Alcala la Royale. Le comte de Cabra, jaloux de la gloire que pluſieurs généraux avoient acquis dans cette guerre par leurs hauts faits d'armes, brûloit d'envie de ſe ſignaler contre les Maures. Il demanda en

grace à Ferdinand, de tenter quelque entreprise contre les ennemis, avec le corps de troupes qu'il commandoit. Ce prince lui permit de faire le siége de Moclin; cette ville voisine de celle de Grenade, n'étoit pas moins forte par sa situation naturelle, que par ses ouvrages. Le comte se flattoit de surprendre le Sultan qui étoit campé aux environs de cette place, & choisit l'obscurité de la nuit pour dérober sa marche aux ennemis. Mais Zagal instruit par ses espions du dessein où étoit le comte, se prépara à le surprendre lui-même : il décampa sur le champ, & plaça ses troupes dans des défilés, par où devoient passer les Chrétiens; ceux-ci qui avançoient avec confiance se virent en un instant assaillis de tous côtés. La surprise d'une attaque imprévue, la violence du choc mirent le désordre dans leur rang; ils furent rompus & enfoncés

de toutes parts, & ne pouvant combattre dans un lieu si désavantageux, ils ne songerent plus qu'à se sauver par une fuite précipitée. Presque toute l'infanterie fut taillée en piéces: le comte lui-même, après avoir vu périr son frere à ses côtés, échappa avec peine, suivi seulement de quelques cavaliers.

Ce mauvais succès chagrina Ferdinand sans le décourager, & il chercha à se consoler par quelque entreprise contre les Maures. Cambil & Albahar, sont deux forteresses situées vis-à-vis l'une de l'autre, & qui ne sont séparées que par une riviere qui coule au milieu. Ces deux villes étoient d'une grande importance pour les Arabes, parce qu'elles servoient de ce côté-là de rempart contre la ville de Jaën. Il entreprit de s'en rendre maître, & forma en même tems le siége de ces deux villes. Albahar étoit do-

miné par une colline, ſur laquelle Ferdinand fit dreſſer pluſieurs batteries. Les habitans effrayés, ouvrirent leurs portes aux Chrétiens; Cambil ſuivit bientôt l'exemple d'Albahar.

L'approche de l'hiver, & les pluies continuelles obligerent Ferdinand d'interrompre le cours de ſes conquêtes, pour donner quelque repos à ſes troupes. Tandis que ce prince méditoit à loiſir les opérations qu'il ſe propoſoit de faire la campagne ſuivante, Grenade étoit en proie à tous les maux que la guerre civile entraîne après elle. Abou-Abdoullah invité par les Maures de ſa faction, à venir ſe mettre à leur tête, entra ſecrettement dans cette capitale, & s'empara d'un de ſes quartiers nommé Albaiſim. Ce quartier qui eſt ſitué ſur une des deux collines, ſur leſquelles eſt bâtie Grenade, eſt comme détaché du reſte de la ville, & en étoit même

alors séparé par de hautes murailles. Zagal allarmé de voir son rival si proche de lui, accourut aussi-tôt pour le forcer à se retirer. Les habirans d'Albaisim, qui avoient embrassé le parti d'Abou-Abdoullah, prennent les armes pour défendre ce prince; les deux factions en viennent aux mains, & combattent long-tems avec une égale fureur. Chaque rue devient un champ de bataille, & Grenade est arrosé du sang de ses malheureux citoyens qui s'égorgent les uns les autres.

Les plus sages parmi les Maures, qui prévoyoient avec douleur que cette guerre civile seroit enfin la cause de la ruine entiere de l'état, conjurerent les deux rois d'avoir pitié de leurs sujets, & de suspendre leur inimitié. Zagal se laissa toucher par leurs prieres; & voulut bien consentir à partager le royaume avec son neveu; mais

mais celui-ci qui avoit le cœur ulceré, & qui ne respiroit que la vengeance, fut inflexible, & ne voulut jamais entendre à aucune proposition.

Ferdinand profita des troubles qui régnoient parmi les Maures, pour faire de nouvelles conquêtes, & mit le siége devant Loja. Ses troupes partagées en trois corps, se disputoient à l'envi la gloire d'entrer les premieres dans la ville; déja l'artillerie avoit foudroyé les murailles, & tout étoit disposé pour un assaut, lorsque les habitans effrayés, offrirent de se rendre à composition. Leur proposition fut acceptée, & on leur permit de se retirer dans telle place qu'ils voudroient, & d'emporter avec eux leurs effets les plus précieux. Lhora, Zagra, Balnea, Moclin, ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes au vainqueur. Ferdinand n'eut qu'à se montrer pour s'en rendre maître; quoique

parmi ces villes, il y en eût plusieurs qui fussent très-fortifiées, & qui auroient pu soutenir un long siége. Ce prince se mit ensuite à ravager la campagne ennemie : . Zagal envoya un corps considérable de cavalerie & d'infanterie disputer aux Chrétiens le passage du fleuve Xenil ; pour lui, il resta à Grenade, de crainte que son rival ne profitât de son absence, pour s'emparer de cette ville. Les Maures n'ayant pu empêcher les Chrétiens de passer le Xenil, attaquerent leur arriere-garde qui étoit séparée du reste de l'armée : elle étoit même sur le point d'être accablée par le grand nombre, lorsque Ferdinand, à la tête de ses meilleures troupes, accourut pour la dégager : à son approche les Maures prirent la fuite, & on les poursuivit jusqu'à une forêt d'oliviers voisine de Grenade. Ce prince, après avoir mis de bonnes garnisons dans

ſes nouvelles conquêtes, retourna à Cordoue.

Pendant ce tems-là, les troubles continuoient toujours à Grenade, & les deux rois étoient plus animés que jamais l'un contre l'autre ; ils étoient peu touchés des malheurs des peuples, dont cependant ils étoient la cauſe, & ſacrifioient la vie de leurs ſujets à leur ambition & à leur vengeance particulière. Zagal ayant reçu de nouveaux renforts de Guadix & de Baſta, voulut terminer la guerre tout d'un coup, & emporter d'aſſaut l'Albaiſim. Abou-Abdoullah, qui voit l'inſtant de ſa perte, s'abandonne dans les plus épais bataillons des ennemis, & ſuivi de ſes plus braves ſoldats, pouſſe, tue tout ce qui ſe préſente, & force enfin Zagal à reculer en déſordre ; mais craignant de ſuccomber ſous les efforts de ſon rival qui le tenoit toujours bloqué dans

l'Albaiſim, il conjura Ferdinand de le ſecourir. Ce prince, pour entretenir le feu de la guerre civile parmi les Maures lui envoya des troupes, & toute ſorte de munitions.

J. C. 1487. Heg. 893. Il parut bientôt lui-même en campagne à la tête d'une armée de douze mille hommes de cavalerie & de quarante mille d'infanterie, & vint mettre le ſiége devant Velez, petite ville peu éloignée de Malaga : les habitans ſortent en tumulte de la place, & fondent avec impétuoſité ſur le camp de Ferdinand. Le choc fut ſi violent, qu'ils renverſerent un corps de Galiciens, & en firent un grand carnage : mais Ferdinand ayant fait avancer pluſieurs régimens, & ce qu'il y avoit de plus brave dans ſon armée ; les Maures furent repouſſés à leur tour, & obligés de rentrer dans la ville. Les Chrétiens les pourſuivirent l'épée dans les reins juſqu'aux fauxbourgs, où ils

entrerent pêle mêle avec l'ennemi, & s'en rendirent maîtres : l'on commença alors à battre la ville, & à foudroyer les murailles.

La nouvelle du siége de Vélez consterna Zagal. Ce Sultan déterminé à tout risquer pour sauver cette place, dont la perte auroit entraîné celle de Malaga, & d'une infinité d'autres villes, détacha Rusvan, à la tête d'un corps de troupes, & lui promit de marcher lui-même en personne quelques jours après. Rusvan, en attendant son arrivée, voulut se distinguer par quelque entreprise hardie. Il s'avança de nuit jusques sous les retranchemens des Chrétiens, dans le dessein de les surprendre, & de profiter des ténébres & du désordre inséparable d'une attaque imprévue, pour enclouer les canons. Mais la vigilance des Chrétiens fit échouer son entreprise, & il se vit obligé de se retirer.

Zagal parut enfin ſuivi de mille chevaux, & de vingt mille fantaſſins. Ce prince, avant de quitter Grenade, avoit mis une bonne garniſon dans l'Alhambra, & avoit renforcé les troupes qui bloquoient l'Albaiſim, dans la crainte que ſon neveu ne s'emparât du trône pendant ſon abſence.

Comme ce prince, dont l'armée étoit inférieure à celle des Chrétiens, ne vouloit que ſe tenir ſur la défenſive, & jetter s'il étoit poſſible quelque ſecours dans Vélez, il n'oublia rien pour rendre ſon camp inacceſſible, & pour n'être pas obligé à livrer bataille. Il choiſit un terrein eſcarpé de difficile accès, & le fortifia par des retranchemens & des batteries. L'ardeur des Chrétiens triompha de tous ces obſtacles : les retranchemens furent emportés, le camp forcé, & les Maures, après avoir ſoutenu longtems le choc des ennemis, furent

obligés de prendre la fuite. Zagal recueillit les débris de son armée, & se présenta devant Grenade; mais quel fut son étonnement, ou plutôt son désespoir, quand il apprit que le peuple avoit mis sur le trône Abou-Abdoullah son neveu & son rival! D'un autre côté, les habitans de Vélez ayant perdu l'espérance d'être secourus, rendirent la place à composition; on leur permit de se retirer où ils voudroient, & d'emporter avec eux leurs effets. Bentamis & plusieurs autres villes suivirent l'exemple de Vélez.

Les habitans de Malaga ne douterent point que la tempête qui les menaçoit depuis si long-tems, n'éclatât enfin sur leurs têtes. La crainte qu'ils avoient n'étoit que trop bien fondée, & ils virent bientôt Ferdinand au pied de leurs murailles. Les fortifications de leur ville, le peuple nombreux,

qu'elle renfermoit, leur firent espérer, que les Chrétiens échoueroient dans leur entreprise. Ils se préparerent donc à une vigoureuse défense, & ils soutinrent long-tems tous les efforts des assiégeans. Mais la famine plus forte que le fer & le feu, décida du sort de cette importante ville. Les assiégés, après avoir lutté long-tems contre la faim, & après avoir épuisé les alimens les plus vils, se virent enfin réduits à capituler. Ferdinand irrité de leur longue résistance, ne voulut entendre parler d'aucun traité, & exigea que la ville se rendît à discrétion. Il fallut subir la loi que dictoit le vainqueur, toute dure qu'elle étoit. Il voulut bien leur accorder la vie, mais il les dépouilla de leurs biens & de leur liberté : c'est ainsi que Malaga retourna au pouvoir des Chrétiens, sept cent soixante-dix ans après qu'ils l'avoient perdu.

Tout le royaume de Grenade étant conquis du côté du couchant, Ferdinand entra du côté de l'Orient, où ſont les villes de Vera, Gueſcar, Almerie, Baça & Guadix : cette partie du royaume de Grenade étoit reſtée fidelle au Sultan Zagal, & n'avoit point voulut ſuivre l'exemple de la capitale qui avoit embraſſé le parti d'Abou-Abdoullah. Ce dernier étoit l'objet de la haine de preſque tous les Maures, qui le regardoient comme un traître, entierement livré aux volontés des Eſpagnols. La peſte qui depuis deux ans déſoloït l'Andalouſie, avoit empêché Ferdinand de pouſſer la guerre auſſi vivement qu'il l'auroit deſiré ; ce prince, malgré les ravages que cauſoit ce fléau, ſe mit cependant en campagne, & forma le ſiége de Vera. Les habitans craignans d'irriter ce monarque par une longue réſiſtance, & d'en être traités comme

ceux de Malaga, se rendirent dès les premiers jours du siége. Muxucra, Velen-El-Blanco, Velès-El-Ruvio & plusieurs villes & forteresses suivirent l'exemple de Vera.

Zagal qui se voyoit enlever toutes les villes qui lui appartenoient, se détermina enfin à s'opposer aux progrès des Chrétiens. Il sortit de Guadix à la tête de mille chevaux & de vingt mille fantassins: cette armée, si elle eût été composée de bonnes troupes, auroit pu donner de l'inquiétude à Ferdinand même, & l'obliger à se retirer; mais la plus grande partie étoit formée de soldats nouvellement enrôlés, & qui n'avoient aucun usage de la guerre: aussi Zagal qui connoissoit leur foiblesse, évitoit d'en venir à une bataille; & se tenoit sur la défensive. La conduite timide de ce prince inspira une nouvelle confiance aux Chrétiens. Ils firent plusieurs corps de leur

armée, & porterent le fer & le feu dans la plaine d'Almerie ; les riches campagnes de Baça ne furent pas plus épargnées, & conserverent long-tems les traces des ravages auxquels elles furent exposées : comme ces campagnes sont coupées par une infinité de canaux, qui contribuent à les fertiliser, les Maures surprirent les Chrétiens écartés les uns des autres, & occupés au pillage, & en firent un grand carnage. Ferdinand voyant son armée diminuer par les maladies & les autres accidens inséparables de la guerre, prit le parti de retourner dans ses états. La retraite de ce prince lui fit perdre une partie des conquêtes qu'il avoit faite durant cette campagne. Zagal étoit rentré dans toutes les villes qui lui avoient été enlevées ; mais la fortune qui sembloit s'être reconciliée avec lui, recommença bientôt à le persécuter avec plus d'acharne-

ment que jamais, & le rendit le prince le plus malheureux de son tems, en lui suscitant dans la personne de Ferdinand un ennemi puissant, qui envahit à la fin tous ses états.

Ce monarque soupiroit après le jour fortuné, où il devoit voir heureusement terminé le projet qu'il avoit formé de détruire l'empire des Maures; plus cet instant approchoit, plus son impatience redoubloit. Il avoit employé l'hiver à faire ses préparatifs pour entrer en campagne l'année suivante, avec des forces redoutables. Il fit la revue de son armée à Cordoue, & voyant qu'elle étoit composée de douze mille hommes de cavalerie, & de cinquante mille d'infanterie, il se détermina à assiéger Baza. Cette ville qui étoit alors une des plus fortes & des plus grandes du royaume de Grenade, est située sur le penchant d'une colline; une petite riviere coule au

J. C. 1489. Heg. 895.

pied de cette colline, & arrose la plaine qui est devant la ville. L'on voit encore s'élever aux environs différentes collines. Cette place étoit munie d'armes, de machines de guerre, de vivres, & renfermoit, outre une garnison nombreuse, des habitans qui étoient tous guerriers. Les Maures qui connoissoient l'importance de cette ville, n'avoient rien oublié, pour la rendre imprenable. Toutes ces précautions n'empêcherent pas Ferdinand d'en former le siége vers la fin du mois de Juin de l'année 1489. Différens partis de Maures parurent bientôt dans la plaine, & attaquerent les Chrétiens qui étoient les plus avancés : comme cette plaine étoit coupée par une infinité de canaux qui servoient à l'arroser, les Chrétiens écartés les uns des autres ne pouvoient pas se défendre ; mais Ferdinand ayant fait avancer ce qu'il

y avoit de plus brave dans son armée; les Maures furent repoussés, & on les poursuivit jusques sous les murailles de la ville; les assiégés faisoient tous les jours de nouvelles sorties, & les deux nations étoient continuellement aux mains.

Rien n'inquiétoit plus les assiégeans que la maniere de combattre des Arabes; on les voyoit fondre avec impétuosité sur l'ennemi, tuer, renverser tout ce qui se présentoit devant eux, disparoître aussi-tôt avec la même précipitation; revenir à la charge un instant après, se retirer de même, & lancer même en fuyant, des traits contre ceux qui osoient les poursuivre. Une guerre si pénible & si meurtriere; les fortifications de la place, le courage de ceux qui la défendoient, les maladies contagieuses qui s'étoient mises dans le camp, & qui faisoient périr plus de soldats, que le

ser des ennemis, tout cela faisoit craindre à Ferdinand les suites de ce siége. Ses généraux l'exhortoient à renoncer à son entreprise, & à ne pas sacrifier une si belle armée, & sa personne même, pour la conquête incertaine d'une seule ville. Ils lui représentoient, que s'il persistoit à rester jusqu'à l'hiver devant la place; les rivieres alors enflées par les pluies, rendroient la retraite difficile, & même impossible, & que la perte entiere de son armée étoit inévitable.

Ces raisons qui n'étoient pas destituées de fondement, ébranloient le roi; mais la honte de lever le siége, l'emporta enfin dans son esprit sur toutes ces considérations; ce prince se reposant sur sa bonne fortune, dont il avoit ressenti tant de fois les effets, se détermina à attaquer la ville avec plus de vigueur que jamais; pour empêcher les ennemis de faire des

ſorties, & de recevoir des ſecours, il fit bâtir une muraille tout autour de la ville, revêtue d'un bon foſſé. Les ſoldats & les priſonniers pouſſerent la tranchée ſans relâche, & ils étoient relevés tour à tour par différens corps. L'on éleva en même tems neuf redoutes à une certaine diſtance l'une de l'autre, & l'on y mit des ſoldats pour repouſſer les Maures, s'ils oſoient faire quelques ſorties. Les batteries tiroient continuellement, & le marquis de Cadix qui les commandoit, faiſoit ſes efforts pour ſeconder l'ardeur de Ferdinand. De nouvelles troupes qui ſe rendirent ſucceſſivement au camp, ranimerent le courage des aſſiégeans, en même tems qu'elle remplirent de terreur les aſſiégés. Haſſan, gouverneur de la ville, ſe détermina enfin à capituler, il en fit demander auparavant la permiſſion au Sultan Zagal qui étoit à

Guadix, en lui représentant qu'il ne pouvoit pas tenir davantage. La ville se rendit à d'honnêtes conditions, le 9 Décembre, après un siége de sept mois. J. C. 1489. Heg. 895.

Les Maures des places voisines, voyant Baza au pouvoir des Chrétiens, se soumirent d'eux-mêmes au vainqueur. Pour comble de bonheur, le Sultan Zagal désespérant de conserver les villes qu'il possédoit encore, aima mieux les céder à ce prince, que de les remettre à son neveu Abou-Abdoullah, roi de Grenade; ce Sultan lui étant encore plus odieux que les Chrétiens. Il vint trouver Ferdinand, & lui remit Guadix, Almerie, & toutes les places qui lui restoient. Il fut reçu du monarque Chrétien, avec tous les égards qui étoient dûs à son rang, & Ferdinand tâcha d'adoucir son malheur, en lui assi-

gnant de gros revenus, & en lui donnant des terres considérables.

Cette campagne si glorieuse pour les Chrétiens, fut terminée par la prise d'Almuncar & de Salobrena, deux forteresses situées sur le bord de la mer; la premiere destinée à renfermer les trésors des rois Maures, & la seconde étoit comme une espece de prison, où l'on mettoit quelquefois les freres ou les fils des Sultans de Grenade, dans la crainte qu'ils n'excitassent des troubles.

Ferdinand, après tant d'heureux succès, fit la revue de son armée à Guadix, au commencement de l'année 1490. Il trouva qu'elle étoit diminuée de vingt mille hommes, dont trois mille avoient péri dans les combats, & le reste par les maladies & la rigueur de l'hiver.

De tant de villes qui composoient

auparavant le royaume de Grenade, la ſeule capitale avec ſon territoire étoit reſtée au pou oir des Maures, encore cette ville étoit-elle menacée de ſubir bientôt le joug du vainqueur ; Ferdinand avant que d'employer la voie des armes, voulut tenter celle de la négociation. Il n'avoit pas oublié le traité qu'il avoit conclu trois années auparavant avec Abou-Abdoullah, par lequel ce Sultan, pour engager les Chrétiens à le ſecourir contre ſon oncle, leur avoit promis de leur remettre la ville de Grenade, dès qu'ils ſe feroient emparés d'Almerie, de Guadix & de Baza. Ferdinand lui envoya donc un ambaſſadeur, pour le ſommer de tenir ſa parole. Le Sultan, avant que de donner aucune réponſe à l'envoyé, fit aſſembler les gens de loi, les principaux officiers de ſon armée & les chefs du peuple; & ſans leur parler du traité qu'il avoit conclu avec le monarque

Chrétien, (traité dont il avoit toujours fait un mystere) il leur exposa les prétentions de Ferdinand. Il représenta à l'assemblée que la cause de tous les malheurs venoit de la funeste division qui avoit toujours subsisté entre lui & son oncle. Que ce prince perfide, s'étoit peu soucié de sacrifier sa patrie, pourvu qu'il pût satisfaire sa vengeance, & qu'il avoit mieux aimé livrer aux Chrétiens, les villes dont il étoit en possession, que de les voir entre les mains d'un rival odieux. Il finit par leur dire qu'il n'y avoit que deux partis à prendre, qui étoient, ou de subir le joug du vainqueur, ou de s'ensevelir sous les ruines de Grenade. Il n'y eut qu'une voix dans l'assemblée, & tous ceux qui la composoient, jurerent de périr plutôt les armes à la main, que d'embrasser une servitude plus insupportable que la mort même.

Ferdinand voyant le peu de ſuccès de la négociation qu'il avoit entamée, réſolut d'emporter par la violence, ce qu'il ne pouvoit obtenir par la douceur. Il ravagea la plaine de Grenade, & après avoir mis tout à feu & à ſang, il retourna à Cordoue. La retraite de ce prince enhardit les Maures, ils mirent le ſiége devant Alhendin, petite forteresſe voiſine de Grenade, & s'en rendirent maîtres. Ce léger ſuccès ranima leur confiance, ceux des Montagnes & de la vallée d'Alpucharra, ſe ſouleverent. L'eſprit de révolte, comme un mal contagieux, ſe répandit de proche en proche: les Maures de Guadix prirent les armes; & ils faiſoient déja leurs diſpoſitions, pour s'emparer de la forteresſe où les Chrétiens s'étoient réfugiés, lorſque l'arrivée ſubite du marquis de Villaina, à la tête d'un corps de troupes, déconcerta tous

leur projets. Abou-Abdoullah d'un autre côté, pour faire une diversion favorable, mis le siége devant Salobrena; mais ayant appris que les Chrétiens accouroient au secours de la place, il se retira avec précipitation.

Ferdinand, après avoir renforcé les garnisons des places voisines de Grenade, & y avoir mis toute sorte de munitions, ramena son armée à Seville, pour y passer l'hiver. Il étoit dans cette ville, lorsque le Sultan Zagal ne pouvant plus supporter les reproches des Maures, qui le regardoient comme la cause de tous les malheurs, auxquels ils étoient en proie, lui demanda la permission de se retirer en Afrique. Ferdinand, après l'avoir comblé de présens, le fit embarquer sur ses propres vaisseaux qui le conduisirent à Oran. Ce Sultan passa ensuite à Tremesen où il fixa son séjour: il y a encore aujour-

d'hui dans cette ville des descendans de ce prince, que l'on nomme les fils du Sultan d'Andalousie.

Le roi, après avoir passé l'hiver à Seville, en partit à l'approche du printems, & parut devant Grenade le 9 Mai 1491. Son armée divisée Heg. 897. en trois corps, campa à deux lieues de la ville, dans un endroit appellé Losojos-de-Huecar. Le marquis de Villaina fut détaché avec trois mille chevaux & dix mille hommes d'infanterie pour détruire les villages qui étoient dans les monragnes des environs. Ce général, après avoir réduit en cendres neuf villages, retourna au camp, chargé des dépouilles des ennemis. Ce premier succès fut regardé comme un heureux présage pour le reste de la campagne, & le roi renvoya le marquis dans des montagnes plus éloignées, porter la terreur & la désolation. Quinze autres villages éprou-

verent le même sort, & les Grenadins virent avec douleur détruire les pays d'où ils tiroient leur subsistance, sans pouvoir s'y opposer. Ces ravages n'étoient encore que le prélude des maux qui les menaçoient. Le roi, apèrs avoir entouré son camp d'un fossé profond, fortifié d'un bon retranchement, commença enfin le siége de Grenade, siége fameux qui dura huit mois, & qui fut pour les Maûres l'époque fatal de la chûte de leur empire en Espagne. Mais, avant de parler des événemens qui s'y passerent, il ne sera pas inutile de faire connoître la situation de cette place.

Grenade est bâtie sur deux collines, au milieu desquelles coule le Darro, petite riviere qui, après avoir traversé cette capitale, va se jetter dans le Xenil. Ces deux collines se terminent par une pente douce dans une vaste plaine qui est à l'occident de la ville.

L'on

L'on voit s'élever à l'Orient les Monts Alpuchards, où jadis étoit située Illiberie ou Elvire. Cette chaîne de montagnes, dont les sommets élevés sont toujours couverts de neige, occupe un espace de 17 lieues de longueur au Midi, jusqu'à la mer Méditerranée, où ils se terminent. Grenade étoit alors entourée d'une double enceinte de murailles fortifiées de distance en distance par mille trente tours, & présentoit de tous côtés un front redoutable. Le côté de la ville qui regardoit la plaine, comme le plus exposé, étoit celui où il y avoit le plus d'ouvrages, ce n'étoit que fortifications entassées les unes sur les autres, & que batteries, qui ne permettoient point qu'on en approchât impunément. Deux citadelles situées sur les deux collines, sur lesquelles étoit bâtie cette ville, contribuoient encore à sa défense. La plus grande appellée l'Alhambra,

renfermoit dans son enceinte le palais des rois Maures, & étoit si vaste, qu'elle sembloit former une seconde ville. La seconde étoit dans le fauxbourg nommé Albaisim qui étoit séparé lui-même du reste de la place, par une muraille particuliere. Telle étoit la situation de Grenade, lorsque Ferdinand en forma le siége.

Ce prince étoit trop habile, pour ne pas comprendre qu'une place aussi forte, & qui avoit pour garnison une armée entiere, résisteroit long-tems à tout l'effort de ses armes; il prévit même que la famine seule pourroit dompter les Maures, & les engager à se soumettre. Il résolut donc d'affamer la ville; & pour les empêcher de tirer des vivres des environs, il détacha divers corps de troupes, qui brûlerent les moissons, arracherent les arbres, & changerent en un instant ces lieux délicieux en un désert

sec & aride. Différens partis de Maures parurent dans la plaine, & voulurent s'opposer aux ravages que faisoient les Chrétiens ; mais ils furent repoussés, & obligés de reprendre le chemin de la ville.

De ces légeres escarmouches qui n'avoient rien de décisif, il en fallut venir à une attaque plus reguliere. Le roi fit dresser plusieurs batteries qui foudroyoient la place ; les Maures, de leur côté faisoient des sorties, & il y avoit peu de jours où les deux nations n'en vinssent aux mains ; le siége continuoit depuis plusieurs mois, & les Maures se flattoient que l'approche de l'hiver obligeroit Ferdinand à se retirer ; mais pour leur ôter cette espérance, & en même tems, pour mettre ses troupes à l'abri de la mauvaise saison, il fit élever à la hâte des huttes de terre couvertes de tuiles, avec des rues comme dans une ville,

Chaque corps de troupes s'empressant à l'envi l'un de l'autre de fortifier son quartier, le camp fut changé en un instant en une ville fermée de murailles avec un fossé profond; cette nouvelle ville que l'on nomma Sainte-Foy, fit perdre courage aux Maures, qui ne purent plus douter des desseins de Ferdinand. Pour comble de malheur la famine commença à se faire ressentir dans une ville aussi peuplée, que l'étoit alors Grenade. Elle augmenta bientôt par la rigueur de l'hiver: les neiges qui tomberent en abondance dans les montagnes des environs, empêchant les Maures qui les habitoient, de pouvoir transporter des vivres dans la place.

Les assiégés privés de ce secours, & pressés de plus en plus par la famine qui leur faisoit éprouver tout ce que ce fléau a de plus terrible, se déterminerent enfin à envoyer des dé-

putés au camp de Ferdinand. L'on dressa la capitulation, dont les principaux articles contenoient ; que la ville de Grenade avec ses citadelles, seroit remise dans l'espace de soixante jours, aux troupes du roi avec toute l'artillerie qui s'y trouvoit ; que les Maures reconnoîtroient le roi Ferdinand & ses successeurs pour leur souverain, & qu'ils lui jureroient la fidélité que des sujets doivent à leur prince ; que tous les esclaves Chrétiens seroient rendus sans aucune rançon ; que les Maures, pour sûreté de leur parole, donneroient en ôtage cinq cens habitans choisis parmi les enfans des principaux officiers de la ville, pour être au pouvoir du roi jusqu'à ce qu'il eût pris possession des forteresses. Tels étoient les articles qui regardoient les Chrétiens : ceux qui concernoient les Maures, étoient en plus grand nombre, & portoient, qu'ils auroient la

J. C. 1491. Heg. 898.

liberté de professer leur religion ; que les mosquées resteroient en leur pouvoir avec la jouissance des revenus des fondations qui y étoient attachés ; que la justice leur seroit administrée par des juges de leur nation, qui, cependant seroient nommés par le roi ; que les Maures seroient exempts d'impositions pendant trois ans, & qu'après ce tems, ils payeroient aux Chrétiens le même tribut qu'ils donnoient à leur prince ; que ceux, parmi eux, qui voudroient passer en Afrique, en auroient la permission, & pourroient emporter avec eux leurs biens, & qu'on leur fourniroit des vaisseaux.

Enfin le funeste moment arriva où les Maures devoient livrer aux Chrétiens l'Alhambra & les autres forteresses. Abou-Abdoullah sortit de son palais, dans une contenance triste & conforme à sa mauvaise fortune. Les gémissemens & les pleurs des habitans

qui déploroient leur sort, augmentoient encore la douleur dont il paroissoit accablé. Il marcha vers Ferdinand, qui de son côté s'étoit approché de la ville, & lui remit les clefs de la forteresse. Le roi Maure prit ensuite la route de l'Alpucharra, dont on lui avoit donné plusieurs places pour son appanage. Quand ce prince fut arrivé près du Padul, dans un endroit d'où l'on découvre pour la derniere fois la ville de Grenade: il se mit à contempler cette grande ville, dont les palais brilloient de loin. A cette vue, il ne put plus retenir ses larmes, & s'écria: » ô Dieu » Tout-puissant! » La Sultanne sa mere qui étoit à ses côtés, lui dit: » Tu fais bien de pleurer comme une » femme, ce que tu n'as pu défen- » dre comme un homme. » Abou-Abdoullah ne pouvant se résoudre à mener une vie privée, dans un pays

où il avoit régné; demanda la permission de se retirer en Afrique. Il aborda à Melila, & fixa enfin sa résidence à Fez. Ce prince fut le dernier roi des Maures en Espagne, & ce royaume rentra tout entier sous la domination des Chrétiens; après avoir resté sept cens quatre-vingt-deux ans sous celle des Arabes, à compter de l'année qu'ils y firent leur premiere descente, sous la conduite de Tarik.

Fin du troisiéme Volume.





TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

